This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

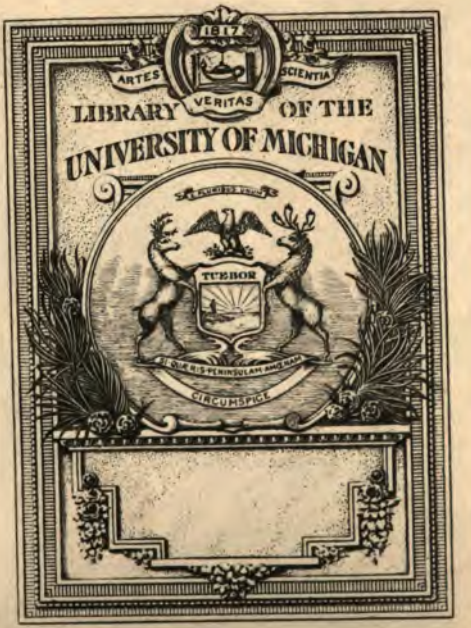
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

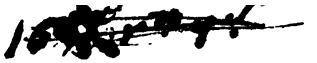
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



Ans 1:5=11:?4

PENSÉES

PHILOSOPHIQUES,

MORALES ET POLITIQUES.

OUVRAGE

DE MAIN DE MAÎTRE.

Cet Ouvrage ſe trouve,

A Berlin, chez { Etienne de Bourdeaux, / Haude & Spener, / Jarperd. / Chret. Fred. Woſſ,

A Amſterdam, chez M. M. Rey.

A la Haye, chez Goſſe Junior, & D. Pinet.

A Genève, / Et à Copenhague, } chez Cl. Philibert.

A Bordeaux, chez les freres Labottiere.

A Bruxelles, chez la Veuve P. Vaſſe.

Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

H. Hyland. Sculp. 1768.

PENSÉES

PHILOSOPHIQUES, MORALES ET POLITIQUES.

OUVRAGE

DE MAIN DE MAÎTRE.

A NANCY,
Chez la Veuve BABIN.
A BERLIN,
Chez les Libraires Associés
A PARIS,
Chez { GRANGE', Imprimeur-Libraire, au Cabinet Littéraire, Pont Notre-Dame.
HÉRISSANT, Fils, rue Saint Jacques.
A LYON,
Chez PIERRE CELLIER, Libraire, Quai S. Antoine.

M. DCC. LXVIII.

PN
6302
.C16

Dir. García Rico
9-12-49
67875

TABLE

DES

MATIERES.

IDOLATRIE, pag. 1
Athéiſme, 2
Dieu, 4
Déiſme, 5
Religion, 9
Providence, 21
Conſcience, 23
Superſtition, 26
Philoſophie, 28
Morale, 34
Sciences, 35
Satyre, 46
Critique, 47
Génie, 48
Eſprit, 53
Talens, 69
Gouvernement, 76
Monarchie, 82

TABLE.

République,	84
Rois,	86
Loix,	93
Guerre,	108
Juſtice,	114
Finances,	118
Politique,	123
La Vie.	130
L'Homme,	135
Honnête homme,	147
Courtiſan,	150
Héros, Grands Hommes,	152
Dignités,	157
Peuple,	159
Paſſions,	162
Vertu,	171
Sageſſe,	578
Humanité,	179
Raiſon,	182
Eſtime,	187
Amitié,	181
Modeſtie,	197
Courage,	199
Nobleſſe, Réputation,	203

TABLE.

Louanges,	205
Gloire,	208
Eſpérance,	211
Société,	215
Vice,	232
Hypocriſie.	240
Calomnie,	243
Fourberie, Diſſimulation,	245
Haine,	246
Préſomption,	248
Envie,	249
Ingratitude,	250
Pareſſe,	250
Ennui,	251
Ambition,	252
Avarice,	253
Jalouſie,	255
Ignorance,	256
Volupté,	259
Duel,	261
Fortune,	262
Proſpérité,	265
Bonheur,	268
Malheur,	281

TABLE.

Désirs,	287
Plaisirs,	293
Amour,	298
Amour propre,	304
Bienfaits,	308
Expérience,	309
Famille,	311
Choix d'un état,	314
Pauvreté,	315
Faiblesse,	316
Nature,	318
Commerce,	322
Mode,	322
Histoire,	323
Éloquence,	326
Goût,	327
Grand Parleur,	329
Le Tems,	330
Portraits,	332
Pensées diverses,	363

Fin de la Table.

LETTRE
A MONSIEUR
L'ABBÉ F****.

MON CHER AMI :

Monſieur de Voltaire a bien raiſon de dire, que ce qui peut arriver de plus heureux aux hommes, c'eſt que leurs maîtres ſoient philoſophes.

La philoſophie encourage les progrés de la raiſon, & la raiſon éloigne des Etats les diſputes, les

querelles théologiques, l'entousiasme & la superstition.

Un Roi philosophe est le pere de son peuple: juste, humain, bienfaisant, il le gouverne moins par les loix qu'il impose, que par les exemples qu'il donne, & par les leçons lumineuses qu'il répand dans ses écrits.

Tels furent les Titus & les Antonins, dont les noms & les vertus volent de siécle en siécle: tels sont & seront STANISLAS LE BIENFAISANT & FREDERIC LE GRAND. Le premier, dont la perte se retrace douloureusement à nos cœurs, par celle qui vient

d'affliger la France, fut modeſte dans la proſpérité, ferme dans les revers, généreux ſans oſtentation, libéral avec économie, ſévére à lui-même, indulgent pour les autres, courageux avec prudence, bon pere, époux tendre, excellent ami, Monarque inſtruit & Philoſophe ſur le trône.

Laiſſons, par reſpect, à la renommée le ſoin de ſuivre le Héros de la Pruſſe, au milieu des armées, dans le ſanctuaire des Muſes, & ne lui ôtons pas l'intéreſſant plaiſir de deſcendre dans ſon cœur. Les éloges des contemporains ſont ſuſpects, il n'appartient qu'à la poſtérité de louer dignement.

C'eſt des ouvrages de ces deux grands Rois que j'ai extrait les penſées que je vous préſente, mon cher ami ; elles ont été ſouvent l'objet de vos méditations & vous les verrez ſans doute raſſemblées avec une ſorte de volupté. Si la vertu doit réſider dans le cœur de tous les humains, combien ne doit-elle pas leur être chere, lorſqu'elle eſt pratiquée & annoncée par les maîtres du monde ?

Vous ſçavez avec combien d'eſtime & d'amitié je ſuis.

MON CHER AMI.

Votre très-humble & très-affectioné ſerviteur.

CONTANT DORVILLE.

PENSÉES

PHILOSOPHIQUES,

MORALES ET POLITIQUES.

OUVRAGE

DE MAIN DE MAISTRE.

IDOLATRIE.

DEUX choſes m'étonnent chez les Grecs & les Romains, l'une, qu'avec un génie auſſi élevé, auſſi grand, auſſi éclairé que le leur, ils n'ayent fondé leur religion que ſur des fables; l'autre qu'enivrés de ces fables, ils ayent, la plupart, été

auſſi ſenſés, auſſi raiſonnables, auſſi vertueux qu'ils l'étaient.

Phil. B.

ATHÉISME.

JE ſuis convaincu qu'il n'eſt point d'Athées & qu'il n'en fut jamais: parce que pour l'être, il faudrait pouvoir ſe prouver clairement & invinciblement la non-exiſtence de Dieu: ce qui n'eſt pas plus poſſible à l'homme, que de ſe faire Dieu lui-même, d'annéantir ce monde & d'en créer un nouveau.

Phil. B.

La plûpart des incrédules ne le ſont que par libertinage ou par oſtentation. C'eſt la régle ordinaire, dont je n'excepte pas même le fameux Spinoſa, qui, voulant découvrir la chaîne qui lie le ciel & la terre, & qui unit entr'elles toutes les parties de l'univers, n'a pû la [illegible]re à la ſeule clarté de ſon génie;

& comme un Peintre qui ne ſçaurait deſſiner que des nuages & des vapeurs, ne nous a donné que les ſottes idées d'une imagination déréglée.

Phil. B.

L'athéiſme peut être ſur les lévres ; il n'eſt jamais ni dans l'eſprit, ni dans le cœur. C'eſt un maſque qui donne un air de ſçavoir & d'intrépidité à l'ignorance & à la faibleſſe ; mais qui toujours prêt à tomber, exige du ſoin à le remettre ſans ceſſe.

Phil. B.

L'athée ne doute point : il voudrait douter, & il ne le peut. Son ambition eſt de paſſer pour eſprit fort.

Phil. B.

Je ne vois aucune différence entre nier la Divinité & s'imaginer de l'être. *Phil. B.*

Sans le libertinage qui régne aujourd'hui dans toutes les conditions, on ne verrait pas tant d'incrédules dans le monde.

Phil. B.

DIEU.

L'IDOLATRIE même, toute abſurde, toute dépravée qu'elle était, dépoſait autant en faveur de l'éxiſtence de Dieu, que la néceſſité de lui rendre un culte, & il reſtait décidé qu'il eſt un Etre ſupérieur, ſource de tous les biens répandus dans le monde, & que cet Etre doit être honoré par des actes extérieurs de reſpect, de ſoumiſſion & de crainte.

Phil. B.

Pour connaître Dieu, il ſuffit d'avoir de la raiſon & du bon ſens.

Phil. B.

DÉISME.

IL y a des hommes qui reconnaiſſent la Divinité, & cherchent à ſe perſuader que cette ſuprême intelligence jouit d'un éternel repos, ne ſe mêle point du gouvernement de l'univers; que ne pouvant être offenſée, ni honorée par de vils mortels, elle ne juge, ni ne punit les crimes, elle ne juge, ni ne récompenſe les vertus, & n'attend d'eux d'autre religion, s'il en faut une, que la religion la moins abſtraite & la plus ſimple, celle du bon ſens, dans laquelle du moins, s'il n'y a rien à eſpérer, il n'y a rien à craindre. Ainſi parlent les Déiſtes, race inſolente & préſomptueuſe. Leurs ſentimens, que je n'ai retracés qu'avec horreur, font rougir la raiſon & la nature même.

Phil. B.

Les meilleures têtes de l'antiquité

craignaient d'irriter des Dieux qui n'avaient aucun pouvoir; nos incrédules attribuent tout pouvoir à Dieu, & ils bravent ſon courroux & ſa juſtice: les uns croyaient une Providence, & ils n'entreprenaient rien ſans le conſeil de leurs Dieux; les autres donnent tout au hazard, & ne veulent tirer que de leurs propres fonds les reſſources aux malheurs qui leur arrivent. Ceux-là, en un mot, voulaient tout devoir à leur religion, quoiqu'elle ne leur promît aucune récompenſe aſſez ſpécieuſe pour les y ſoumettre: ceux ci proſcrivent la leur, toute conſolante qu'elle eſt dans ſa morale, & n'ayant point de régles pour le préſent, ne ſe propoſent aucun objet pour l'avenir.

Phil. B.

Quoi! ces beaux eſprits, enivrés de leur mérite, éblouis de leurs lumiéres, qui s'imaginent avoir atteint juſqu'au plus haut dégré de pénétration accordé à l'homme, & qui du haut de leur ſphére regardent en pi-

tié l'ignorance, la crédulité, la superſtition du reſte des mortels: Quoi! des eſprits ſi vains, ſi remplis d'eux-mêmes, embraſſent, ſoutiennent une opinion la plus contraire à leur orgueil qui fût jamais; une opinion qui ne leur annonce qu'une entiere deſtruction d'eux-mêmes! comment avec tant de hauteur & de hardieſſe, peuvent-ils s'humilier au point de ſe croire deſtinés à un total anéantiſſement de leur être? Pourquoi tant d'orgueil dans des hommes qui n'eſpérent plus d'être? Et comment peuvent-ils déſeſpérer d'être avec tant d'orgueil? Quel étrange abus de cette liberté de penſer dont nos Philoſophes ſe font un ſujet de gloire.

Phil. B.

Il ſemble qu'on ne faſſe plus myſtére aujourd'hui de ſe donner pour déiſte. Ce n'eſt aparamment que pour ſe mettre à couvert du ſoupçon de l'athéiſme, dont le nom inſpire trop d'horreur pour oſer s'en faire gloire. Mais quelle différence

peut-on mettre entre ne point reconnaître de Dieu, & convenir qu'il en eſt un, ſans s'embarraſſer de lui rendre ſes hommages ? Je ne vois en cela d'autre différence, ſinon qu'on ſerait en quelque ſorte moins inconſéquent de renoncer tout à fait à la connaiſſance d'un Dieu, que d'en avouer un & de ne lui rendre aucun culte.... Humainement parlant, une perſonne reſpectable aurait-elle autant de ſujet de s'offenſer d'un homme, qui, ne la connaiſſant pas, manquerait à ce qui lui eſt dû, que d'un homme, qui, la connaiſſant, ne lui rendrait par tout ce qu'elle aurait droit d'en attendre ?

Phil. B.

Lequel eſt le plus déraiſonnable, ou des erreurs des idolâtres ou du déiſme que l'on profeſſe de nos jours ? Ceux-là adoraient un vil inſecte, uniquement parce qu'ils le croiaient Dieu ; nos Philoſophes n'affectent de croire un Dieu, qu'autant qu'ils ſe donnent la liberté de

ne le pas craindre. Les premiers ne se croiaient pas les créatures de leurs idoles, & ils les encensaient, les seconds reconnaissent leur Créateur dans leur Dieu, & ils lui refusent leur reconnaissance.

Phil B.

RELIGION.

Il est des mystéres que nous croyons sans les concevoir: pourquoi ne croirions nous pas ceux de la Religion, par la seule raison que nous ne pouvons point les comprendre ? Ces mystéres sont ceux de la nature. Nos Philosophes ne les ont jamais approfondis, & ils les croient pourtant.

Ont-ils jamais pû nous développer la plûpart des phénomenes qui se passent sous nos yeux? Qu'ils nous disent quelle est la nature du feu, qu'ils nous apprennent la vraie cause de sa lumiere & de sa chaleur: qu'ils refléchissent sur eux mêmes: ils doivent se connaître, sans doute; ils connaissent leur corps, ils sentent à tout

moment le mouvement, l'action, le jeu des différens membres qui le compoſent, qu'ils nous en expliquent la formation, l'accroiſſement, les reſſorts, le mécaniſme: s'ils conviennent eux-mêmes qu'ils ne le peuvent, ils ſont obligés par leurs principes à les révoquer en doute. Cependant ils regarderaient comme inſenſé, quiconque leur conteſterait la certitude des opérations que leur propre expérience leur atteſte, quoiqu'on ne puiſſe en concevoir ni la nature, ni la maniére, ni les moyens. Eh quoi! les ſecrets de Dieu, ſon eſſence ineffable, ſa maniére d'exiſter, ſes attributs, qui ceſſeraient d'être infinis, s'ils n'étaient incompréhenſibles; toutes ces vérités ſublimes, parce qu'ils ne peuvent les comprendre, ils ſe croiront en droit de les rejetter, & ils s'imagineront montrer en cela une grande ſupériorité de génie? En vérité, faut il autre choſe qu'un peu de bon ſens pour ſentir toute l'abſurdité d'une pareille inconſéquence? Ne pourrait-elle pas elle ſeule,

prouver la certitude des myſtéres & la vérité de la religion, à laquelle nous devons d'ailleurs la morale la plus ſainte & la plus utile.

Phil. B.

N'en doutons pas, la religion eſt le plus grand bienfait que le Créateur ait pû nous accorder. Elle eſt la conſolation la plus efficace dans les maux inſéparables de la vie, le frein le plus ſûr des paſſions, qui bouleverſeraient tout, ſi elles n'étaient retenues par la crainte d'un jugement plus inévitable que celui des hommes. Elle eſt la baſe des loix, le lien du gouvernement, la régle des mœurs, la ſauvegarde de nos biens, de notre réputation, de nos vies, le plus ferme appui des droits des ſouverains, le plus ſûr garant de l'obéiſſance des peuples. Et où en ſerait la ſociété, ſi tout n'y allait qu'au gré de l'audacieuſe imagination de nos Philoſophes, qui n'ayant aucun principe, laiſſeraient tout à la diſpoſition aveugle du haſard,

qu'ils croient avoir crée l'univers & devoir ſeul en avoir la conduite ? Attaquer ainſi le principe ſacré de l'ordre, de la ſubordination, de la décence publique, c'eſt ſe déclarer l'ennemi de la patrie & le fleau du genre humain. *Phil. B.*

Il faut s'attacher à l'eſſence de la religion : elle doit être jointe à la piété, ſans quoi elle ne ſerait qu'un fantôme : la piété doit être jointe à la morale, ſans quoi elle ne ſerait que ſuperſtition : & la morale ne doit point être ſéparée du culte, ſans quoi elle ne différerait point de cette philoſophie de nos jours, qui ne connaît la raiſon que pour la louer & la combattre, l'humanité que pour l'exalter & l'avilir, les vertus, les devoirs que pour s'en affranchir, ou pour ſe juſtifier du mépris qu'elle en fait par l'inutilité qu'elle y ſuppoſe. Ayez de la piété, mais gardez-vous autant d'en avoir trop, que de n'en avoir qu'à demi.

Phil. B.

On doit reſpecter la religion ſans l'approfondir: ignorer les diſputes qu'une vaine ſpéculation, qu'une licentieuſe curioſité y élevent, ne donner dans aucun des partis qui la défigurent, ou l'anéantiſſent ſans le vouloir. Doit-il y en avoir d'autre, pour la foule des chrétiens, pour les plus grands génies même, que le catéchiſme & la foi.

Phil. B.

La religion eſt la vie de l'ame, & ſans elle, l'homme ne ſerait qu'une machine à reſſort, un pur automate, ignorant ſon origine & ſa fin, n'ayant tout au plus qu'un ſentiment confus de ſon exiſtence, une raiſon ſans diſcernement, un eſprit ſans réflexion, un cœur que pour reſpirer & pour vivre, ſuivant en aveugle l'impulſion des ſens, ne ſachant ce qu'il eſt, ce qui l'environne, ce qu'il deviendra, ce qu'il

peut eſpérer ou ce qu'il peut craindre.

Phil. B.

Il eſt une immortalité ſûre & déſirable; c'eſt celle que la religion propoſe à tout héros chretien, qui, vainqueur de ſes paſſions & de lui-même, a toujours veçu dans la juſtice, & a joint le culte à la morale; union ſi rare de nos jours, où le culte ſeul fait des ſuperſtitieux, où la morale ſeule fait des impies.

Phil. B.

La parole de Dieu prouve la vérité de la religion; la corruption de l'homme ſa néceſſité; la politique, ſes avantages.

Phil. B.

Plus le chretien examine l'authenticité de ſes titres, plus il ſe raſſure dans la poſſeſſion de ſa croyance;

plus il étudie la révélation, plus il ſe fortifie dans la foi.

Phil. B.

❀

N'eſt-il pas étrange que l'homme, qui ſe trouve obligé de faire par religion la plûpart des choſes que la raiſon lui preſcrit, & que la politique même lui ordonne, les néglige uniquement parce que la religion les lui demande?

Phil. B.

❀

La religion étudiée eſt pour tous les hommes la regle infaillible des bonnes mœurs.

Phil. B.

❀

Pour croire avec certitude, il faut commencer par douter.

Phil. B.

❀

J'admire plus la religion dans les petites pratiques de piété qu'elle inſ-

pire aux gens d'esprit, que dans les grandes choses qu'elle fait entreprendre au commun des hommes.

Phil. B.

❁

La vraie religion n'a peut-être jamais tant souffert de la violence de ses persécuteurs, que de la folie & de la mauvaise foi de ceux qui la représentent comme un fantôme effrayant par ses rigueurs.

Phil. B.

❁

Rien ne prouve mieux la vérité de la religion, que l'ignorance des siécles barbares dont elle a triomphé.

Phil. B.

❁

Où la religion parle, la raison n'a droit que d'écouter.

Phil. B.

❁

La religion n'a d'autres choses à

craindre que de n'être pas assez approfondie.

Phil. B.

❀

Il n'y a que la religion capable de changer les peines en plaisirs.

Phil. B.

❀

Le trop de dévotion mene au fanatisme, le trop de philosophie à l'irreligion.

Phil. B.

❀

La religion régle les idées : les penchans, les desirs de l'homme : elle étend ses vues, annoblit ses actions même les plus indifférentes, le rend maître de ses passions, le met au-dessus des promesses & des menaces de la fortune, des plaisirs & des peines de la vie, des bons & des mauvais succès, & lui fait trouver de la consolation, du moins toujours de l'espérance dans la mort même. *Phil. B.*

C'eſt de la religion qu'émane la ſupériorité & la puiſſance d'un gouvernement, c'eſt d'elle que vient la néceſſité de s'y ſoumettre; elle donne le prix à la vertu, elle inſpire l'horreur des vices, elle nous recommande l'amour du prochain, unit les citoyens, bannit d'entr'eux les diſſentions & les haines, elle nous empêche de nous élever dans la proſpérité, elle nous ſoutient dans les diſgraces.

Phil. B.

S'il eſt des hommes qui voudraient ſe perſuader qu'il n'y a point de Dieu, s'il en eſt d'autres qui le croient, mais ſans ſe mettre en peine de l'honnorer, il en eſt, qui, convaincus de la néceſſité d'un culte, ne refuſent point de le rendre, mais voudraient l'accorder avec leurs paſſions, donner à la religion ce qu'elle leur preſcrit, & ne point abandonner ce qu'elle leur diſpute, la ſuivre en gros

& la négliger en détail. Ces ſortes de gens n'ont pas honte de prétendre allier le vice & la vertu.

Phil. B.

Si l'eſpoir d'une heureuſe immortalité de notre nom peut nous conduire à la perfection, recherchons la gloire de nous ſurvivre, mais ne l'eſtimons qu'autant qu'elle peut nous ſoutenir dans la pratique de la vertu. Un héros en effet, qui n'aurait en vue que l'immortalité de ſon nom, ſerait ſemblable à un homme qui ſe creverait les yeux pour voir un jour plus clair.

Phil. B.

La profeſſion du ſoldat eſt de combattre, celle du magiſtrat de juger, celle du laboureur de cultiver la terre la profeſſion d'un eccléſiaſtique c'eſt de ſervir Dieu & le prochain dans un entier détachement de tous les biens de ce monde.

Phil.

Trois ſortes de perſonnes, ſans combattre ouvertement la religion, la négligent ou la deshonorent. Les uns ſont les hypocrites, qui ne ſervent Dieu que pour tromper les hommes. Les autres ſont ceux qu'elle n'éclaire ni n'échauffe. Les troiſiemes ceux qui n'eſtimant que ſes maximes, voudraient en retrancher les dogmes, ou tout au plus en admettre quelques-uns & rejetter les autres. La folie des premiers n'eſt pas dangereuſe, on n'imite point ce qui n'inſpire que de l'horreur. Les ſeconds qui donnent aux préceptes un ſens qui les flattent & qui tranquilliſent leur cœur au milieu de plaiſirs, pourraient ſéduire, il ne faut pas les écouter. Plaignons les troiſiemes, ils ſont ſemblables à des aveugles qui ſe précipitent dant un abyme en croyant marcher dans un chemin ſûr & uni. *Phil. B.*

Le faux zéle eſt un tyran qui dé-

peuple les provinces: la tolérance eſt une tendre mere, qui les ſoigne & les fait fleurir.

L. R. D. P.

PROVIDENCE.

IL ſemble que la providence ait compenſé ſes dons, pour mettre une eſpece d'égalité dans les diverſes conditions des hommes. Aux uns elle a donné la naiſſance & le pouvoir, aux autres une heureuſe capacité qui les dédommage des diſtinctions qu'elle leur a refuſées. Ceux-là ſeraient trop vains, s'ils poſſédaient tout à la fois les talens & les richeſſes: & ceux-ci trop malheureux, ſi, par les dons de l'eſprit, ils ne pouvaient relever la baſſeſſe de leur fortune. Ainſi les grands & les petits vivent dans une dépendance mutuelle les uns des autres: le noble eſt forcé d'avoir recours à l'induſtrie du roturier, & le roturier n'a d'autre fond pour ſubſiſter que les beſoins du noble.

Phil. B.

Il ne tenait qu'à la providence de nous assujettir à ceux que nous maitrisons. Sans doute elle a voulu donner à ceux-ci un moyen de mériter par leur résignation, & à nous un motif de nous humilier dans notre indépendance. C'est donc à nous à ne pas abuser de notre pouvoir sur des ma heureux qui ne nous sont inférieurs que par une disposition dont nous n'avons pas été les maîtres.

Phil. B,

La prudence humaine ne peut rien contre les decrets de la providence, mais la providence l'a fait entrer pour beaucoup dans ses decrets. Elle la suppose plus souvent qu'elle ne la contredit ou ne la dérange.

Phil. B.

Un des grands effets de la providence, c'est que chaque nation, quelque misérable qu'elle soit, s'imagi-

ne que le bonheur ne peut ſe trouver ailleurs que chez elle.

Phil. B.

CONSCIENCE.

IL eſt dans le monde un tribunal plus redoutable qu'aucun de ceux qu'une ſage police a établie. Différent de ceux-là, il eſt inviſible; il n'a ni haches ni faiſceaux: il eſt partout, & le même dans toutes les nations: chaque homme a droit d'y opiner. L'eſclave y juge ſon maître, le ſujet ſon ſouverain, les honnêtes gens le compoſent & le craignent: il n'y a que les ſcélerats les plus déterminés qui ne tiennent point compte de ſes arrêts.

Phil. B.

La conſcience eſt une loi auſſi incorruptible que ſévére, & qu'il n'eſt pas poſſible de rompre, ni d'affaiblir. Ses reproches ſont plus terribles que le mal que nous faiſons.

Elle epouvante les ſcélérats, & ſi elle ne peut les rendre plus ſages, elle les rend plus malheureux. C'eſt un juge d'autant plus impitoyable, qu'on a mépriſé ſes conſeils, d'autant plus éclairé qu'il connaît le fond de nos ames, d'autant plus ſûr qu'il ne prononce jamais que ſur des preuves inconteſtables, & auſſi évidentes pour nous-mêmes que pour lui.

Phil. B.

❁

Quand la conſcience, l'honneur, la patrie reclament leurs droits, doit-on ſonger à ſe précautionner contre les dangers perſonnels? Il eſt du devoir de l'honnête homme de s'oublier dans ces momens.

Phil. B.

❁

La conſcience nous avertit en ami avant que de nous punir en juge.

Phil. B.

❁

Les premiéres fautes allarment l'innocence;

l'innocence; celles qui ſuivent ceſſent de l'effrayer. Heureuſe celle qui n'a point appris à craindre, ou qui s'en eſt tenu à ſes premieres frayeurs!

Phil. B.

Je doute qu'on puiſſe jamais être aſſez perverti pour être tranquille.

Phil. B.

Il n'eſt pas poſſible d'impoſer ſilence à la voix intérieure qui nous reproche nos fautes, c'eſt la voix même de la nature.

Phil. B.

On a toujours tort avec ſa conſcience, quand on eſt reduit à diſputer avec elle.

Phil. B.

Il y a des Directeurs de conſcience trop complaiſans.

Phil. B.

SUPERSTITION.

IL n'eſt malheureuſement que trop vrai que l'erreur & la ſuperſtition ſemblent être le partage de l'humanité : tous les peuples ont eu la même pente pour l'idolatrie, & comme ils ont tous à peu prés les mêmes paſſions, les effets n'ont pas manqué d'y répondre. La crainte donna le jour à la crédulité & l'amour interreſſa bientôt le ciel au deſtin des hommes. De-là n'acquirent tous ces cultes différens, qui n'étaient à proprement parler que des ſoumiſſions modifiées en cent façons extravagantes, pour appaiſer la colere céleſte, dont on redoutait les effets. La raiſon humaine, altérée & abrutie par la terreur que toutes ſortes de grandes calamités lui inſpiraient, ne ſçavait à qui s'en prendre pour ſe raſſurer contre ſes craintes, & comme les malades ont recours à tous les remédes pour eſſayer d'en trouver un qui les gué-

riſſe; le genre humain ſuppoſa dans ſon aveuglement une eſſence divine & une vertu ſecourable dans tous les objets de la nature, depuis les plus ſublimes juſqu'aux plus abjects, tout fut adoré. L'encens fuma pour des champignons: le crocodile eut des autels: les ſtatues des grands hommes, qui les premiers avaient gouverné les nations, eurent des temples & des ſacrificateurs; & dans les tems où les afflictions générales déſolaient un pays, la ſuperſtition redoublait.... Elle a été la même chez toutes les nations: mais quoiqu'elle ſoit en général une ſuite de la crédulité, elle s'eſt manifeſtée cependant ſous des nuances variées à l'infini & proportionnées au génie des nations.

L. R. D. P.

La marque la plus infaillible de l'ignorance, c'eſt la ſuperſtition.

Phil. B.

PHILOSOPHIE.

IL n'y a pas longtems qu'on eût regardé, avec une surprise dédaigneuse, un homme qui se serait arrogé le titre de philosophe : il n'en est pas de même aujourd'hui : le nom de philosophe est en honneur, & les femmes mêmes s'en font gloire.

Phil. B.

Quand on fait réflexion à ce que l'histoire nous apprend des philosophes payens, on ne conçoit pas comment l'homme, n'ayant dans cette vie rien de plus à cœur que la satisfaction de ses goûts, de ses penchans, de ses passions, de ses desirs, ces sages, néanmoins, faisaient consister le bonheur dans le mépris de tout ce qui pouvait la leur procurer.

Phil. B.

Les anciens philosophes, si l'on

en excepte les Stoïciens, s'accordaient presque tous à penser mal de l'humanité ; les philosophes de nos jours en font l'apologie. Je dirais lequel du blâme & de l'estime est plus propre à corriger les hommes, si les hommes, à peu de chose près, n'étaient encore ce qu'ils ont toujours été.

Phil.

❀

Je tremble pour notre siécle, quand je considére que les tems anciens où il y a eu plus de philosophes, sont précisément ceux où il y a eu moins de philosophie.

Phil. B.

❀

Nos philosophes du siécle démentent par leur conduite & par leurs actions, les régles de la philosophie dont ils s'efforcent de donner une haute idée. La philosophie blâme l'attachement aux richesses, & ils désirent d'en acquérir ; l'ambition, & ils la regardent comme un senti-

ment honnête ; l'envie, & ils ne peuvent rien ſouffrir au-deſſus d'eux ; la vanité, & ils ſe croient ſeuls dignes d'égards & d'eſtime. Elle ordonne la douceur & l'humanité, & ils font trop peu de cas des hommes pour les aimer. Ils ne s'eſtiment eux-mêmes que par la plus vile portion de leur être, ils ſe refuſent une ame, un eſprit, une deſtinée ; ils ſe dégradent, ils s'aviliſſent, ils ſe courbent autant qu'ils peuvent vers la terre, & ne prétendent aucune différence entr'eux & les animaux qui tracent des ſillons dans les campagnes.

Phil. B.

Nos philoſophes ſont plus aveugles & plus ennemis d'eux-mêmes qu'ils ne penſent : ils renoncent à l'eſpérance d'un avenir heureux, & pour paſſer ici-bas un petit nombre de jours ſans crainte, ils s'expoſent volontairement au plus grand des malheurs ; tandis que le vrai chrétien, plus éclairé, plus prudent, plus véritablement philoſophe, vit

dans une crainte salutaire, pour n'avoir rien à craindre après la mort. C'est au bon sens à décider qui des deux prend le parti le plus sage, & s'expose à moins de danger,

Phil. B.

Les philosophes de nos jours prétendent suivre & enseigner la raison; mais lorsqu'ils s'attachent effectivement à détruire les préjugés qu'elle condamne, ils déracinent les vertus qu'elle prescrit.

Phil. B.

Le philosophe, tel qu'on se le figure de nos jours, doit avoir le courage de se passer de toute espece de gloire, & sans cesser de se respecter, ignorer ses vertus & mépriser jusqu'à la philosophie même.

Phil. B.

Avec le seul bon sens on peut être philosophe, il donne même plus

de droit à ce titre que le bel esprit qui se l'arroge.

Phil. B.

Distingués l'homme d'état du philosophe, & sachés qu'on peut faire la guerre par raison, qu'on peut être politique par devoir, & philosophe par inclination.

L. R. D. P.

Si ce bel esprit du siécle * qui s'est montré si épris de la façon d'agir & de vivre des sauvages, & leur a prêté tant de sagesse & de vertus, s'avisait de transporter sa tente parmi les leurs, croirait il pouvoir, aussi impunément que dans le sein de nos villes, prendre ce ton impérieux & tranchant dont il a fondé nos arts, nos sciences, nos divertissemens, nos plaisirs, notre religion même? Nous lui avons rendu des éloges pour des insultes: qu'aurait il a attendre de

* Le Citoyen de Geneve. *

quelques masses de boue, presque toujours détrempées de sang, & se faisant un trophée des chevelures de leurs semblables plus souvent que de celles de leurs ennemis? Qu'on me pardonne ce trait de vivacité contre un génie plus redoutable qu'on ne croit, qui n'étant parmi nous que sous la garde des Muses, les insulte: qui pour éteindre les doutes, augmente les incertitudes; pour détruire les préjugés, déracine les vertus; pour instruire l'humanité, l'avilit & la dégrade; qui dans le sein de la plus humble médiocrité, osant craindre la tyrannie, veut qu'on réduise les rangs, les dignités, le pouvoir & l'opulence à la plus parfaite égalité, & qui, comme un nouvel Anthée, devient plus fort chaque fois qu'il est terrassé.

Phil. B.

Dans la fortune vagabonde,
L'homme est le jouet du danger,
Il est agité dans ce monde,
Ses destins ne font que changer;

Dans un jour ſerein, ſur ſa tête
L'Aquilon gronde, & la tempête
A l'inſtant obſcurcit les airs:
Aux cieux une vague s'éléve,
S'amoncelant, elle ſe créve,
Et le précipite aux Enfers.

Puiſſans eſprits philoſophiques,
Terreſtres habitans des Cieux,
Flambeaux des écoles Stoïques,
D'humains vous devenez des Dieux;
Et vos ames incomparables,
A la douleur inébranlables,
Triomphent de l'humanité.
Que peut, ſur un cœur invincible,
Déterminé, ferme, impaſſible,
La terreur & l'adverſité!

L. R. D. P.

MORALE.

APPLIQUONS notre eſprit à l'utile morale:
C'eſt elle qui ſondant tous les replis des cœurs,
Sans fard oſe aux mortels reprocher leurs noirceurs,

Éplucher leurs défauts, démaſquer leurs capri-
ces,
Diſtinguer hardiment leurs vertus de leurs vices,
Dompter des paſſions tous les tranſports outrés,
Changer les furieux en humains modérés,
Nous apprendre à connaître au fond ce que
nous ſommes,
Et rabaiſſer les Rois juſqu'au niveau des hom-
mes:
C'eſt elle qui nous fait triompher des revers.

L. R. D. P.

O céleſte Morale. . . . . .
Accordez Epicure avec l'âpre Stoïque;
Rendez l'un plus nerveux, l'autre moins ty-
rannique,
Nivelés le chemin qui méne à la vertu;
Plus on l'adoucira, plus il ſera battu.

L. R. D. P.

SCIENCES.

QUELLE différence entre l'état préſent des ſciences, & celui où elles

étaient il y a mille ans! c'eſt ce que nous diſons tous les jours dans un tranſport de vanité : mais c'eſt ce que diront peut-être nos deſcendans, avec plus de raiſon encore, pluſieurs ſiécles après nous.

Phil. B.

Ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour que de civiliſer toute une nation : il faut bien du tems pour que la douceur du commerce des ſciences ſe communique à tout un peuple.

L. R. D. P.

Il y a une grande différence entre ſçavoir beaucoup & ſçavoir bien, & l'un eſt bien plus rare que l'autre. Pour ſçavoir beaucoup, il ne faut que du travail & de la mémoire ; pour bien ſçavoir, il faut de la juſteſſe & du goût.

Phil. B.

Les ſciences ſervent à faire connaître

naître le vrai, le bon, l'utile en tout genre : connaissance précieuse, qui, en éclairant les esprits, doit naturellement contribuer à épurer les mœurs.

Phil. B.

Comme il y a dans plusieurs sciences une chimére où les plus habiles veulent parvenir, il en est aussi dans toutes les conditions de la vie ; mais dans la recherche de l'une & de l'autre, les efforts ne sont pas également heureux : celle des savans les mene presque toujours à quelque chose d'utile : en marchant au hazard vers l'impossible, ils découvrent souvent ce qu'ils n'auraient pas crû possible de trouver. Il n'en est pas de même des desirs du reste des hommes : leurs chimères sont aussi vaines, sans être aussi avantageuses, c'est ordinairement ce qui plaît, & presque jamais ce qui est le plus utile, la santé du corps & le repos de l'esprit.

Phil. B.

Les ſçavans de nos jours s'eſtiment très-éclairés, & s'imaginent que le Créateur, en les mettant au monde, a dit une ſeconde fois à toute la nature : *Que la lumière ſe faſſe.* Mais ces génies mâles & hardis, qui oſent mediter ſur le meilleur des mondes, qui ſe plaiſent à s'enfoncer tous les jours dans les profondeurs de la géometrie, & à meſurer dans la vaſte étendue des Cieux, les grandeurs les plus éloignés, ont-ils ſçû démêler dans l'ame ce mélange biſarre de grandeur & de petiteſſe qui l'éleve & l'abaiſſe tour à tour, & plus touchés des germes d'honnêteté que la nature y a ſemés, que de ceux que le vice y a fait croître, ont-ils étouffé ceux-ci, & fecondé ceux-là?

Phil. B.

Qu'on ne diſe point que la culture des ſciences & des arts rend les hommes inhabiles aux affaires. Le bon eſprit fait les mêmes progrès

dans toutes les matiéres qu'il embraſſe: les ſciences, bien loin d'avilir, donnent dans tous les emplois un nouveau luſtre à ceux qui les cultivent. Les grands hommes de l'antiquité ſe formérent ſous la tutelle des lettres, ſi je puis me ſervir de ce terme, avant que d'occuper les dignités de l'Etat; & ce qui ſert à éclairer l'eſprit, à perfectionner le jugement, à étendre la ſphére des connaiſſances, forme certainement des ſujets propres à toute eſpéce de deſtinations, ce ſont des plantes cultivées avec ſoin, dont les fleurs & les fruits ſont d'une beauté plus rafinée & d'un goût plus exquis que ceux de ces arbres qui dans les bois ſauvages, abbandonnés à eux-mêmes, croiſſent au hazard & dont les branches biſarrement entortillées, n'offrent pas même à la vue un ſpectacle agréable.

L. R. D. P.

Plus les ſciences ſont cultivées dans un Etat, plus l'Etat eſt floriſ-

ſant, tout eſt languiſant ſans elles. Que ne leur doit pas l'artiſan pour la perfection de ſes ouvrages? le médecin pour découvrir la nature des maladies & la propriété des remédes? le Juriſconſulte pour diſcerner l'eſprit des loix & la diverſité des devoirs? le Juge pour decider avec équité des biens & de la vie des hommes? Tout citoyen a des devoirs à remplir, & comment les remplir ſans les connaître? Sans la connaiſſance de l'hiſtoire, de la politique, de la religion, comment ceux qui ſont propoſés au gouvernement des Etats, ſçauraient-ils y maintenir l'ordre, la ſubordination, la ſureté & l'abondance.

Phil. B.

Les arts ont créé un monde nouveau, mais ils ſe ſont trop multipliés. Il y en a plus de ſuperflus que de néceſſaires; beaucoup trop pour les plaiſirs, trop peu pour les beſoins de la vie.

Phil. B.

Je plains moins un ignorant qui ne ſçait rien, qu'un ſçavant qui ſçait mal ce qu'il a appris. Il importe plus de bien ſçavoir, que de ſçavoir beaucoup.

Phil. B.

Je veux qu'un ſage ſoit ſçavant, ſans s'entêter;
Qu'apprenant à connaître, il apprenne à douter,
Et que de ſa raiſon remarquant la foibleſſe,
Ce lui ſoit un motif de plus grande ſageſſe.
Un pauvre prend peu d'or pour un immenſe bien.
C'eſt apprendre beaucoup de voir qu'on ne ſçait rien.

L. R. D. P.

La ſcience, quand elle eſt bien digérée, n'eſt que du bon ſens & de la raiſon. *Phil. B.*

Les ſciences n'apprennent plus guéres qu'à s'enorgueillir & à diſputer.

Phil. B.

❁

On n'eſt point ſçavant par les choſes que l'on ſçait, je croirais volontiers qu'on ne l'eſt que par les choſes qu'on ſoupçonne. Combien n'eſt-il pas d'horiſons au delà de celui qui borne notre vue?

Phil. B.

❁

Le doute eſt l'école de la vérité. Le ſçavant doute, parce qu'il ne voit pas tout; l'ignorant ne doute de rien, parce qu'il croit tout connaître. Le premier ne peut ſe diſſimuler ſon ignorance, & il en eſt plus modeſte: le ſecond ignore la ſienne, & il en eſt plus vain & plus hardi.

Phil B.

❁

Quiconque veut tout apprendre, doit s'attendre à ne rien ſçavoir à

fond Une foule de connaiſſances entaſſées ne font non plus un ſçavant, qu'un tas de pierres raſſemblées au hazard ne font un bel edifice.

Phil. B.

❀

La ſingularité d'un ſyſtême, quelque dangéreux qu'il ſoit n'eſt qu'une raiſon de plus pour qui n'a pour régle que l'eſprit particulier.

Phil. B.

❀

Le ſçavoir eſt un malheur, quand la prudence ne lui ſert pas de guide.

Phil. B.

❀

Je ne puis ſupporter un Orateur qui penſe par art, & veut me faire penſer de même; il coupe méthodiquement les aîles à mon eſprit, & je ne puis que me traîner après lui dans le chemin étroit qu'il me trace.

Phil. B.

Le malheur des gens les plus ſçavans, c'eſt de ne pas ſçavoir ignorer ce qu'ils ne peuvent pas ſçavoir.

Phil. B.

Subjugués par le goût du tems, les gens de lettres ont perdu cette eſpéce de ruſticité qu'ils contractaient dans la retraite, & qu'on leur paſſait trop aiſément dans des ſiécles moins épurés ; mais qu'ont-ils gagné à prendre le ton & les maniéres du grand monde? Dans leurs ouvrages on trouve plus de délicateſſe & moins de force, plus de préciſion & moins de chaleur, plus de brillant & moins de hardieſſe, plus de mots que de choſes, plus d'emphaſe que de ſimplicité, plus d'eſprit que de génie. Dans leurs mœurs, on découvre, à regret, plus de parure que de réalité, & ce ſont peut-être eux qui les premiers ont ſubſtitué à des principes juſqu'alors immuables, des paradoxes révoltans. Ce ſont

eux peut-être, qui, ſe plaiſant à colorer les vices, ont contribué à n'en faire que des ſujets de railleries, des imperfections capables tout au plus de bleſſer les régles de la décence & de l'honnêteté. Diſons-le hardiment, les mœurs des Sçavans ſont devenues des torts pour les ſciences.

Phil. B.

Ce n'eſt pas des ſciences, c'eſt du ſein des richeſſes que ſont nés de tout tems la moleſſe & le luxe, & dans aucun tems les richeſſes n'ont été l'apanage des ſçavans. Pour un Platon dans l'opulence, un Ariſtipe accrédité à la Cour, combien d'Homéres & de Diogènes, d'Epitectes & d'Eſopes dans l'indigence ! Les commodités de la vie, pour être ſouvent le fruit des arts, n'en ſont pas davantage le partage des Artiſtes.

Phil. B.

Accordés de l'eſtime aux gens de lettres, ils vous tiennent quitte de tout bienfait. *Phil. B.*

Dévoués vos beaux jours, dès votre adolescence,
Aux Arts ingénieux, à l'auguſte Science:
C'eſt l'école où ſe forme & le cœur & l'eſprit;
La ſageſſe eſt le lait dont l'ame ſe nourrit;
L'erreur eſt ſon poiſon: contre cette idiote
La vérité brillante eſt le ſûr antidote.

L. R. D. P.

SATYRE.

SÇACHONS-nous arrêter au bord de la ſatyre,
C'eſt peu de condamner, le grand art eſt d'inſtruire:
Indiquons en amis, ſans prêcher en cenſeurs,
Comment l'homme ſenſé doit uſer des grandeurs,
Comment, fuyant l'orgueil, la haine & la vengeance,
Sa bonté doit ſur-tout annoncer ſa puiſſance.

L. R. D. P.

Les traits de ſatyres de certaines gens, ſont autant de marques d'honneurs pour ceux qu'ils attaquent.

Phil. B.

Il faut être parfait quand on veut tout blâmer.

L. R. D. P.

CRITIQUE.

QUi s'inſtruit pour briller n'en devient pas meilleur,
C'eſt peu de s'éclairçir, il faut régler ſon cœur.

L. R. D. P.

La critique douce & civile,
Pour un Auteur eſt un grand bien;
Dans ſon amour propre imbécile,
Sur ſes défauts il ne voit rien:
Ce flambeau divin qui l'éclaire,
Bleſſe, à la vérité ſes yeux:
Mais bientôt il n'en voit que mieux
Il corrige, il devient ſévere:

Qui tend à la perfection,
Limant, polissant son ouvrage,
Distingue la correction
De la satyre & de l'outrage.

L. R. D. P.

GÉNIE.

LE génie est un des plus beaux dons de la nature : mais s'il est isolé, c'est un feu qui se consume & s'évapore, sans secours pour le rallumer quand il s'éteint, ou pour le modérer quand il s'enflamme. C'est un torrent qui s'élance avec rapidité & qui entraîne dans la violence de sa chûte les choses les plus précieuses avec les plus communes, qui s'efforce sans cesse de franchir ce qui est le plus insurmontable, & de parvenir à ce qui est le plus innaccessible, jusqu'à ce qu'enfin il s'ouvre des routes inconnues pour se répandre, se précipiter de nouveau & se perdre sans retour.

Phil. B.

Le

Le climat influe beaucoup ſur le génie, le caractére & les uſages des peuples : de la différence de leurs ſentimens & de leurs préjugés, vient celle des gouvernemens que nous connaiſſons dans le monde. La crainte contient les uns ſous une autorité deſpotique, les autres naturellement plus réſolus & moins timides, jaloux de la liberté qu'ils ont reçue de la nature, craignent une ſubordination abſolue, & ſont moins propres à devenir eſclaves que citoyens : l'honneur & leur propre intérêt les attachent ſi tendrement à leur patrie, & une confiance noble & éclairée leur fait ſi fort reſpecter leur Souverain, qu'on ne peut diſtinguer ce qui les touche le plus. ou leur patrie, dont ils partagent les avantages, ou leur Souverain, qui eſt chargé d'en maintenir la gloire & le bonheur.

Phil. B.

Le génie ne penſe, ni ne parle que

d'après lui-même ; mais la plûpart des hommes n'ont point d'eſprit à eux, & ne parlent, ni ne penſent, que d'après les autres. Chargés des idées d'autrui, ils ne ſauraient en produire aucune. Ce ſont pourtant ceux-là, & ceux-là uniquement, qui oſent critiquer ceux dont ils ne ſont que les miſérables échos. L'animal de la terre le plus ſtupide, l'âne d'Eſope, croirait-il être lion pour être revêtu de la peau qui lui en donnait l'apparence.

Phil. B.

Il y a bien des gens en qui le génie repoſe à leur inſçu, il leur faut quelque événement qui les en avertiſſe. Je les compare à ces fleurs que les aquilons tiennent fermées, & qu'un ſimple rayon de ſoleil peut faire épanouir ; ce ne fut qu'aſſez tard que l'amour décela le génie du grand Corneille.

Phil. B.

L'homme de génie ne ſçaurait gouverner l'Etat ſans fermeté; & c'eſt préciſement cette fermeté qui fait le mal d'un Etat gouverné par un homme ſans génie.

Phil. B.

Il y a des Auteurs qui travaillent & poliſſent ſi fort leurs ouvrages, que tout ce qu'ils donnent au public n'eſt que de la limure.

Phil. B.

L'étendue du génie nuit ſouvent plus qu'elle ne ſert à faire ſentir des vérités, que la raiſon ſçait perſuader par les argumens les plus naïfs & les plus ſimples.

Phil. B.

Cherchons un guide au génie pour l'empêcher de s'égarer: nous le trouverons dans un jugement ſain & refléchi.

Phil. B.

Les régles guident le génie ; mais ſouvent auſſi elles ne ſont qu'un contre-poids qui en abbat l'eſſor.

Phil. B.

Si l'on voit à préſent peu de génie, c'eſt que les arts ont peu d'inventeurs dans un ſiécle où il y a tant de modéles.

Phil. B.

Un grand génie déplacé ne paraît qu'un homme ordinaire.

Phil. B.

Il eſt rare que le ſuccès ne juſtifie la hardieſſe d'un génie entreprenant.

Phil. B.

Rien ne caractériſe mieux la ſupériorité du génie, que le talent de préparer de loin les grands ſuccès.

Phil. B.

ESPRIT.

L'Esprit . . . . est . . . . un présent précieux
Que l'homme ingrat reçut de la faveur des cieux:
Il est un rayon pur de l'Essence divine,
Qui fait penser, agir & qui nous illumine:
Il voit dans le passé, perce dans l'avenir;
Conçoit, juge, conclut, prouve & sçait définir;
Et d'un principe admis, il mène à la prudence,
La nature voulut que ses puissans ressorts,
Fussent & le moteur & l'ame de nos corps.

. . . Quoique l'esprit soit divin de son essence,
Il n'obtiendra jamais l'injuste préférence
Sur les talens du cœur que l'homme doit avoir.
Ayez de la mémoire, ayez un grand sçavoir,
Soyez spirituel, plaisant, profond, sublime,
Je veux qu'on vous admire & non qu'on vous estime:
Mon suffrage en un mot n'est dû qu'à la vertu.

L. R. D. P.

L'esprit est sans doute un des plus

beaux dons de la nature; mais de combien de dangers ne l'a-t-elle pas environné! Serait-ce pour nous ménager la gloire d'avoir ſçu les éviter?

Phil. B.

L'eſprit ſe perd. . . . . .
Il eſt pareil au feu qu'attiſaient les Veſtales,
Il faut l'entretenir; l'étude le nourrit;
S'il ne s'accroît ſans ceſſe, il s'éteint & périt.
Voilà le ſeul parti que le ſage doit ſuivre;
Végeter, c'eſt mourir, penſer beaucoup, c'eſt vivre.

L. R. D. P.

L'eſprit qui conçoit tout, ne ſe conçoit pas lui-même, & ce n'eſt pas par lui-même qu'on peut le ſaiſir.

Phil. B.

Le talent de l'eſprit eſt de bien voir: à tout moment & par-tout il découvre plus de vivacité que de goût, plus d'ignorance que de ſça-

voir, plus de petiteſſe que de grandeur, plus de défauts que de vertus, plus d'objets de dégoût que d'amuſement ou d'eſtime, & comme il ſaiſit beaucoup mieux les uns que les autres, ce talent, ſi c'en eſt un, lui attire ſouvent plus d'ennemis, qu'il ne lui a fourni de ſujet de ſatyre.

Phil. B.

Avoir de l'eſprit, c'eſt avoir de bons yeux. C'eſt par l'eſprit que l'ame diſcerne les objets inacceſſibles aux ſens, comme par les yeux du corps, elle apperçoit les objets que les ſens lui préſentent, & ſelon cette idée, y aurait-il plus de mérite à avoir de l'eſprit, qu'à avoir une vue forte, ſi notre eſprit ne nous perſuadoit l'amour de l'ordre & des loix, s'il ne nous inſpirait de la douceur & de la complaiſance, de l'eſtime & de l'amitié pour ſes ſemblables, s'il ne nous rendait enfin honnêtes gens & bons citoyens?

Phil. B.

L'eſprit qui nous fait tout voir, juſqu'aux écueils qui l'environnent, bien loin de ſervir à nous les faire éviter, eſt toujours le premier qui nous y entraîne: ce phare qui n'eſt fait que pour nous conduire au port, nous éclaire moins qu'il ne nous éblouit, & nous fait donner même contre les rochers qu'il nous découvre. Vit-on jamais une pareille contrariété? Et comment définir l'eſprit, qu'un aſſemblage confus de lumieres & de ténébres, qu'un mélange bizarre de folie & de raiſon.

Phil. B.

Si votre eſprit aſpire au bonheur d'être utile;
Appliquez tous vos ſoins à devenir habile:
On rit d'un ignorant, on fuit un débauché:
Le mérite ſolide eſt toujours recherché.

L. R. D. P.

On dirait que l'eſprit eſt devenu pour nous, comme une ſeconde

maniere d'exiſter & jouir. On ne parle preſque par-tout que ſçavoir & littérature: s'il en eſt qui les aiment par choix, tous les autres s'en piquent par mode: de-là ce débordement d'ouvrages de toutes eſpéce, dont nous ſommes inondés; mais quelle diſette dans cette abondance! l'eſprit eſt plus répandu, mais il paraît n'avoir gagné plus de ſurface, qu'au dépens de ſa profondeur & de ſa ſolidité. A quelques ouvrages près d'hiſtoire naturelle, de politique & de commerce qui font honneur à notre ſiécle, quels ſont la plûpart de ceux que nous appellons ouvrages d'eſprit?

Phil. B.

L'eſprit ſe croit en droit de jouer le premier rôle dans les ſociétés, d'y manquer de ſubordination pour ſes ſupérieurs, d'égards pour ſes ſemblables; d'indulgence pour ſes inférieurs. Il ne céde rien aux premiers, il diſpute tout aux ſeconds, il mépriſe les troiſiémes: il prétend ſeul

avoir raiſon, & où régne le plus la liberté, il tâche d'établir un deſpotiſme qui rompt bientôt tous les liens de la confiance & de l'amitié.

Phil. B.

D'où vient que plus l'eſprit eſt borné, plus il croit voir & ſaiſir d'objets? Et plus il eſt éclairé, moins il ſe flatte d'en connaître? Je n'en ſçais point préciſément la raiſon; mais je me ſuis toujours apperçu que la préſomption naît de la médiocrité, auſſi naturellement que la modeſtie vient du mérite.

Phil. B.

Le monde aime l'eſprit, il rit de la bétiſe,
Il en faut, on en veut, pour ſe trouver de miſe:
Du plus ſot en ce point l'amour propre enflâmé
En emprunte le maſque afin d'être eſtimé.
Ah! que ne fait-on pas pour uſurper ce titre!

L. R. D. P.

Il eſt rare que l'eſprit ait recours

à ce qui eſt ſimple, il aime l'art & les preſtiges; il préfére les phoſphores à la lumiére, il ſe plaît à marcher dans les routes les plus épineuſes, qui, pour l'ordinaire ne ſont pas celles de la vérité.

Phil. B.

Plus l'eſprit a de force & de profondeur, plus il a le défaut d'aimer les détails: il croirait manquer de bien ſaiſir un objet, s'il n'en examinait juſqu'aux ſuperficies. Auſſi combien d'entrepriſes utiles & même praticables ne rejette-t-il pas quelquefois, pour avoir trop bien apperçu tout ce qui pourrait s'y rencontrer d'obſtacles?

Phil. B.

Il y a pour l'eſprit une ſage ignorance, & qui ne lui eſt pas moins néceſſaire qu'utile.: il eſt heureux s'il la connaît, plus heureux encore s'il l'avoue.: Sa force vient ſouvent de la faibleſſe; ſa gloire du ſçavoir

moins qu'il ne veut : la raiſon & ſon intérêt lui preſcrivent des bornes ; s'il les franchit, il tombe tout à coup dans un vuide immenſe, dans un abyme de ténébres, dans une eſpéce de néant, où il ne ſe retrouve qu'en revenant ſur ſes pas, ſi toutefois il peut encore en découvrir les traces, & ne pas continuer à ſe perdre, lors même qu'il ſent le malheur qu'il a eu de s'égarer.

Phil. B,

L'eſprit croit au-deſſous de lui d'appuyer, de protéger la raiſon qui ſe ſoutient & ſe protége elle-même : il trouve plus de gloire à combattre une ennemie qui lui paraît digne de ſes efforts : il néglige le vrai qui preſque toujours porte avec lui ſes titres, & il fournit des preuves à ce qui n'eſt pas même vrai-ſemblable, parce que le triomphe qu'il lui ménage doit être en même-tems le triomphe de ſon adreſſe à faſciner la raiſon : ce triomphe lui eſt d'autant plus cher qu'il s'étend ſur lui-même : il

il parvient d'ordinaire à ſe perſuader ce qu'il s'eſt imaginé, ſa propre fauſſeté lui en impoſe, il ſouſcrit à ſon délire, & s'efforçant à le faire approuver, il accuſe d'ignorance ou de mauvaiſe foi, quiconque le condamne.

Phil. B.

On voit plus de médiocres eſprits s'avancer dans le monde, que de grands génies; les uns proportionnent les objets à leurs moyens, & ne ſont point honteux de n'y arriver que d'un pas lent & timide : les autres ont à peine apperçu le but où ils prétendent, qu'ils s'y portent d'un vol audacieux. Ainſi cette idée exagérée, que l'eſprit ſe fait de ſes propres forces, empêche en toutes choſes ſes progrès.

Phil. B.

L'eſprit ſouvent ſert moins à notre bonheur qu'à notre perte, & nous creuſe des précipices où vrai-

ſemblablement le ſeul inſtinct nous aurait conduit ſans danger.

Phil. B.

Défions-nous de notre eſprit, il va preſque toujours au mal ſans détours. S'il eſt d'accord avec le cœur, nous ſommes perdus ſans reſſource; la penſée & l'exécution ne ſouffrent alors aucun intervalle, & nous ſommes plutôt plongés dans le vice, que nous n'avons ſongé à nous y livrer.

Phil. B.

Il faut déplorer la faibleſſe de l'eſprit humain, qui, du moment qu'il ne ſe preſcrit aucunes bornes, donne dans les travers les plus dangereux.

Phil. B.

Il y a un point de penétration & de force d'eſprit qui fait les bornes de l'humanité, & que nous prenons

ridiculement pour les bornes de la vérité même.

Phil. B.

❀

Les petits esprits sont tous minutieux : qu'ils parlent ou qu'ils écrivent, ils entrent dans les plus minces détails ? s'ils avaient une tête à décrire, ils en compteraient jusqu'aux cheveux. Il n'en est pas ainsi du génie : il ne voit la nature qu'en grand. L'aigle qui plane dans les nues, distingue à peine la bruyere ou l'hyrondelle se plaît à voler.

Phil. B.

❀

C'est le faux bel-esprit, c'est l'ignorance présomptueuse qui font éclore les doutes & les préjugés ; c'est l'orgueil, c'est l'obstination qui produisent les schismes & les hérésies, c'est le pyrrhonisme, c'est l'incrédulité qui favorise l'indépendance, la révolte les passions, tous les forfaits.

Phil. B.

Rarement avec l'eſprit de détail, on a celui des grandes vues.

Phil. B.

Pour le peu de louanges que l'eſprit nous attire, à combien de reproches ne nous expoſe-t-il pas? Il nous découvre quelques vérités: mais qui peut nombrer les erreurs où il nous plonge? Il nous fait des amis: mais combien nous ſuſcite-t-il de rivaux? Et s'il a des qualités aimables, combien n'a-t-il pas de travers choquans? Que de malheureux, que de coupables n'a t-il pas toujours faits dans le monde? Que de trahiſons, d'injuſtices, d'infâmes paſſions n'a t-il pas juſtifiés? Que de vertus n'a-t-il pas décriées? Il n'eſt pas juſqu'aux myſtéres les plus ſacrés qu'il n'ait taché de pénétrer pour s'enhardir à ne les pas croire.

Phil. B.

❀

... Qu'un homme d'eſprit ſe porte à la folie
D'obſcurcir les talens, de ternir le Génie;
Que par malheur enclin à blâmer ſes Egaux,
Sur leurs vertus aveugle & linx ſur leurs défauts
Il ſe faſſe un plaiſir de nuire & de médire,
Non, c'eſt à quoi mon cœur ne peut jamais ſouſcrire

L. R. D. P.

❀

Je crains un eſprit trop fin, parceque d'ordinaire il eſt faux.

Phil. B.

❀

Il n'eſt guéres d'homme d'eſprit qui n'ennuie les ſots, & qui ne leur rende à ſon tour l'ennui que ceux-ci lui donnent.

Phil. B.

❀

Je connais quantité de beaux eſprits, mais peu de gens de lettres, & beaucoup plus de gens de lettres que de ſçavans. *Phil. B.*

Il faut ſe former l'eſprit ſur les Anciens, & le goût ſur les Modernes.

Phil.

L'eſprit galope d'ordinaire, le jugement ne va que le pas.

Phil. B.

L'homme d'eſprit ne raiſonne que d'après ce qu'il a appris : l'homme de génie que d'après lui-même.

Phil. B.

Pourquoi mépriſer les gens qui n'ont point d'eſprit ? Ce n'eſt pas en eux un mal volontaire.

Phil. B.

L'eſprit eſt peu de choſe, quand ce n'eſt que de l'eſprit.

Phil. B.

Juge faſtueux toujours prêt à prononcer, maître altier, voulant toujours inſtruire, l'eſprit ſe concilie rarement les cœurs, & plus rarement il excite la haine & l'envie.

Phil. B.

Un luxe d'eſprit ſuit preſque toujours le luxe des mœurs.

Phil. B.

On peut faire grace à un homme d'eſprit, de quelques qualités de l'eſprit; mais on ne doit faire grace à l'honnête-homme d'aucune qualité du cœur, il doit les avoir toutes, ou travailler du moins à les acquérir. Le mérite du cœur eſt indiviſible.

Phil. B.

On ne s'apperçoit pas de ſa ſanté quand on en jouit. Il devrait en être de même de l'eſprit, quand on en a.

Phil. B.

Dès que dans la converſation on a ſenti le bout de l'eſprit de ceux avec qui l'on parle, on doit s'arrêter, tout ce qu'on dirait au-delà, n'étant plus compris, pourrait paſſer pour ridicule.

Phil. B.

C'eſt du moins une ſorte d'eſprit que de ſçavoir ſe ſervir de l'eſprit des autres.

Phil. B.

Que de vuide doit ſe trouver dans un eſprit qui ne veut ſe remplir que d'évidence !

Phil. B.

Qu'eſt-ce que l'eſprit, & quelle eſtime doit-on en faire, dès que ſes avantages ne peuvent balancer ſes dangers ?

Phil. B.

Il y a des gens d'eſprit qui n'ont point de goût, des gens de goût qui n'ont point d'eſprit : des perſonnes vives ſans goût, des complaiſans ſans vivacité, des gens polis ſans ſentiment & ſans ame. D'ordinaire, les gens d'eſprit ſont vains & tranchans ; les gens de goût, vétilleux ; les gens vifs, inconſidérés ; les complaiſans, trop circonſpects & trop timides, les gens polis, trop cérémonieux. De-là vient auſſi qu'il n'y a de ſociétés agréables que celles où ſe trouvent les mêmes penchans, les mêmes vertus ou les mêmes défauts, des ſentimens & des caractéres qui ſe rapprochent, des talens à peu près ſemblables & dont aucun ne s'annonce pour ſe faire remarquer.

Phil. B.

TALENS.

LA curioſité naturelle à l'homme, lui inſpire l'envie d'apprendre, ſes beſoins lui en font ſentir la néceſſité,

ſes emplois lui en impoſent l'obligation, ſes progrès lui en font goûter le plaiſir. Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de ſçavoir : plus il connaît, plus il ſent qu'il a de connaiſſance à acquérir ; & plus il a de connaiſſances acquiſes, plus il a de facilité à bien faire.

Phil. B.

Faut-il s'étonner de la décadence des lettres, dans un ſiécle où la plûpart de ceux qui les cultivent ſe ſuppoſent plus de talens qu'ils n'en ont, & d'ordinaire les talens mêmes les plus mal aſſortis aux qualités de leur génie ?

Phil. B.

On ſe ſuppoſe des talens que l'on n'a pas, & par cela même on ſe croit deſtiné à un rang plus élevé que celui que l'on occupe. De-là le malheur général de l'humanité. Une partie contriſte l'autre par le mérite qui léleve & la diſtingue, & l'autre mal-

traite le mérite qui l'offuſque & l'avilit. Les uns ſouffrent des vertus & des talens qu'ils ont, les autres ſe font un ſupplice des talens ou des vertus qui leur manquent. Ainſi la moitié du genre humain fait le tourment de l'autre, parce que l'envie qui date du commencement du monde, & qui y régne avec empire, afflige & déſole également & les cœurs nobles & vertueux qui l'excitent ſans le vouloir, & ces cœurs maſſifs & rampans qui s'y livrent par un ſentiment d'amour propre, ou pour mieux dire par un honteux déſeſpoir de leur faibleſſe & de leur impuiſſance.

Phil. B,

Indifféremment aujourd'hui on ſubſtitue les beautés d'un talent aux beautés d'un autre, on confond, on dénature les genres, on remplace par l'élégance du ſtyle, la force du raiſonnement, par la régularité du deſſein, la chaleur du pathétique: par la délicateſſe des détails, la no-

ble hardieſſe des images. Un goût arbitraire n'enfante plus que des monſtres. L'éloquence prend un air de diſſertation, la diſſertation le ton moelleux de l'éloquence, la proſe emprunte le brillant & l'harmonie des vers, les vers imitent la marche uniforme de la proſe; la tragédie débite des maximes & n'attendrit point, la comédie devient ſérieuſe & veut arracher des larmes; l'épopée dépourvue de fixions raconte comme l'hiſtoire; l'hiſtoire donne dans le merveilleux revêtu de tout l'éclat des phraſes épiques. Que dirai-je enfin? on découvre l'art lorſqu'il doit être caché; on embellit lorſqu'il s'agit de ſimplifier; on déplace, on dérange tout dans la nature, qu'il ne faudrait qu'imiter, & comme dit Horace, en un ſemblable ſujet, on met * des dauphins dans les forêts, & des ſangliers au milieu des ondes.

Phil. B.

* Delphinum ſylvis adjungit, fluctibus Aprum. *Art. Poet. verſ.* 30.

Les

Les talens les plus heureux reſtent ordinairement dans l'obſcurité, & tel homme qui aurait pû illuſtrer ſa patrie, rampe dans le vil attelier d'un artiſan, & ne ſent qu'à regret les efforts d'un génie qui ſe devine ſans ſe bien connaître, & met forcément de l'importance à des riens dont il eſt forcé de s'occuper pour vivre.

Phil. B.

La plûpart de ceux dont les connaiſſances ont élevé l'ame, & qui ſeraient capables des plus éminens emplois, ſe voyant obligés, pour les obtenir, de faire la cour à des hommes médiocres & trop bornés pour apprécier leur mérite, prennent le parti de la retraite, dont le prix augmente chaque jour à leurs yeux, & s'eſtiment heureux de n'avoir qu'à répondre à eux-mêmes de leurs études & de leurs réfléxions: ces ſortes de gens ſont inutiles à

l'Etat, il eſt vrai, mais c'eſt l'Etat qui les laiſſe inutiles : leur liberté leur tient lieu d'honneurs & de richeſſes.

Phil. B.

A voir notre préſomption, on dirait que les talens, autrefois ſi rares, volent au devant de nous, & ne nous laiſſent que l'embarras du choix & de la préférence.

Phil. B.

On ne ſçait rien, ſi l'on ne fait un bon uſage de ce qu'on ſçait, & ſi les Connaiſſances qu'on acquiert ſe changent plutôt en poiſon qu'en remede.

Phil. B.

Tous les plus beaux talens réunis ne valent pas une vertu.

Phil. B.

Un Orateur qui s'étudie à être fleuri, eſt comme un Athléte qui ſe pique de beauté, & à qui l'on ne demande que de la force.

Phil. B.

La nature, où les Anciens ont puiſé. eſt encore la même pour nous, ils nous ont appris à la deſſiner d'après elle, & nous nous contentons de la copier d'après eux.

Phil. B.

Il eſt ſouvent plus dangereux d'avoir des talens, qu'il n'eſt honteux de n'en point avoir.

Phil. B.

GOUVERNEMENT.

POUR acquérir une connaiſſance parfaite d'un Etat, il ne ſuffit pas d'en ſçavoir l'origine, les guerres, les traités, le gouvernement, la religion: d'être inſtruit des revenus du Souverain: ces parties ſont à la vérité, les principales auxquelles s'attache le pinceau de l'hiſtoire: il en eſt cependant d'autres, qui ſans avoir le brillant des premiéres, n'en ſont pas moins utiles. On compte de ce nombre tout ce qui ſe rapporte aux mœurs des habitans, comme l'origine des nouveaux uſages, l'abolition des anciens, la naiſſance de l'induſtrie, les cauſes qui l'ont développée, les raiſons de ce qui a hâté ou rallenti les progrès de l'eſprit humain, & ſur-tout ce qui caractériſe le plus le genie de la nation dont on parle: ces objets interreſſeront toujours les politiques & les philoſophes, & ſont dignes de l'hiſtoire.

L. R. D. P.

Le gouvernement de tous les empires ſe partage en quatre claſſes, qui ſont la juſtice, la guerre, les finances & la police. Ces quatre parties étant adminiſtrées avec un parfait accord, font l'ame de tous les états, & méritent par-là toute l'attention de la politique. Une armée ne ſe ſoutient que par les finances qui la font ſubſiſter, & les finances riſqueraient de s'épuiſer, ſi l'armée ne leur donnait le moyen de s'entretenir par la ſûreté du commerce. Le bon ordre de la police influe dans l'adminiſtration de la juſtice, qui régle les mœurs, & la juſtice à ſon tour autoriſe les réglemens d'une ſage police.

Phil. B.

Chaque eſpéce de gouvernement a ſes inconvéniens: le plus grand, c'eſt qu'il n'en eſt point qui ne change & ne finiſſe. Malgré les loix les plus ſages, l'inſtabilité eſt le propre

des états; c'eſt pour eux, comme pour toutes les choſes d'ici bas, durer beaucoup, que de changer peu.

Phil. B.

La fragilité & l'inſtabilité ſont inſéparables des ouvrages des hommes: les révolutions que les Monarchies & les Républiques éprouvent, ont leurs cauſes dans les loix immuables de la nature: il faut que les paſſions humaines ſervent de reſſorts pour amener & mouvoir ſans ceſſe de nouvelles décorations ſur le grand théâtre du monde: que la fureur audacieuſe des uns enleve ce que la faibleſſe des autres ne peut défendre; que des ambitieux renverſent des républiques & que l'artifice triomphe quelquefois de la ſimplicité: ſans ces grands bouleverſemens, l'univers reſterait ſans ceſſe le même: il n'y aurait point d'événemens nouveaux, il n'y aurait point d'egalité entre les deſtins des nations, quelques peuples ſeraïent toujours

civilisés & heureux, & d'autres toujours barbares & infortunés.

L. R. D. P.

Tous les états ont un certain cercle d'événemens à parcourir, avant que d'atteindre à leur plus haut degré de perfection, les monarchies y sont arrivées avec une allure plus lente que les républiques, & s'y sont moins soutenues; & s'il est vrai de dire que la forme du gouvernement la plus parfaite est celle d'un Royaume bien administré, il n'est pas moins certain que les républiques ont rempli le plus promptement le but de leur institution, & se sont le mieux conservées, parce que les bons Rois meurent, & que les sages Loix sont immortelles.

L. R. D. P.

Dans un état républicain, ou monarchique, il est toujours des maux auxquels il faut apporter des remédes; & malheureusement de ces re-

médes, il eſt encore des maux ſouvent plus difficiles à guérir.

Phil. B.

De tous les maux qui peuvent arriver à une nation, il n'en eſt point auxquels l'attention à les prevoir ne puiſſe ſervir de remédes. Preſque tous déſeſpérés dès leurs commencemens, ils ne cédent qu'aux précautions qui les préviennent. Mais il faut de la pénétration & une eſpéce d'adreſſe pour les preſſentir : car il en eſt de ces maux comme des maladies de langueur & de conſomption, d'abord aiſées à guérir & difficiles à connaître, & dans leurs progrès fort aiſées à connaître, & très-difficiles à guérir, Il n'eſt pas douteux qu'une prudente ſagacité qui voit de loin les malheurs d'un Etat, ne puiſſe aiſément les empêcher d'éclore; mais du moment que n'ayant point été apperçus; ils viennent à éclater, & qu'on en peut démêler la cauſe & la nature, il n'eſt preſque plus poſſible d'en arrêter le cours.

Phil. B.

Il n'eſt aucun état qui ne s'eſtimât heureux d'être gouverné par un homme qui aurait vecu deux ou trois mille ans: ſans doute on feroit cas de ſon expérience ; mais l'on ſe trompe: l'hiſtoire nous rend contemporains de plus d'événemens que cet homme n'en aurait vû. Nous avons vécu, pour ainſi dire, plus de ſiecles que lui, & nous n'en ſommes ni plus inſtruits, ni plus prévoyans, ni plus ſages.

Phil. B.

Dans toutes ſortes de gouvernemens, l'homme eſt fait pour ſe croire libre, & pour être enchaîné.

Phil. B.

Des déhors ſages & vertueux, une fois accrédités & rendus néceſſaires dans un état ne peuvent manquer d'y amener tôt ou tard l'a-

mour de la vertu & de la ſageſſe.
Phil. B.

Peut-on ne pas bien augurer d'un état où les grands ne ſe font plus une bienſéance de ne rien ſçavoir, & où le peuple commence à voir au-delà de ce qu'il a appris?
Phil. B.

MONARCHIE.

DANS le gouvernement deſpotique, les particuliers ſe reſſentent, il eſt vrai, des malheurs de la guerre comme par-tout ailleurs; mais le plus grand mal qui puiſſe leurs arriver, c'eſt de changer de maître: or une pareille révolution peut être aſſez indifférente à certains peuples, qui d'ordinaire ne deviennent pas plus les ſujets du Prince qui les acquiert, qu'ils l'étaient de celui qui a le malheur de les perdre. Dans une république, au contraire un triſte

échec à la guerre peut priver les ſujets de la liberté, qui eſt le plus précieux de tous leurs biens, & dont la perte en eſt ſouvent irréparable.

Phil. B.

Il en eſt des monarchies comme de ces machines dont la ſimplicité fait la perfection; plus de reſſorts & de mouvemens paraîtraient leur donner plus de jeu, & ne ſerviraient qu'à en diminuer la juſteſſe & la force.

Phil. B.

Ce n'eſt que dans les monarchies que le mérite négligé par la fortune, l'eſt preſque toujours par le gouvernement. La vertu, quelqu'indigente qu'elle ſoit, peut percer aiſément dans un état républicain.

Phil. B.

On peut être heureux dans la monarchie: tout y fléchit ſous la loi;

mais dans un gouvernement républicain, chacun prétend commander, nul ne veut obéir, & perſonne ne peut y jouir de la tranquillité, un des principaux biens de la vie.

Phil. B.

RÉPUBLIQUE.

DANS une république, ce pouvoir égal en tous, & que chacun peut envier à l'autre, & enchaîner en effet; ce pouvoir ne ſubſiſte réellement en aucun, & mérite moins le nom de liberté, que celui d'oppreſſion & de tyrannie. La vraie liberté, c'eſt de pouvoir faire tout ce que les loix permettent, & de ne pouvoir être contraint de faire ce qu'elles ne permettent point. C'eſt cette liberté qui fait la ſûreté des citoyens, & qui les empêchent de ſe craindre les uns les autres, & c'eſt préciſément celle qu'on goûte dans les monarchies, c'eſt elle qui en affermit la conſtitution, & qui fait auſſi la tranquillité

tranquillité du Prince qui les gouverne.

Phil. B

Il n'en eſt pas d'une république comme d'un état monarchique: dans celui-ci, le Prince maître des tems & des circonſtances, exécute lui ſeul & preſqu'en un moment, ce qui demande un accord de ſentimens difficiles à concilier, & conſéquemment un tems preſqu'infini dans une république. Sous un gouvernement deſpotique, le reméde eſt prompt dans les dangers: un ſeul ordre ſuffit pour mettre en mouvement tout ce qui doit concourir à la défenſe du royaume. Ici au contraire, on laiſſe échapper par de longues délibérations le moment d'agir avec ſuccès; on prend rarement le parti le plus ſage; & lors même qu'on eſt convenu de ce qu'il importe de faire, rien ne s'exécute, parce que tout le monde commande, & que perſonne ne veut obéir. *Phil. B.*

ROIS.

UN Prince eſt le premier ſerviteur & le premier Magiſtrat de l'état; il lui doit compte de l'uſage qu'il fait des impôts; il les leve, afin de pouvoir défendre l'état par le moyen des troupes qu'il entretient, afin de ſoutenir la dignité dont il eſt revêtu, de récompenſer les ſervices & le mérite, d'établir en quelque ſorte un équilibre entre les riches & les obérés, de ſoulager les malheureux en tout genre & de toute eſpece, afin de mettre de la magnificence en tout ce qui intéreſſe le corps de l'état en général. Si le Souverain a l'eſprit éclairé & le cœur droit, il dirigera toutes ſes dépenſes à l'utilité du public, & au plus grand avantage de ſes peuples.

L. R. D. P.

Conquérir des cœurs, c'eſt régner ſur eux, & ce régne n'eſt-il pas pré-

férable à celui qui ne ſe ſoutient que par la force & par la puiſſance, puiſque la puiſſance & la force ne ſe maintiennent plus ſurement elles-mêmes, que par l'amour des peuples qui ſont obligés d'obéir.

Phil. B.

Un Roi qui veut le bien de ſes ſujets, n'a qu'à le vouloir bien fermement pour le leur procurer, malgre les oppoſitions qu'il y trouve.

Phil. B.

Donnez-moi un Souverain qui ait de l'humanité & des entrailles, je lui maintiens, ce qui paraît incompatible avec ſon état, des amis qui lui feront ſentir les dangers de la flatterie, & lui apprendront par leur conduite, que les louanges les plus ſincéres ne ſont pas celles qu'on s'empreſſe de lui donner, mais celles qui leur échappent.

Un prince avare eſt pour les peuples comme un medecin qui laiſſe étouffer un malade dans ſon ſang: le prodigue eſt comme celui qui le tue à force de le ſaigner.

L. R. D. P.

Il ne ſuffit pas à un Souverain de rémédier aux abus de ſon ſiécle, il doit préparer les remédes aux maux à venir. Ce n'eſt point pour le ſeul tems de ſa vie que la deſtinée de ſes Etats lui eſt confiée: il doit par ſes loix & par ſes exemples, y regner même après ſa mort. *Phil. B.*

Il n'y a d'ordinaire que les Princes dignes de l'immortalité, qui aiment à encourager les talens qui la donne. *Phil. B.*

Les ſiécles heureux s'annoncent par le nombre des grands hommes

en tous genres qui naiſſent à la fois: heureux ſont les Princes qui viennent au monde dans des conjonctures auſſi favorables! les vertus, le talent, le génie, les emportent d'un mouvement commun avec eux, aux choſes grandes & ſublimes.

L. R. D. P.

Il n'eſt pas poſſible qu'un Souverain puiſſe procurer le bien général ſans faire naître des inconvéniens particuliers, & conſéquemment ſans s'expoſer à des interprétations injuſtes. Ce qui doit le conſoler, c'eſt qu'il eſt rare que l'intégrité qui bleſſe dans le moment, ne devienne bientôt l'objet de l'admiration de ceux qui la condamnent. *Phil.*

Qu'un Prince eſt heureux, quand il peut ſe repoſer de l'adminiſtration de ſes finances ſur un homme auſſi ſage qu'éclairé, auſſi déſintereſſé que fidéle. Un intendant honnête-homme eſt un tréſor plus précieux

que ne le ſont tous les tréſors qu'on lui confie. *Phil. B.*

Il n'eſt pas étonnant qu'un Prince vicieux, qui ne ménage point le ſalut de ſes peuples, & qui ne ſe fait reſpecter que par ſa méchanceté, ſe rende le plus malheureux de ſon royaume : mais qu'un Roi ſage, qui connaît ſes devoirs, qui les aime & les pratique, qui, par ſa bonté & ſon humanité, s'attire tous les jours des hommages, que ſa dignité même n'eſt pas en droit d'exiger; qu'un Roi, l'ami des hommes & l'homme de ſes ſujets, ne goûte, ni ne puiſſe goûter un bonheur pur & ſolide : c'eſt ce qui doit ſurprendre & qui eſt pourtant vrai en effet.

Phil. B.

Un Souverain ne ſçauraît rien faire de plus utile, que d'inſpirer à ſa nation une grande idée d'elle-même : il faut qu'un peuple s'attache à ſa patrie, même par orgueil.

Phil. B.

Un Roi de Pologne fut appellé le Roi des payſans, parce qu'il ſe plaiſait à les protéger & à les défendre. Etait-ce un titre d'ignominie ou de gloire? J'en laiſſe la déciſion à la philoſophie de nos jours.

Phil. B.

Il eſt auſſi rare à un Souverain de vouloir écouter une nouvelle qui peut lui déplaire, que de trouver des gens qui ayent le courage de la lui annoncer.

Phil. B.

Il n'eſt rien de plus dangereux pour un Prince, que de mollir après un grand éclat de fermeté.

Phil. B.

Un Prince peut bien, par bonté, ſe deſſaiſir de ſa puiſſance; mais il doit ſe hâter de la reprendre au m[illegible]

dre ſoupçon qu'on peut en abuſer.

Phil. B.

Les conſeils qu'on donne aux Princes, ne ſont bons qu'à ceux qui les donnent.

Phil. B.

La diſſimulation d'un Roi ne doit aller que juſqu'au ſilence.

Phil B.

Qui ne peut ſe dompter, qui ne ſçait pardonner
Eſt indigne du rang qui l'appelle à régner.

L. R. D. P.

Les Princes nés dans les palais, peuvent-ils connaître la miſére qui l'habite dans les chaumiéres ?

Phil. B.

Tout ſe reſſent, dans les Rois

mêmes de la faibleſſe de l'humanité.

Phil. B.

LOIX.

TOUTES les nations ont eu des loix particulieres; ces loix ont été établies ſucceſſivement, & il a fallu toujours beaucoup de tems aux hommes pour parvenir dans ce genre à quelque choſe de raiſonnable, les Légiſlateurs dont les loix ont ſubſiſté le plus long-tems, ont été ceux qui ont eu pour but le bonheur public, & qui ont le mieux connu le génie du peuple dont ils réglaient le gouvernement.

L. R. D. P.

Un corps de loix parfaites ſerait le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, dans ce qui regarde la politique du gouvernement: on y remarquera une unité de deſſein, & des régl

ſi exactes & ſi proportionnées, qu'un état conduit par ces loix reſſemblerait à une montre, dont tous les reſſorts ont été faits pour le même but: on y trouverait une connaiſſance profonde du cœur humain, & du génie de la nation. Les châtimens ſeraient tempérés, de ſorte qu'en maintenant les bonnes mœurs, ils ne ſeraient ni legers, ni rigoureux: des ordonnances claires & préciſes ne donneraient jamais lieu au litige: elles conſiſteraient dans tout ce que les loix civiles ont de meilleur & dans une application ingénieuſe & ſimple de ces loix aux uſages de la nation: tout ſerait prévu, tout ſerait combiné & rien ne ſerait ſujet à des inconvéniens: mais les choſes parfaites ne ſont pas du reſſort de l'humanité.

L. R. D. P.

Il faut que les loix s'accordent avec les génies des nations, ou il ne faut pas eſpérer qu'elles ſubſiſtent.

Comme ſes loix ſont les digues

qu'on oppoſe au débordement des vices, il faut qu'elles ſe faſſent reſpecter par la terreur des peines ; mais il n'en eſt pas moins vrai que les Légiſlateurs, qui ont le moins aggravé les châtimens, ſont au moins les plus humains, s'ils ne ſont pas les plus rigides.

L. R. D. P.

Oſiris crut que ce n'étoit pas aſſez de punir les hommes pendant leur vie, il établit un tribunal qui les jugeait après leur mort ; afin que la flétriſſure attachée à leur condamnation, ſervît d'aiguillon pour animer les vivans à la vertu.

L. R. D. P.

Les Légiſlateurs, qui établiſſent des loix dans les monarchies, ſont ordinairement eux-mêmes ſouverains : ſi leurs loix ſont douces & équitables, elles ſe ſoutiennent d'elles-mêmes : tous les particuliers y trouvent leur avantage. Si elles ſont

dures & tyranniques, elles seront bientôt abolies, parce qu'il faut les maintenir par la violence, & que le tyran est seul contre tout un peuple, qui n'a de désir que de les supprimer.

L. R. D. P.

Si on eût fait des loix pour récompenser les bonnes actions, comme on en a établi pour punir les crimes, sans doute le nombre des vertueux serait plus augmenté par l'attrait d'un avantage promis, que le nombre des méchans ne peut être diminué par la rigueur des châtimens qu'on leur destine; & voilà précisément, si l'on y fait réflexion, ce qui se trouve au tribunal de la conscience. Les pervers y sont punis par les reproches, les bons y reçoivent le salaire de leurs vertus les plus secrettes, par des témoignages flatteurs que l'envie ne peut corrompre.

Phil. B.

Il eſt pluſieurs loix auxquelles les hommes ſont attachés, parce qu'ils ſont la plûpart des animaux de coutume: quoiqu'on pût en ſubſtituer de meilleures à leur place, il ſerait peut-être dangereux d'y toucher: la confuſion que cette réforme mettrait dans la juriſprudence, ferait peut-être plus de mal que les nouvelles loix ne produirait de bien.

L. R. D. P.

Peu de loix ſages rendent un peuple heureux: beaucoup de loix embarraſſent la juriſprudence. Par la raiſon qu'un bon médecin ne ſurcharge pas ſes malades de remédes, le légiſlateur habile ne ſurcharge pas le public de loix ſuperflues: trop de médecines ſe nuiſent & empêchent réciproquement leurs effets; trop de loix deviennent un dédale, où les juriſconſultes & la juſtice s'égarent.

L. R. D. P.

Des loix préciſes ne donnent point lieu à la chicane, elles doivent s'entendre ſelon le ſens de la lettre: lorſqu'elles ſont vagues ou obſcures, elles obligent à recourir à l'intention du légiſlateur; & au lieu de juger les faits, on s'occupe à les définir.

L. R. D. P.

On doit être étonné que les loix dans tous les états, étant auſſi préciſes, auſſi claires & auſſi connues qu'elles le ſont, il ſoit beſoin d'un auſſi grand nombre de Juges & d'Avocats pour éclaircir les moindres affaires.

L. R. D. P.

En touchant aux loix fondamentales des républiques, on eſt ſûr de les renverſer de fond en comble, à cauſe que la ſageſſe des légiſlateurs a formé un tout auquel les parties du gouvernement tiennent eſſentielle-

ment : rejetter les unes, c'eſt détruire les autres, par l'enchaînement des conſéquences qui les lient enſemble, & qui en forment un ſyſtême aſſortiſſant & complet.

Dans les royaumes, la forme du gouvernement n'a de baſe que le deſpotiſme du Souverain : les loix, le militaire, le négoce, l'induſtrie, & toutes les autres parties de l'état ſont aſſujetties au caprice d'un ſeul homme, qui a des ſucceſſeurs qui ne ſe reſſemblent jamais : d'où il s'enſuit pour l'ordinaire, qu'à l'avénement d'un nouveau Prince, l'état eſt gouverné par de nouveaux principes, & c'eſt ce qui porte préjudice à cette ſorte de gouvernement. Il y a de l'unité dans le but que les républiques ſe propoſent & dans les moyens qu'elles employent pour y parvenir, ce qui fait qu'elles ne la manquent preſque jamais. Dans les monarchies, un fainéant ſuccéde à un Prince ambitieux, celui-ci eſt ſuivi d'un dévot, celui-là par un guerrier, celui-ci par un ſçavant, celui-là par un autre qui s'aban-

donne à la volupté ; & pendant que ce théatre mouvant de la fortune, préſente ſans ceſſe des ſcénes nouvelles, le génie de la nation, diverti par la variété des objets, ne prend aucune aſſiette fixe : il faut donc que dans les monarchies, les établiſſemens qui doivent braver la viciſſitude des ſiécles, ayent des racines ſi profondes qu'on ne puiſſe les arracher, ſans ébranler en même-tems les plus ſolides fondemens du trône.

L. R. D. P.

L'équité naturelle veut qu'il y ait une proportion entre le crime & le châtiment : les vols compliqués méritent la mort : ceux qui ſe commettent ſans violence, ont des côtés par leſquels on peut enviſager avec compaſſion ceux qui en ſont coupables.

Il y a l'infini entre le deſtin d'un riche & celui d'un miſérable : l'un regorge de biens & nage dans le ſuperflu ; l'autre abandonné de la fortune, manque même du néceſſaire.

Qu'un malheureux dérobe, pour vivre, quelques piſtoles, une montre d'or, ou pareilles bagatelles, à un homme que ſa magnificence empêche de s'appercevoir de cette perte, faut-il que ce miſérable ſoit dévoué à la mort? L'humanité n'exige-t-elle pas qu'on adouciſſe cette extrême rigueur? Il paraît bien que les riches ont fait cette loi: les pauvres ne ſeraient-ils pas en droit de dire: » Que n'a-t-on de la commi-» ſération de notre état déplorable? » Si vous étiez charitable, ſi vous » étiez humains, vous nous ſecou-» riez dans nos miſéres, & nous ne » vous volerions pas. Parlez, eſt-il » juſte que toutes les félicités de ce » monde ſoient pour vous, & que » toutes les infortunes nous acca-» blent »?

L. R. D. P.

N'y a-t-il pas quelque choſe de bien dur, dans la façon dont nous puniſſons les avortemens? A Dieu ne plaiſe que j'excuſe l'action affreuſe

de ces Médées, qui, cruelles à elles-mêmes & à la voix du ſang, étouffent la race future (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) ſans lui laiſſer le tems de voir le jour! mais que le Lecteur ſe dépouille de tous les préjugés de la coutume, & qu'il daigne prêter quelqu'attention aux réflexions que je vais lui préſenter.

Les loix n'attachent-elles pas un dégré d'infamie aux couches clandeſtines? Une fille, née avec un tempérament trop tendre, trompée par les promeſſes d'un débauché; ne ſe trouve-t-elle pas, par les ſuites de ſa crédulité, dans le cas d'opter entre la perte de ſon honneur, ou celle du fruit malheureux qu'elle a conçu? N'eſt-ce pas la faute des loix, de la mettte dans une ſituation auſſi violente, & la ſévérité des Juges ne prive-t-elle pas l'état de deux ſujets à la fois; de l'avorton qui a péri, & de la mere qui pourrait réparer abondamment cette perte, par une propagation légitime? On dit à cela qu'il y a des maiſons d'enfans trouvés: je ſçais qu'elles ſauvent la vie à

une infinité de bâtards : mais ne vaudrait-il pas mieux trancher le mal par ſes racines, & conſerver tant de pauvres créatures, qui périſſent miſérablement, en aboliſſant les flétriſſures attachées aux ſuites d'un amour imprudent & volage ?

L. R. D. P.

Qu'on me pardonne ſi je me récrie contre la queſtion : c'eſt, dit Quintilien, une affaire de tempérament. Un ſcélérat vigoureux nie le fait ; un innocent d'un complexion faible avoue ; un homme eſt accuſé, il y a des indices, le Juge eſt dans l'incertitude, il veut s'éclaircir : ce malheureux eſt mis à la queſtion : s'il eſt innocent, quelle barbarie de lui faire ſouffrir le martyre ? Si la force des tourmens le force à dépoſer contre lui-même ; quelle inhumanité épouvantable, que d'expoſer aux plus violentes douleurs & de condamner à la mort un citoyen vertueux, contre lequel il n'y a que des ſoupçons ! il vaudrait mieux par-

donner à vingt coupables que de sacrifier un innocent. Si les loix se doivent établir pour le bien des peuples, faut-il qu'on en tolére de pareilles, qui mettent les Juges dans le cas de commettre méthodiquement des actions cruelles & criantes, qui révoltent l'humanité?

La queſtion eſt abolie en Pruſſe, on eſt ſûr de ne point confondre l'innocent & le coupable; & la juſtice ne s'en fait pas moins.

L. R. D. P.

L'Edit contre les duels eſt très-juſte, très-équitable, très-bien fait: mais il n'améne point au but que les Princes ſe ſont propoſé en le publiant: des préjugés plus anciens que cet édit l'emportent ſur lui de haute lutte, & il ſemble que le public, rempli de fauſſes opinions, ſoit convenu tacitement de n'y point obéir: un point d'honneur mal entendu, mais généralement reçu, brave le pouvoir des Souverains, & ils ne peuvent maintenir cette loi

en vigueur, qu'avec une eſpece de cruauté. Tout homme qui a le malheur d'être inſulté par un brutal, paſſe pour un lâche dans tout l'univers, s'il ne ſe venge de ſon affront, en donnant la mort à celui qui en eſt l'auteur. Si cette affaire arrive à un homme de condition, on le regarde comme indigne des titres de nobleſſe qu'il porte : s'il eſt militaire & qu'il ne termine point ſon différend, on le force de ſortir avec ignominie du corps dans lequel il ſert ; & il ne trouve de l'emploi dans aucun ſervice de l'Europe. Quel parti prendra donc un particulier, s'il ſe trouve engagé dans une affaire auſſi épineuſe ? Voudra-t-il ſe deshonorer en obéiſſant à la loi, ou ne riſquera-t-il pas plutôt ſa vie & ſa fortune pour ſauver ſa réputation ?

Le point de la difficulté qui reſte à réſoudre, ſerait de trouver un expédient, qui, en conſervant l'honneur aux particuliers, maintînt la loi dans toute ſa vigueur.

Si tous les Princes de l'Europe n'aſſemblent pas un congrès & ne con-

viennent pas entr'eux, d'attacher un deshonneur à ceux, qui, malgré leurs ordonnances, tentent de s'égorger dans ces combats singuliers; si, dis-je, ils ne conviennent pas de refuser tout azyle à cette espéce de meurtriers, & de punir sévérement ceux qui insulteront leurs pareils, soit en paroles, soit par écrit, ou par voies de fait, il n'y aura point de fin aux duels.

L. R. D. P.

Telle est la malheureuse répugnance, ou plutôt l'opiniâtre rebellion des hommes contre les loix, que quand même ils auraient la liberté de s'en faire eux-mêmes selon leurs préjugés & leur goût, ils n'y seraient pas plus fidéles, tant est grande leur inconstance.

Phil. B.

Les loix ont plus de force dans les mains d'un seul, que lorsque l'observation en est confiée à tou-

le une nation, qui mettrait au nombre de ſes priviléges celui de n'y point obéir, d'où réſulterait néceſſairement une fatale anarchie & une dangereuſe corruption.

Phil. B.

Où les loix ne ceſſent de croître, il faut que les déſordres ayent crû auſſi.

Phil. B.

Les mœurs font taire les loix, ce ſont elles ſeules qui élévent ou qui détruiſent les empires.

Phil. B.

L'équité naturelle eſt encore plus juſte que les loix.

Phil. B.

GUERRE.

Nous ne ſommes plus au tems où des Féciales avaient droit de juger de la juſtice des guerres. Ils ne ſubſiſtérent même pas longtems chez les Romains qui les avaient établis. Ce peuple hautain s'apperçut à peine que les Carthaginois étaient dans une eſpéce d'égalité avec lui, qu'il forma le deſſein de les abattre : le deſir d'aſſurer ſa grandeur fut le ſeul motif qui le porta à tourner contr'eux tout l'effort de ſes armes.

Phil. B.

La partie militaire d'un état peut ſeule protéger & ſoutenir toutes les autres : la guerre peut quelquefois tenir lieu de commerce, & rien ne peut ſuppléer à celle-ci dont tout le reſte tire ſa force. Mais de quel ſecours peut être la guerre, ſi l'on n'inſtruit le citoyen à la faire, ſi dès les

les premiers ans on ne le plie à ſes loix, & s'il ne l'aime autant par habitude, que par l'intérêt qu'il doit prendre à la gloire de ſa nation?

Phil. B.

De la maniére dont la guerre ſe fait de nos jours, elle demande tant d'heureuſes diſpoſitions qui ſe trouvent rarement dans un homme, elle exige d'ailleurs tant d'etude, tant d'expérience, tant de ſçavoir, qu'on ne ſçaurait trop s'appliquer dans un Etat à y mettre en vigueur la diſcipline militaire, & à y forme tout ceux que leur naiſſance deſtine à n'avoir d'autre emploi que de la garder & de la faire obſerver aux autres.

Phil.

C'eſt ſur tout à la guerre que l'on reconnaît le prix de l'activité & de la vigilance: c'eſt là que la faveu ſe tait devant le mérite, que les talens eclipſent la préſomption, & que le bien des affaires exige un choix ſûr

& judicieux des perſonnes qui ſont employées. Car combien de reſſorts ne faut-il pas faire jouer enſemble, pour faire ſubſiſter & pour mettre en action ces armées nombreuſes que l'on aſſemble de nos jours : ce ſont des émigrations de peuples qui voyagent en faiſant des conquêtes, mais dont les beſoins, qui ſe renouvellent tous les jours, veulent être ſatisfaits réguliérement. Ce ſont des nations entiéres & ambulantes, qu'il eſt plus difficile de défendre contre la faim que contre leurs ennemis. Le deſſein du Général ſe trouve par conſéquent enchaîné à la partie des ſubſiſtances, & ſes plus grands progrès ſe réduiſent à des chiméres héroïques, s'il n'a pas pourvu avant toutes choſes, aux moyens d'aſſurer les vivres. Celui auquel il confie cet emploi, devient en même-tems dépoſitaire de ſon ſecret, & tient par-là même à ce que la guerre a de plus ſublime & l'état de plus important.

Mais quelle habileté ne faut-il pas dans ce poſte pour embraſſer des objets auſſi vaſtes, pour prévoir des

incidens combinés, des cas fortuits, & pour prendre d'avance des mesures si exactes qu'elles ne puissent être dérangées par aucune sortes de hazard ? Quelles ressources dans l'esprit, & quelle attention ne faut-il pas pour fournir en tout lieu & en tout tems le nécessaire & le superflu à une multitude composée de de gens inquiets, impatiens & insatiables ?

L. R. D. P.

Le grand art de la guerre est de prévenir tous les événemens, & le grand art du Général est d'avoir préparé d'avance toutes ses ressources, pour qu'il ne soit point embarrassé de son parti, lorsque le moment décisif est venu.

L. R. D. P.

Avant que de condamner les barbares, qui n'annoncent la guerre que par une subite irruption dans les terres de leurs ennemis, je voudrais

ſçavoir ce qu'ils penſent de nos brillans manifeſtes, qui l'annoncent ſouvent ſans juſtice & ſans raiſon.

Phil. B.

Plus les troupes ſont bonnes, bien compoſées & bien diſciplinées, moins il y a d'art à les bien conduire, & c'eſt à ſurmonter les difficultés que s'acquiert la gloire. Il eſt ſûr que celui qui a le plus à vaincre, doit auſſi avoir une plus grande part à l'honneur.

L. R. D. P.

On ne doit & on ne peut même raiſonnablement avoir d'autres motifs dans l'entretien d'une armée, que de s'en ſervir utilement durant la guerre & d'éviter la guerre durant la paix. Une armée toujours prête à agir, peut faire avorter les projets des Puiſſances voiſines qui ne cherchent qu'à s'aggrandir aux dépens de celles qui ne ſont pas en état de leur réſiſter. Ainſi les mêmes forces

doivent ſervir à obtenir la paix & à la maintenir ; à arracher par la violence ce que l'injuſtice refuſe à l'équité, & à ne pas donner lieu par trop de faibleſſe & de douceur à de nouveaux excès d'injuſtice.

Phil. B.

Jamais le droit des gens ne ſera qu'un fantôme pour tout Prince qui voulant s'étendre ſa domination, ſe croira aſſez puiſſant pour envahir les états de ſes voiſins. La ſeule volonté du conquérant ſera la régle de ſa conduite, & il ſuivra conſtamment ſa fortune, ſi on ne ſe met en état d'en arrêter les progrès.

Phil. B.

Les troupes ont beſoin d'une exacte diſcipline, ſans quoi la valeur n'eſt qu'une aveugle témérité, qui ne produit que de la confuſion & du déſordre.

Phil. B.

On fera toujours d'un Fabius un Annibal; mais je ne crois pas qu'un Annibal ſoit capable de ſuivre la conduite d'un Fabius.

L. R. D. P.

✽

Il eſt certain qu'une armée dont la réputation précéde la marche, a preſque vaincu ſon ennemi avant que de le combattre.

Phil. B.

✽

J'ai vu une eſpéce de phénoméne: une armée ſi bien diſciplinée, que les ſoldats y craignaient moins l'ennemi, que leurs capitaines.

Phil. B.

JUSTICE.

IL eſt une juſtice univerſelle, dont celle des nations n'eſt qu'une ombre & un leger crayon. C'eſt la ſource du droit que nous ſuivons, & il eſt

certain que, ſi elle régnait ſur la terre, elle ſuffirait pour nous gouverner. Quelles ne ſeraient pas alors les delibérations dans nos aſſemblées, ſi elle y préſidait; les ſuccès dans nos guerres, ſi nous ne combattions que par ſes ordres: l'état de nos finances, ſi on les adminiſtrait ſelon ſes vues: notre police, ſi elle réglait toutes nos actions! c'eſt cette juſtice qui eſt le plus ferme appui du trône des Rois, c'eſt elle qui fait la proſpérité des états, ou qui les ſoutient au milieu des revers, comme dans les ſituations les plus riantes. Elle eſt le lien qui unit les ſujets à la patrie, l'ame qui les inſpire dans leurs conſeils, qui les ſoutient dans leurs réſolutions, qui les rend invincibles par-tout où il s'agit de la défendre: c'eſt elle qui régle l'ambition, qui appaiſe les animoſités, qui détruit la jalouſie, qui fait mépriſer la faveur, qui retient toutes les paſſions ou qui les modére. Sans elle, en un mot, nous ne pourrions nous acquitter ni de nos devoirs envers Dieu, ni

de nos obligations envers le prochain, ni peut-être auſſi de ce que nous nous devons à nous-mêmes.

Phil. B.

✽

A prendre la juſtice dans le ſens le plus étendu, on peut dire avec vérité, qu'elle pourrait elle ſeule maintenir l'ordre dans un Etat, & le mettre en ſituation de ſe paſſer de tout autre réglement utile. En effet, ſi les hommes, dociles à la raiſon, ſe faiſaient un devoir de la ſuivre, auraient-ils beſoin de loix, ni d'aucun des reſſorts que la politique fait mouvoir tous les jours pour les attacher au bien public, & les contenir dans une parfaite union les uns & les autres?

Phil. B.

✽

Il ſe peut faire que la juriſprudence enfante de vaines ſubtilités qui apprennent à éluder les loix par les loix mêmes. De là ces incidens, ces

chicannes, ces tours malicieux pour embrouiller des procès, pour déguiſer la vérité, pour différer les jugemens, pour autoriſer des prétentions injuſtes. Il ſemblerait avantageux d'ignorer une ſcience qui eſt plus propre à éblouir & à préoccuper, qu'à éclairer & à inſtruire, & l'on devrait ſans doute lui ſubſtituer la candeur, la droiture, une exacte probité, un jugement ſolide.

Phil. B.

Si les tribunaux, en prononçant ſur les différens des parties, & en donnant gain de cauſe à l'une, ſuivant l'équité, puniſſaient dans l'autre, comme crime d'état, d'avoir ſoutenu une mauvaiſe cauſe, contre l'eſprit de la loi, dans l'eſpérance de tromper ſes juges, penſe-t-on qu'il y eût bien des procès dans ce monde?

Phil. B.

Combien de fois des magiſtrats, de qui l'on ne doit attendre que la

probité la plus exacte, la ſacrifient aux intérêts d'un ami, pour ne pas bleſſer l'union qui les attache !

Phil. B.

❀

C'eſt ſouvent gagner un procès que de ne le pas pourſuivre.

Phil. B.

❀

Quoique la juſtice ne ſe vende pas, il en coûte beaucoup, & il faut être bien riche pour l'obtenir.

Phil. B.

FINANCES.

Qui eſt ce qui procure l'abondance dans un royaume? Qui eſt ce qui en porte les charges & les impôts? Qui eſt ce qui fournit les hommes à nos armées, qui laboure nos champs, qui coupe nos moiſſons, qui nous ſuſtente, nous nourrit, qui eſt la cauſe de notre inaction,

le réfuge de notre pareſſe, la reſſource dans nos beſoins, le ſoutien de notre luxe & en quelque ſorte la ſource de tous nos plaiſirs ? N'eſt-ce pas cette même populace que nous traitons avec tant de rigueur ? Ses peines, ſes travaux ne méritent-ils donc que nos dédains & nos rebuts ? Et s'ils n'étaient point, ne ſerions-nous pas obligés de nous plier, de nous aſſujettir nous-mêmes à toutes les penibles fonctions auxquelles leur naiſſance, leur état, leur pauvreté les engagent. Des hommes ſi néceſſaires à un état devraient y être conſidérés ſans doute ; mais à peine les diſtinguons-nous des bêtes qu'ils entretiennent pour la culture de nos terres.

Phil. B.

La ſtatique, par la connoiſſance qu'elle donne des centres de gravité & de l'équilibre des corps, nous apprend l'art de conſtruire des machines, au moyen deſquelles on peut élever ſans peine les fardeaux les

les plus pesans. ne pourrait-on pas dans le recouvrement des deniers publics, établir une si juste proportion entre les charges de l'état & les facultés des sujets, que les impôts devinssent plus profitables à l'état qui les reçoit, & plus legers aux sujets qui les fourniſſent.

Phil. B.

Que l'argent, par la culture des arts, circule inceſſamment par toutes les veines d'un état, que chaque citoyen ait à cœur l'honneur & le bien de tout le corps dont il eſt membre, qu'il contribue avec plaiſir à ſes beſoins, qu'il ſoit perſuadé qu'il tire de plus grands avantages de ce qu'il lui donne, que des ſommes qu'il aurait placées à intérêt dans les fonds publics : mais que l'état en même-tems ne regarde les contributions de ſes peuples, que comme un dépôt ſacré dont il ne doit faire uſage que pour leur procurer plus de repos & de ſureté: c'en eſt plus qu'il ne faut pour rendre

dre cet état supérieur à ceux mêmes qui se croiraient plus redoutables ou par l'étendue de leurs terres, ou par le nombre de leurs habitans.

Phil. B.

Il n'est point d'état qui ait absolument besoin de richesses immenses pour se soutenir : souvent plus une nation est opulente, plus elle néglige les avantages qui peuvent contribuer à sa grandeur. L'amour de la gloire s'accorde rarement avec la passion d'acquérir. Tel peuple pouvait donner la loi par ses armes, qui l'a reçue de son ennemi. Las du poids d'une guerre qu'il lui importait de finir avec honneur, il s'est hâté d'accepter une paix honteuse. Une noble ambition n'a pû dompter son avarice, & les ressources qui devaient faire son salut, sont devenues en quelque façon la cause même de sa perte.

Phil. B.

La puiſſance d'un état ne conſiſte proprement que dans une ſage adminiſtration de ſes finances, & autant qu'une prudente économie eſt néceſſaire à un particulier qui ne veut pas déchoir de la condition où le ciel l'a fait naître, autant elle eſt indiſpenſable à un royaume qui veut ſe maintenir dans ſa force & dans ſa ſplendeur: c'eſt là le reſſort qui fait mouvoir toutes les parties de l'état. Combien en eſt-il qui reſſerrés dans des bornes étroites, ne figurent dans l'Europe que par leur attention à ménager leurs revenus?

Phil. B.

Avec de l'ordre, la médiocrité peut faire ce que ne peut point l'abondance qui n'a point de régle.

Phil. B.

POLITIQUE.

TOUT le monde eſt épris de ce qu'on appelle politique, c'eſt actuellement la grande ſcience, c'eſt l'unique reſſort des actions, & le mobile de l'ambition & de l'avarice. Quiconque n'a point de mérite doit être tenté d'y avoir recours, ou pour s'ouvrir un chemin aux honneurs, ou pour s'en frayer un à la fortune. Ainſi l'on ſe fait un art de ne paraître jamais tel que l'on eſt, pour ſéduire ceux qui auraient intérêt de nous approfondir Tel honnête homme même prendra le parti de démentir ſes ſentimens de probité pour complaire aux paſſions d'un homme ſans honneur, qui peut lui procurer quelqu'avantage. Ce n'eſt que par des voies obliques qu'on va à ſes fins: aucun ne marche à découvert, s'il ne veut s'expoſer à ſe perdre. Ainſi en banniſſant la bonne foi des ſociétés, on en a annéanti la douceur & la confiance: & tel eſt le malheur

qu'on ne peut plus distinguer le vice & la vertu, la vérité & le mensonge, & que la suspicion où l'on est que chacun cherche à tromper, acheve d'anéantir jusqu'aux moindres restes de candeur & de franchise.

Phil. B.

Dans ce monde méchant on ne peut être bon,
Dira du Florentin * le Ministre profond,
Entouré de filoux, il faut s'armer de ruse,
Qui prétend nous duper, mérite qu'on l'abuse,
Et colorant ainsi les vices de son cœur,
Il trouve l'innocence où je vois la noirceur.
Il modéla longtems sa morale farouche
Sur Borgia, Célamar, Mahomet & Cartouche;
Ses mots entortillés ont un sens captieux:
Il est profane un jour, l'autre religieux,
Et de l'hipocrisie il prend le masque utile,
Pour armer les fureurs du vulgaire imbécile,
Mais dans l'art des fripons, ce scélerat sçavant,
Sçait cacher sous des fleurs les piéges qu'il nous tend.

L. R. D. P.

* Machiavel.

Lorſque la politique adoptant le ſophiſme,
S'imbut des trahiſons du machiavéliſme,
On ne vit que fripons, que fourbes, que menteurs,
Que miniſtres trompés & miniſtres trompeurs
On proſcrivit l'honneur par ces fauſſes maximes,
Et l'art de gouverner fut l'école des crimes.

L. R. D. P.

Pourrait-on bien me définir cette politique à laquelle on prodigue tant d'éloges & qui paraît le ſeul mobile des plus grands événemens? Mais comment donner une idée juſte d'une choſe qu'on ne peut ſaiſir, lors même qu'on s'étudie le plus à la connaître, & qui formée dans le ſecret, ne ſerait plus ce qu'elle eſt, du moment qu'elle viendrait à ſe produire. Cette politique, d'ailleurs ſi peu conforme aux maximes de la religion!, a-t-elle des régles ſûres, des principes certains, des loix in-

variables? Ne change-t-elle pas ſelon les tems, les lieux, les circonſtances? N'eſt-elle point ſujette à ſe tromper, & ne dépend-elle pas beaucoup moins du génie qui la conduit, que du hazard, qui trop ſouvent s'oppoſe à ſes efforts, & renverſe en un moment toutes ſes manœuvres.

Phil. B.

Tout état eſt compoſé de la partie qui gouverne, & de celle qui eſt gouvernée. L'objet de la politique eſt de maintenir un parfait accord entre ces parties, pour que la premiere n'abuſant point de ſon autorité, n'opprime pas la ſeconde, & pour que l'obéiſſance de cette derniere conforme aux loix, produiſe le bien général de la ſociété.

Phil. B.

La vraie politique doit être fondée ſur l'équité la plus ſcrupuleuſe, ſur l'intégrité la plus exacte, ſur une aſſurance réciproque de protection

& de ſervice, ſur un enchaînement inalterable de ſecours mutuels entre le prince & les ſujets.

Phil. B.

Un des grands principes de la bonne politique, eſt d'entretenir dans le plus juſte équilibre, les rapports qui ſe trouvent entre les princes & les ſujets, & de faire enſorte que les ſujets ſoient auſſi perſuadés de la juſtice & de la néceſſité de ce qu'on leur commande, que les Princes doivent l'être du zéle & de la promptitude des ſujets à leur obéir.

Phil. B.

Tout Souverain qui ſçait ſe faire reſpecter de ſes ennemis, par ſa bonne-foi plus que par ſa valeur & ſa puiſſance, & ſe faire aimer de ſes ſujets, autant par ſon amour pour la juſtice, que par ſa bonté, ne peut manquer de réuſſir dans tout ce qu'il lui plaira d'entreprendre, ſans qu'il ait beſoin d'avoir recours à ces

manéges obſcurs & à ces rafinemens incertains qui font l'eſſence & la honte de la politique.

Phil. B.

Entre la prudence & la politique, il y a préciſément la même différence qu'entre le bon & le bel eſprit, celui-ci plus brillant que ſolide, dédaigne de marcher dans les routes communes, & s'égare d'ordinaire dans celles qu'il ſe fait : celui-là, dans un chemin plus battu, le ſuit uniment ; & ne perdant jamais de vue le terme où il doit arriver, cherche ſeulement à écarter de ſes pas tout ce qui pourrait l'empêcher d'y atteindre.

Phil. B.

Sans politique un homme parviendra dans le monde, qui cultivant ſes talens avec ſoin, modeſte & réglé dans ſes mœurs, ami des gens vertueux & leur émule, cherchera à ſervir ſa patrie, & ſans in-

trigues ni cabales, n'ambitionnera d'autre gloire que celle de la bien servir.

Phil. B.

Il ſerait à ſouhaiter pour le bien des états, qu'il en fût des détours de la politique, comme de ceux des riviéres, qui n'en interrompent pas le cours.

Phil. B.

A mon avis, & ce ſentiment eſt ſans doute celui de tous les ſages de la terre, la meilleure politique dans le gouvernement des états, ainſi que dans la conduite de la vie, eſt celle de n'en avoir aucune, & de ne ſe ſervir en tout ce que l'on fait, que des moyens que le bon ſens preſcrit & que la raiſon autoriſe.

Phil. B.

LA VIE.

Nous nageons pleins de vanité,
Entre le tems qui nous précéde,
Et l'abſorbante Eternité;
De l'infini qui nous ſuccéde.
L'homme déſire les faux-biens,
Il ne s'occupe qu'à des riens;
Il eſt déchiré par l'envie;
Plein de ce ſonge ſéduiſant,
Il s'éclipſe dans le néant:
Tel eſt le ſort de notre vie.

L. R. D. P.

Heureuſe, mille fois heureuſe
L'ame bien née & généreuſe,
Qui, dans les ombres du trépas,
Pouſſe & précipite ſes pas,
Pour conſerver les jours inſignes
Des Héros de nos vœux ſeuls dignes,
Et qui méritent nos amours.
Plus noble & plus digne d'envie
Eſt l'homme qui donne ſes jours,

Afin de conſerver le cours
De ceux des auteurs de ſa vie.

L. R. D. P.

On ne jouit de la vie que par parties: chaque inſtant en termine l'étendue; quand il exiſte, le paſſé n'eſt plus, & l'inſtant qui le ſuit n'eſt pas encore. De cette ſorte, nous mourons ſans avoir jamais pû jouir que d'un ſeul inſtant.

Phil. B.

Après la mort il ne reſte aucun regret à la vie. La plus triſte des morts eſt celle de la jeuneſſe, qu'on eſt long-tems à regretter.

Phil. B.

Les gens les plus attachés à la vie, ſont preſque toujours ceux qui ſçavent le moins en jouir.

Phil. B.

La vie ſe paſſe à courir des plaiſirs à l'ennui, & à retourner de l'ennui à des plaiſirs qui le raménent ſans ceſſe.

Phil. B.

La plûpart des hommes ne vivent pas, mais ils eſpérent de vivre, & la vie ſe paſſe à former des projets pour la bien paſſer.

Phil. B.

Comment aimer une vie qui méne à tout inſtant à la mort, & par des chemins toujours ſemés d'épines?

Phil. B.

La vie s'uſe autant & ſouvent plus dans les plaiſirs que dans les peines

Phil. B.

Si

Si avec les peines que nous endurons ici bas, nous étions immortels, nous ſerions les plus à plaindre de tous les êtres. Il ſerait doux d'eſpérer qu'on ne vivra pas toujours.

Phil. B.

On compte la durée de la vie par le nombre des années qu'on a vécu, on devrait n'en compter la durée que par l'uſage qu'on en a fait. Tel meurt à cent ans qui n'a point commencé à vivre.

Phil. B.

Notre vie n'eſt qu'une mort ſucceſſive qui s'écoule à notre inſçu.

Phil B.

Il n'eſt point de fil plus délié que celui qui nous attache à la vie : le moindre ſouffle peut le rompre.

Phil. B.

On vit trop peu pour le long tems qu'on doit rester mort.

Phil. B.

L'attachement naturel que nous avons pour la vie, la rendrait délicieuse, si l'inquiétude & la crainte de la perdre n'empoisonnait le plaisir qu'on a d'en jouir.

Phil. B.

Les jours qui composent ma vie
Me sont comptés par le destin;
Des uns la douceur m'est ravie;
Les autres me sont incertains:
Le passé n'a plus aucun charme;
L'avenir me trouble & m'allarme
Le présent m'est un faible appui;
Et comme un point indivisible,
Ou comme un atôme insensible,
Il passe & je passe avec lui.

Juſqu'à quand vanités mondaines,
Enchanterez-vous nos eſprits?
Tiendrez-vous toujours dans les chaînes
Nos cœurs de vos charmes épris?
Paſſerons-nous dans l'eſclavage
Toutes les ſaiſons de notre âge,
Sans que nous puiſſions en ſortir?
Nous faudra-il donc, en victime,
Donner notre jeuneſſe au crime,
Notre vieilleſſe au repentir.

L. R. D. P.

L'HOMME.

QU'eſt-ce que nos deſtins? L'homme naît pour ſouffrir;
Il éléve, il détruit, il aime, il voit mourir;
Il pleure, il ſe conſole, il meurt enfin lui-même.
Voila! pauvres humains, votre bonheur ſuprême!
Nous ne quittons ici qu'un ſéjour paſſager,
Nous vivons dans ce monde ainſi [illegible]

Qui jouit en chemin d'un riant payſage,
Et ne s'arrête point aux gîtes du voyage.

L. R. D. P.

C'eſt une fatuité en tout homme de ſe croire un être aſſez remarquable pour que tout l'univers ſoit informé du détail de tout ce qui concerne ſon individu.

L. R. D. P.

Tous les hommes ſont faits pour ſe croire libres, & pour vivre enchaînés, & il n'en eſt point, qui, dans quelque ſituation qu'il ſe trouve, puiſſe ſe dire parfaitement heureux.

Phil. B.

Que les hommes ſont foux! Qu'ils ſe font d'embarras!
Platon les crut ſenſés, il ne les connut pas.
Un triſte inſtinct les porte à la viciſſitude,
Leur vie eſt le tableau de leur inquiétude:

Empreſſés d'obtenir, laſſés de poſſéder,
Ils ſont tous mécontens, & prêts à murmurer.

L. R. D. P.

Les hommes ne ſont preſque jamais placés dans le monde ſelon leur choix.

Si tout étoit bien aſſorti
Sur ce riche hémiſphére ;
L'ouvrier quittant ſon outil,
Serait amiral ou corſaire :
Le Roi, peut-être charbonnier ;
Le Général, un maltôtier ;
Le berger, maître de la terre ;
L'auteur un grand foudre de guerre.
Mais raſſurons-nous là-deſſus
Chacun conſervera ſa place ;
Le monde va par ſes vieux us ;
Et juſqu'à la derniére race,
On y verra mêmes abus.

L. R. D. P.

Il n'eſt preſque point d'homme qui ne ſoit conten[illegible] i-même,

mais par un événement des plus ſinguliers, il n'en eſt preſque point auſſi qui ſoit content de ſon état & de ſa fortune. Dans le bonheur le plus parfait, on en recherche toujours un autre, & l'eſpérance de ce bonheur, toute incertaine qu'elle eſt, rend moins ſenſible & corrompt même tout celui que l'on poſſéde. Ainſi une idée qui n'eſt rien, anéantit un bien réel, & nous en prive autant que s'il n'exiſtait non plus que celui où l'on aſpire.

Phil. B.

Qui prétend ſçavoir ce que nous ſommes;
Doit en toute rencontre étudier les hommes;
C'eſt dans la liberté que paraiſſent les mœurs;
Nul maſque ne les cache, on lit dans tous les cœurs.

L. R. D. P.

S'imaginer que les hommes ſont des démons, s'acharner ſur eux avec cruauté, c'eſt la viſion d'un miſan-

trope farouche. Supposer que les hommes sont tous des Anges, & leur abbandonner la bride, c'est le rêve d'un capucin imbécile: croire qu'ils ne sont ni tous bons, ni tous mauvais; recompenser les bonnes actions au-delà de leur prix; punir les mauvaises au-dessous de ce qu'elles méritent; avoir de l'indulgence pour leurs faiblesses & de l'humanité pour tous, c'est comme on doit agir en homme raisonnable.

Phil. B.

Les hommes deviennent tous des aigles, quand on leur ouvre les chemins de la fortune; il faut que l'exemple les anime, que l'émulation les excite & que le Souverain les encourage.

L. R. D. P.

La race humaine, selon l'expression de *Montagne*, n'est qu'une fourmilliere émue & échauffée; elle se heurte, se foule, s'écrase, se

elle-même ; & l'on ne peut mieux la comparer qu'à cette troupe meurtriére de ſoldats, que Cadmus effrayé vit ſortir du ſein de la terre, & qui produits des dents d'un ſerpent, devenaient d'autres ſerpens & s'entretuaient les uns les autres.

Phil. B.

Notre cœur endurci mépriſe les humains ;
L'homme change de mœurs en changeant de deſtin :
Enivré de l'éclat de ſon bonheur ſuprême,
Il fuit ſon origine, il s'ignore lui-même.

L. R. D. P.

Pour faire un bon uſage de la vie, il faudrait avoir dans la jeuneſſe l'expérience de l'âge avancé, & dans la vieilleſſe la vigueur des premiéres années.

Phil. B.

Tout mortel qui, dans ſon air &

ſes maniéres, s'attribue plus de génie & de prudence, plus de vertus ou de talens qu'il n'en a, court riſque de ſe voir accablé de mépris par tous ceux qui le connaiſſent.

Phil. B.

❀

Chacun eſt content de ſon eſprit & de ſon cœur. Le plus petit homme même ſe plaît dans ſa taille juſqu'à en tirer quelquefois de la vanité, il n'ambitionne rien au-delà de la forme & de la proportion qui lui ſont communes avec le reſte des hommes. Eh ! pourquoi ne nous ſuffiſent-ils pas également, ce rang où la Providence nous a placés, cette fortune qu'elle nous a départie, tous les biens extérieurs qui nous ſont échus en partage ?

Phil. B.

❀

L'amour qui nous porte ſi puiſſamment à tout ce qui peut relever la dignité de notre nature, ne fait d'ordinaire que de faire reſ-

ſions ſur des hommes nés dans l'abondance de tous les biens, & qui n'ayant point de vœux à faire..... n'attendent du reſte des hommes, que de la ſoumiſſion & du reſpect.

Phil. B.

Il régne un ſentiment commun parmi les hommes, de tous les ſentimens le plus injuſte & le plus faux. Il n'en eſt point qui ne croie ſe connaître, & qui ne s'imagine que les autres ne ſe connaiſſent point.

Phil. B

La ſageſſe proſpére, où périt la ſotiſe;
Tous les êtres, des Dieux ont reçu certain don;
Les animaux l'inſtinct, les hommes la raiſon;
Qui cultive l'eſprit d'une ardeur empreſſée,
Animal par les ſens, eſt Dieu par la penſée.

L. R. D. P.

Je n'ai qu'à me conſulter moi-même pour ſçavoir que le plus ſage d'entre les hommes eſt celui qui a

le moins de vices, le plus parfait; celui qui a le moins de défauts.

Phil. B.

Il eſt plus néceſſaire d'étudier les hommes que les livres, & la connaiſſance qu'on acquiert par cette étude, inſpire une méfiance, que j'eſtime preſque une vertu.

Phil. B.

Si l'on nous parlait d'un monde auſſi grand, auſſi beau que le nôtre, & qui cependant ne pût ſuffire aux beſoins d'un inſecte qui s'y traîne, & qui n'y peut y vivre que quelques jours; que dirions-nous de ce reptile, & ne ſerions-nous pas ſurpris qu'on l'appellât homme; & que c'en fût un en effet?

Phil. B.

Un homme qui pourrait plaire à tout le monde, entend bien mal ſes intérêts, lorſqu'il ne veut

uniquement qu'à ceux qui lui plaisent.

Phil. B.

Les hommes doivent tout aux organes des sens
Leur miniſtére inſtruit leurs eſprits impuiſſans;
Par eux en combinant s'acquiert l'expérience,
C'eſt le ſeul point d'appui de leur intelligence:
Mais ne jugeant de tout que par comparaiſon,
Dès qu'ils ſortent des ſens, ils perdent la raiſon;
De leur eſprit borné la petite étendue,
Ne peut ſaiſir ni rendre une choſe inconnue;
Ils inventent des mots, qui, bien qu'articulés,
Enveloppent des riens en termes empoulés.

L. R. D. P.

Il faut honorer l'homme dans les malheureux, & ne pas les dégrader plus qu'ils ne le ſont par leur miſére.

Phil. B.

L'homme n'eſt faible que par la diſproportion

disproportion qu'il y a entre ce qu'il peut & ce qu'il voudrait faire. Le seul moyen qu'il y ait d'augmenter sa force, c'est de retrancher beaucoup de ses désirs.

Phil. B.

Tout homme qui pense doit faire des efforts pour connaître la vérité : ces efforts sont dignes de nous, quand même ils surpasseraient notre capacité.

L. R. D. P.

On aime à s'entretenir avec les personnes qu'on aime, pourquoi donc l'homme qui s'aime si fort, ne peut-il rester un moment avec lui-même ?

Phil. B.

..... L'homme est aux yeux d'un censeur équitable,
Un être raisonneur plutôt que raisonnable.
Son esprit inquiet, vain, superficiel,

Embraſſe l'apparence & manque le réel;
Sa faibleſſe entrevoit, & ſon orgueil décide.

L. R. D. P.

❀

La volonté peut agir dans l'homme en trois maniéres : elle peut ne ſe propoſer que de mauvais deſſeins & alors la liberté qui l'y détermine eſt pernicieuſe. Elle peut vouloir ce qui n'eſt pas poſſible, & dans ce cas la liberté eſt inutile, puiſqu'elle ne peut point s'expliquer. Elle peut ſe porter au bien, & en cela ſeul la liberté eſt avantageuſe, puiſqu'elle aide à ſatisfaire de juſtes déſirs.

Phil. B.

❀

Telle eſt la nature de l'homme, il aime mieux décider bruſquement que prudemment, ce n'eſt pour l'ordinaire ni la raiſon, ni le bon ſens, ni l'équité qui le conduiſent : jouet éternel de ſes caprices, il ne reſſemble ni aux autres, ni à lui-même, & à conſidérer chacun des hommes

ſéparément, on croirait voir autant d'eſpéces différentes.

Phil. B.

Homme ſi fier, homme ſi vain,
De ce que ton faible eſprit penſe,
Connais ton fragile deſtin,
Et réprimes ton arrogance.
Ton terme eſt court, il eſt borné:
Le ſort du jour que l'homme eſt né,
L'entraîne vers la nuit obſcure;
Là s'engloutit le genre humain,
Le Sujet & le Souverain,
La race préſente & future.

L. R. D. P.

HONNETE HOMME.

L'HONNETE homme eſt celui qui l'eſt avec connaiſſance, qui fait la diſtinction du bien & du mal, & ſe détermine au bien.

Phil. I

A entendre parler tout le monde, il ſemble qu'on ne voit par-tout que des honnêtes gens. C'eſt un titre dont on eſt jaloux, chacun le prend & s'en décore, & l'on dirait que c'eſt le nom de baptême ou de famille de chaque individu. Il n'y a perſonne qui ne cherche à ſe faire illuſion là-deſſus, & qui ne ſe croie honnête homme, ou du moins qui ne tâche de perſuader aux autres qu'il l'eſt; on ne fait point attention qu'on n'eſt jamais ſi ridicule par ce qu'on eſt, que par ce qu'on affecte d'être.

Phil. B.

Le véritable honnête homme eſt aiſé à diſcerner : ſon ingénuité pouvant gagner à être connu, il ne cherche point à l'être. Il en eſt de lui comme d'un grand fleuve qui ne fait point de bruit, & dont on peut ſonder le fond à toute heure : il ſe découvre lui-même. S'il a des dé-

fauts, ſa franchiſe naturelle, un caractére ouvert l'empêcheront de les cacher, & il ne fera point vanité des qualités eſtimables qui ſeront en lui, il pourra en avoir qui ſeront long-tems ſecrettes, comme les propriétés & les vertus que recélent certaines plantes & que le hazard ſeul fait découvrir.

Phil. B.

Le faux honnête homme craint toujours les ſurveillans, évite le grand jour, ſe couvre, ſe dérobe, ſe déguiſe, & montre d'autant plus ce qu'il eſt, qu'il fait plus d'efforts pour paraître ce qu'il n'eſt pas.

Phil. B.

Rien de ſi commun que de paſſer pour honnête homme, & rien de plus rare que de l'être en effet.

Phil. B.

COURTISAN.

IL eſt encore des courtiſans dont le caractére noble & généreux ne ſe développe que ſous les déhors de la naïveté, de la douceur, de la confiance. Formés ſur le modéle des anciennes mœurs, ils vivent avec plus de probité que de cérémonie, ils ſervent leur Souverain avec zéle, ils ne fondent point ſur leurs défauts l'eſpoir de leur plaire, ils les aiment plus que leur fortune, ils ne déſirent d'autre que celle qui ne coûte aucune vertu.

Phil. B.

Les courtiſans paraiſſent oiſifs ſans l'être, ils ſe font une occupation de dégrader par l'orgueil ceux qui les dominent par la puiſſance. Eſprits manièrés & fléxibles, ils n'étudient les penchans de leurs maîtres, que pour les faire ſervir à leurs intérêts; ils ne rampent devant eux

que pour s'élever : ils ne les louent que pour les séduire.

Phil. B.

Combien de courtisans, qui, ne pouvant exister que par la faiblesse de leur maître, craignent ses vertus comme une disgrace, & qui sans cesse occupés à nourrir dans son cœur des penchans malheureux qu'ils y ont fait naître, trafiquent de sa gloire & s'enrichissent de son indifférence à la soutenir.

Phil. B.

Tout Prince est entouré de vils adulateurs,
De ses goûts dépravés, mercénaires, flatteurs,
Le lâche courtisan n'a qu'une ame commune,
N'adorant en effet que l'aveugle fortune.
Alexandre, dit-on, eut le *torticoli*:
De tous ses courtisans le cortége poli
Par art négligemment laissait pancher la tête.

L. R. D. P.

HÉROS, GRANDS HOMMES.

LES plus grands hommes ont des défauts mêlés avec leurs vertus : il y a pour eux un jour favorable comme pour les tableaux.

Phil. B.

Qu'eſt-ce pour les Héros que cet eſpace de tems qu'on nomme vie ? Il n'eſt pour eux qu'un point d'une ſi petite étendue, qu'il ne peut ſuffire à leurs vaſtes deſſeins : il faut qu'ils prennent ſur les tems à venir, & qu'ils y vivent en quelque ſorte pour y perpétuer leur génie, & pour inſtruire ceux qui peuvent étendre ou perfectionner leurs utiles projets.

Phil. B.

Il eſt des Héros de plus d'une ſorte ; & celui qui fait ſa principale étude de rendre les hommes bons &

heureux, n'a rien à céder au Héros qui ne cherche à s'illuſtrer que par ſes triomphes.

Phil. B.

Un Héros n'eſt fait que pour ſubjuguer & détruire ; un Roi ne doit s'étudier qu'à rendre ſes ſujets bons & heureux. Il faut néceſſairement des ennemis à l'un pour ſe faire un nom : l'autre n'a beſoin pour ſa gloire que d'être aimé de ſes peuples : un Roi peut aiſément devenir grand homme : un Héros ne l'eſt pas toujours.

Phil. B.

On ne comprend bien le mérite des grands hommes, que lorſqu'on eſt ſoi-même fait pour l'être : le génie ne parle qu'au génie.

Phil. B.

Il ne convient pas à tout le monde d'être modeſte, il n'appartient

qu'aux grands hommes de l'être.

Phil. B.

Pluſieurs guerriers ont eu des ſuccès, & ils n'avaient pourtant guéres plus de mérite que les oies qui ſauvérent le Capitole.

Phil. B.

La plûpart des Héros ne ſont que des fléaux brillans qui déſolent la terre.

Phil.

Le vrai courage du Héros, c'eſt d'oublier le rang où il eſt parvenu par ſon courage.

Phil. B.

Un des écueils contre lequel la vertu des Héros s'eſt ſouvent briſée eſt ce ſuprême dégré de puiſſance & de gloire, qui réveille dans preſque tous les cœurs celle de nos

paſſions, la moins conforme à la raiſon, & la plus difficile à vaincre. Je parle de l'orgueil, dont ne ſont pas toujours exempts ceux qui le combattent, peut-être ceux mêmes qui ſe flattent de l'avoir ſurmonté.

Phil.

Que ſont les Grands aux yeux de la raiſon la moins ſévére? Ils ne différent des autres hommes que par la baze qui les éleve, & cette baze ne tenant point à leur être, elle ne les rend ni plus ſages, ni plus heureux. Que ſerait-ce ſi on les conſidérait par rapport à l'immenſe étendue de l'univers, où tout le genre humain, dont ils ſont une ſi petite partie, n'eſt lui-même que comme s'il n'étoit point.

Phil. B.

C'eſt la mort qui met le ſceau à la réputation des Héros, & qui la rend comme un monument d'ai-

rain, que l'envie ni le tems ne peuvent plus détruire.

Phil. B.

Le nom de Grand n'eſt dû qu'à des caractéres héroïques & vertueux.

L. R. D. P.

On critique en vain les grands hommes ; leur célébrité ſe charge du ſoin de les venger.

Phil. B.

Rien n'eſt ſi flatteur pour une belle ame & rien n'eſt plus aiſé aux perſonnes élevées en dignité qu'une politeſſe ſans fauſſeté, qu'une prévénance ſans baſſeſſe. L'arrogance leur eſt encore moins pardonnable qu'à des particuliers, qui s'en font une reſſource & un eſpéce de dédommagement à leur médiocrité.

Phil. B.

Toujours

Toujours humilié ſous la main de Dieu, ſeul diſpenſateur des grandeurs & des puiſſances, abaiſſez-vous d'autant plus devant lui que vous êtes plus elevé au-deſſus du reſte des hommes.

Phil. B.

DIGNITÉS.

AI-je rien en moi qui marque plus la dignité de mon être que la liberté, ce bien ineſtimable dont l'auteur de la nature à fait préſent à l'humanité?

Phil. B.

Quel ſujet de vanité pouvez-vous tirer d'un ſimple ornement qui n'ajoute rien au mérite, & ne peut ſervir qu'à mieux dévoiler les défauts ou les vices qu'il expoſe né-

ceſſairement dans un plus grand jour.

Phil. B.

Ne pourrait-on pas comparer les dignités à ces mauſolées chargés des titres les plus pompeux, & au-deſſous deſquels on ne trouve que corruption & pourriture ?

Phil. B.

Il eſt ordinaire que ceux qui doivent tout à la fortune, la ſentant diſproportionnée à leur mérite, reſſemblent à des bêtes richement enharnachées, que le poids accable, & qui ne jouiſſent pas du plaiſir d'une décoration qui ne leur eſt point dûe. Il eſt des cris ſecrets de la nature qui ſe ſent & ſe devine, lors même qu'elle veut s'ignorer le plus.

Phil. B.

PEUPLE.

LA folie de tous les peuples eſt d'illuſtrer la nobleſſe de leurs loix, de leur religion, par l'antiquité de leur origine.

L. R. D. P.

Je voudrais qu'il y eût moins de diſtance entre le peuple & les grands: le peuple ne croirait pas les grands plus grands qu'ils ne ſont, & il les craindrait moins; & les grands ne s'imagineraient pas le peuple plus petit & plus miſérable qu'il ne l'eſt, & ils le craindraient davantage.

Phil. B.

Dans le petit nombre de gens qui penſent, la plûpart tournent toute la ſagacité de leur eſprit du côté de l'intérêt & de l'ambition: peu combinent des idées abſtraites, & encore moins réfléchiſſent pro[illegible]nt

ſur des matiéres importantes, & le peuple, la plus reſpectable, la plus nombreuſe & la plus infortunée partie de la ſociété, ſuit les impreſſions qu'on lui donne.

L. R. D. P.

Le grand nombre des hommes, diſtrait par la variété infinie des objets, regarde ſa réfléxion comme la lanterne magique de ce monde : il s'apperçoit auſſi peu des changemens ſucceſſifs qui ſe font dans les uſages, que l'on paſſe legérement, dans une grande Ville, ſur ces ravages que la mort y fait journellement, pourvu qu'elle y épargne le petit cercle de perſonnes avec leſquelles on eſt le plus lié. Cependant après une courte abſence, on trouve à ſon retour d'autres habitans & des modes nouvelles.

L. R. D. P.

Nous devons autant eſtimer le mérite d'un artiſan, quelque bas,

quelque humiliant qu'il paraiſſe, que l'artiſan fait cas des avantages que nous pouvons lui procurer. Sans ce ſecours réciproque, tout tombe dans un état, & l'on n'y voit ni ſagacité, ni invention, ni commerce, ni aucun des ſecours néceſſaires, ou pour l'ornement, ou pour les beſoins de la vie.

Phil. B.

Tout citoyen que la patrie a nourri & élevé, eſt obligé de travailler à ſa conſervation : il ne peut être heureux ſi elle ne l'eſt avec lui, & c'eſt en quelque ſorte conſpirer la perte de ſa nation & la ſienne propre, que de lui refuſer les ſecours dont elle a beſoin pour ſe garantir de tout malheur.

Phil. B.

Le peuple veut juger, le docte croit connaître,
Raiſonner ſans raiſon, c'eſt le fond de notre être.

L. R. D.
O iij

Le peuple eſt toujours attentif à ſaiſir le faible d'une grande réputation.

Phil. B.

PASSIONS.

L'AME ne peut vivre ſi elle n'eſt continuellement agitée ; il lui faut d'autres ames qui l'ébranlent, l'agitent, l'amuſent, la diſſipent. Elle ſe plaît alors à ſortir d'elle-même : *Amat ſpatiis obſtantia rumpere clauſtra* : Au lieu que ſeule, vis-à-vis de ſes propres idées, elle s'attriſte, elle ſe relâche, elle s'obſcurcit, elle ne ſçait point ſi elle ne rêve pas plus qu'elle ne penſe.

Phil. B.

En tout tems les hommes ont eu les mêmes paſſions, les mêmes déſirs, les ſentimens à peu près ſem-

blables; mais nos ancêtres, moins vifs, moins legers, moins biſarres, moins avides de changement & de nouveauté, plus modérés & plus ſimples, ne rafinaient point comme nous ſur les plaiſirs, rougiſſaient de leurs faibleſſes, ne faiſaient pas trophée de leurs déſordres, ils reſpectaient les droits de la nature, les régles de la bienſéance, les loix de l'honneur; ils ne ſoumettaient point comme nous les maximes de la Religion aux frivoles lueurs d'une raiſon corrompue par la volupté; ils ne prenaient pas un effronté Pyrrhoniſme pour de l'eſprit, les graces de la mode & du caprice pour du mérite, & une politeſſe apprêtée pour l'unique devoir de la ſociété.

Phil. B.

Qui dit paſſion, dit un déſir violent qui ne ſe raſſaſie jamais, un feu qui ne s'éteint point & qui s'allume toujours de plus en plus; c'eſt le tranſport d'une imagination déréglée à laquelle on ne peut aſſigner

ni bornes, ni limites. S'il y a une égale impoſſibilité à contenter ou à détruire les paſſions, du moins devons-nous régler leur marche, & les diriger vers les objets vertueux; elles ſont à nos cœurs ce que les vents ſont à la mer, elles y excitent ſouvent des tempêtes, ils y cauſent des naufrages, mais ils y ſont néceſſaires, & s'ils la rendent dangereuſe c'eſt au pilote à ſçavoir manœuvrer.

Phil. B.

On dit qu'il n'eſt pas donné à l'homme de ſurmonter les paſſions qu'il tient de la nature; mais ne devrait-on pas dire plutôt qu'il lui eſt impoſſible de les ſatisfaire?

Phil. B.

Il ſemble qu'on pourrait réduire les paſſions à trois claſſes; celles que l'eſprit conçoit, celles que le cœur enfante, celles que la raiſon approuve & ſoutient.

Les paſſions de l'eſprit ſont pré-

ſomptueuſes & confiantes comme lui : ce ſont des étincelles qu'on n'a pas plutôt apperçues, qu'elles ont cauſé une incendie.

Les paſſions du cœur ont plus de conſiſtance & de force, &, ſi j'oſais le dire, plus de ſang & de nerfs. Ce ſont elles proprement qui font & défont tout ici-bas.

Les paſſions qui s'autoriſent de la raiſon, l'ont déja ſéduite, & il ne reſte plus de moyens de les contenir, s'il n'en ſurvient d'autres qui les répriment. Celles-ci prennent le maſque du devoir & affectent la tranquille aſſurance ; ce ſont à proprement parler, des paſſions ſtoïques : mais elles n'en ſont que plus dangereuſes & plus difficiles à ſubjuguer.

Phil. B.

❀

... L'homme en naiſſant reçût les paſſions,
Ces tyrans de ſon cœur & de ſes actions :
Leur empire eſt connu par des effets ſemblables ;
La trahiſon naquit des haînes implacables ;

L'amour à ſes douceurs mêle un cruel poiſon
Il égare l'eſprit & ſéduit la raiſon :
Inquiet, ſoupçonneux, rempli de jalouſie ;
Il produit la fureur ou la mélancholie.
La colére eſt ſubite, aveugle & ſans accès ;
Et pouſſe ſes humains au comble des forfaits :
Nous ſommes tous marqués d'un de ces caractéres,
Ils ont, vous le voyez, des ſuites néceſſaires.
Un Héraclite, pleure, un Démocrite rit,
L'attrabilaire eſt dur, & l'humain s'attendrit.

L. R. D. P.

La plûpart de nos paſſions deviennent pour nous des régles de conduite, & peu s'en faut que nous ne les eſtimions des vertus : l'avare ſe dit qu'il eſt bon d'être riche : l'ambitieux, qu'il eſt honorable de parvenir : le voluptueux, qu'il eſt utile, même néceſſaire d'adoucir par les plaiſirs, les amertumes de la vie : l'envieux ſe flatte de n'avoir qu'une noble émulation : l'orgueilleux de n'aimer la gloire que comme un aiguillon puiſſant qui l'anime aux

plus hautes vertus : le médiſant de n'avoir d'autre deſſein que d'inſpirer l'horreur des vices.

Phil. B.

Il y a des hommes qui ont plus de paſſions, d'autres qui en ont moins : & leſquels penſe-t-on les plus heureux ? A mon avis ce ſont ceux qui en ont le plus. *Phil. B.*

Plus les paſſions ſont violentes & impétueuſes, moins elles comportent de dangers, moins elles ſont difficiles à vaincre. Plus leur mouvement eſt rapide, moins il eſt durable. *Phil. B.*

Les paſſions mêmes les plus oppoſées croiſſent & ſubſiſtent ſur un même terrain. Il n'en eſt point qui ne puiſſent ſervir à la paſſion dominante. L'ambitieux devient avare pour ſe ménager les moyens de parvenir : l'avare donne quelquefois dans la prodigalité, & le prodigue

ſe laiſſe ſouvent deshonorer par une ſordide avarice.

Phil. B.

La moindre paſſion dénature les vertus : & l'on n'examine d'ordinaire le principe de ſes devoirs, que pour s'en affranchir, ou pour ſe juſtifier de les avoir violés.

Phil. B.

Donnez moi un homme exempt de paſſions & de préjugés, il trouvera dans le fond de ſon cœur la juſtification de la morale que le déiſte condamne.

Phil. B.

Les objets après leſquels nous courons le plus follement, n'ont que les charmes que nous leur prêtons; ces charmes ſont notre ouvrage : nous embelliſſons, ou nous enlaidiſſons les choſes à notre gré : & nous ſommes aſſez peu ſenſés pour adorer,

adorer, ou pour rechercher les apparences vaines dont il nous plaît de les revêtir.

Phil. B.

Où vit-on jamais des hommes ſans défauts, ſans deſirs, ſans paſſions?

Phil. B.

Les paſſions ne ſont point en nous par droit de conquête, elles y ſont par droit d'héritage; c'eſt la nature qui les donne, & la nature ne fait rien envain.

L. R. D. P.

Nous avons ſçu rendre les élémens eſclaves de nôtre adreſſe; & nous ne ſçavons point maîtriſer nos paſſions.

Phil. B.

On ne ſçaurait guérir d'[illegible]gran-

de passion, qu'on ne se trouve longtems malheureux & heureux tout ensemble.

Phil. B.

Il y a dans le monde un plaisir plus sensible & plus delicat que celui de satisfaire ses passions, c'est celui de les vaincre.

Phil. B.

Il n'est pas possible à l'homme de vivre sans passions, elles sont de son être, & y tiennent plus intimement que les vertus.

Phil. B.

Un homme sans passions ne serait tout au plus qu'un automate; encore un automate a-t-il en lui des ressorts qui le font mouvoir.

Phil. B.

VERTU.

POUR devenir vertueux; ſçachons ce que c'eſt que la vertu. La vertu ne ſe ſoumet que par bienſéance aux maximes du monde; elle n'affecte point de les contredire, & travaille néanmoins à les redreſſer: elle s'accommode aux devoirs de ſon état & ſçait les remplir avec exactitude: aucune conſidération, aucun reſpect humain ne peut l'ébranler: elle concilie ſagement l'exacte probité avec les égards de la politeſſe: elle n'a ni l'enflure, ni l'appareil d'une orgueilleuſe philoſophie, & ſa marche noble & tranquille décéle l'innocence & la pureté: elle poſſéde cet art ſi difficile d'unir les intérêts temporels & les ſpirituels: elle devient tous les jours plus eſtimable, en évitant habilement les écueils dangereux qu'elle rencontre preſque à chaque pas; & ſçait même en tirer ſon plus grand mérite: elle n'exclut pas une honnête ambition,

mais elle empêche de la pouſſer trop loin, ou de s'enorgueillir du dégré d'élévation auquel elle eſt parvenue : elle veut qu'on ſe montre bien plus ſupérieur en mérite qu'en dignités : qu'on ne faſſe jamais ſentir la diſtance où l'on s'eſt mis d'avec le reſte des hommes ; qu'on abrége ce chemin par bonté, ou en élevant ſes inférieurs juſqu'à ſoi, ou en deſcendant juſqu'à eux dans les occaſions où l'on peut leur être néceſſaire. La vertu ne vous empêche pas d'amaſſer du bien, mais elle vous en montre le véritable uſage : dans la médiocrité, elle peut rendre riche, tandis que l'opulence appauvrit le prodigue, & que l'avare devient réellement pauvre dans l'abondance. Elle épure les plaiſirs, & n'en permet jamais l'abus. Il ne faut ni crédit, ni protection pour acquérir la vertu, point de richeſſes pour l'acheter, de gloire pour la mettre en crédit, de ſecours, ni de prétendus amis pour la pratiquer. Il n'y a ni peines, ni riſques à la chercher, on la trouve aiſément, chacun en a le principe

en ſoi : elle réprime les déſirs du cœur, calme les inquiétudes de l'eſprit, arrête l'exploſion du ſalpêtre enflammé des paſſions qui pétillent dans nos veines, fait appercevoir, ſentir, éviter les folies, apprend à être modeſte dans la proſpérité, & ſoutient contre l'adverſité & les travers. Sans ce guide qui peut ſeul diriger ſurement nos démarches, on s'égare en cherchant envain un bonheur toujours incertain, ou de peu de durée. La ſeule vertu ſuffira pour forcer le monde à vous eſtimer, l'envie à ſe taire, & la fortune à vous être favorable malgré ſes caprices.

Phil. B.

Tout eſt extrême où l'ordre n'eſt pas. C'eſt ainſi que les vertus dégénérent en vices ; la valeur outrée en témérité, une magnificence exceſſive en prodigalité, une juſtice trop vétilleuſe en cruauté, la clémence en faibleſſe, la candeur en ſimplicité, la prudence en fourberie.

mour de la gloire en orgueil, la piété même en superstition. L'homme le plus parfait cesse de l'être dès qu'il ne l'est point avec sagesse & raison.

Phil. B.

Malgré la corruption du siécle, nous voyons que l'on fuit, que l'on abhorre l'ignominie; & que le desir de l'éviter est si vif, que c'est un puissant moyen pour corriger bien des défauts; le même penchant qui nous entraîne au vice, nous porte à nous distinguer par la vertu.

Phil. B.

On s'est à présent corrigé des grandes vertus, autant pour le moins que des grands vices, & l'on ne veut plus dans le commerce du grand monde que des agrémens faciles, des riens fastueux, des chimères agréables, des pompons ornés de fard & de carmin.

Phil.

La vertu n'eſt ni rebutante, ni auſtére, au lieu de retrancher de vos plaiſirs, elle les augmentera : je parle de ces plaiſirs qu'elle ſçait rendre plus délicieux & plus agréables.

Phil. B.

Si vous êtes heureux avec de la vertu, vous l'êtes parfaitement & conſtamment, ſi, même avec elle, vous ne l'êtes point, eſt-il de plus douce conſolation que celle d'avoir mérité de l'être ?

Phil. B.

Le vertueux ſeul ne craint point d'être connu ; il ſe montre ſans affectation, & ſe découvre ſans peine.

Phil. B.

Oui, l'homme vertueux, oui, le ſage que j'aime,
Eſt plus rare cent fois que n'eſt le phénix même ;

Son mérite puiſſant, ſi brillant à mes yeux
Du niveau des mortels, l'eléve juſqu'aux cieux.

L. R. D. P.

La vertu ſans douceur ni la politeſſe, eſt un appât ſans hameçon.

Phil. B.

On ne peut que bien augurer d'un homme qui oſe ſe donner des amis vertueux.

Phil. B.

De toutes nos vertus, il n'eſt que la patience que nous perdons pour rien.

Phil. B.

La modeſtie devrait-être la vertu de ceux à qui les autres manquent.

Phil. B.

De tous les biens qu'on eſtime

dans les autres, la ſolide vertu eſt le ſeul que l'on n'envie jamais.

Phil. B.

Dans certains hommes les vertus ſont ſi près de l'excès, qu'elles ſont preſqu'auſſi à craindre que les vices.

Phil. B.

La vertu qui fait naître l'envie, a du moins l'avantage de confondre tôt ou tard les envieux.

Phil. B.

Les ſauvages ſont heureux parce qu'ils ignorent les vices. Sommes-nous plus heureux de connaître les vertus.

Phil. B.

SAGESSE.

LE ſage eſt d'autant plus heureux qu'il ne s'eſt point propoſé de l'être & qu'il ne s'apperçoit pas même qu'il l'eſt ; car c'eſt une des conditions du bonheur, qui ſe refuſe d'ordinaire à ceux qui ſe flattent d'en jouir.

Phil. B.

❁

Je doute qu'un homme ſage & ſenſé voulût redevenir jeune aux mêmes conditions qu'il l'a été.

Phil. B.

❁

Un homme ſage peut ſe faire heureux tout ſeul malgré la fortune.

Phil. B.

❁

On jouirait ſagement de tout ce qu'on poſſéde, ſi l'on faiſait attention qu'on n'en jouit que pour un tems.

Phil. B.

HUMANITÉ.

LA republique..... eſt un corps ;
Dont tous les citoyens ſont autant de reſſorts
Un ſeul membre perclus peut troubler l'harmonie
Qui maintient la ſanté, qui prolonge la vie.
Suppoſons que la bouche habile à diſcourir,
Refuſât à ſon corps le ſoin de la nourrir ;
Tout l'animal ſentant une langueur mourante,
Serait mis au tombeau par la faim dévorante :
Membres ſéditieux, apprenez que chacun
Eſt fait pour concourir au bien-être commun.
Quelque ſoit le haut rang qu'on tienne en ſa patrie,
De la totalité l'on fait toujours partie :
L'etat vous reconnaît pour un membre perclus,
Si par vous les humains ne ſont pas ſecourus.

L. R. D. P.

Un marbre dur & po[illegible]éſléchi

les objets qu'on lui préſente. Il en eſt de même de la plûpart des hommes. Les peines d'autrui ſe reproduiſent ſur la ſurface de leur ame: elles ne paſſent point au-delà.

Phil. B.

C'eſt ſe mépriſer ſoi-même que de dégrader l'humanité, il y a une eſpéce de grandeur à ſentir ce que valent les hommes.

Phil B.

Les biens dont on jouit peuvent échapper des mains de ceux qui les poſſédent; mais les biens que la charité fait répandre, quoique ſujets aux caprices, durent du moins toujours par le plaiſir ou par la gloire de les avoir fait ſervir à faire des heureux. *Phil. B.*

. . Faut il être Roi, pour être bienfaiſant
N'eſt il plus de vertus quand on eſt moins puiſſant?

L'occaſion peut rendre un pauvre ſerviable:
Dans l'état médiocre on ſera ſecourable.
Si l'on eſt riche, au pauvre on doit ſon ſuperflu:
Un grand doit protéger l'innocente vertu.

L. R. D. P.

Faites autant de bien qu'il vous ſera poſſible. La libéralité eſt un devoir de tous les rangs, & les refus doivent plus coûter que les graces. Surtout approchés de vous la vertu timide & malheureuſe, ne dédaignés jamais le mérite indigent: ne leur faites pas même acheter vos ſecours par des priéres: en leur payant une dette, ce ſerait leur vendre le plaiſir de vous en acquitter.

Phil. B.

Qu'au ſein de vos tréſors régne l'humanité,
Le déſir de ſervir, la libéralité,
Qu'aux malheureux toujours votre ſecours utile,
Faſſe de votre toit leur pure [illegible]

Tirez de la misére & de l'obscurité,
Les talens, la vertu, l'honneur, la probité.

L. R. D. P.

Ce n'est pas le mal que je vois souffrir qui excite ma compassion, c'est la sensibilité de celui qui le souffre.

Phil. B.

RAISON.

Sans la raison qui nous éclaire & nous dirige, confondus avec les bêtes, gouvernés par l'instinct, ne deviendrions-nous pas bientôt aussi semblables à elles par nos actions, que nous le sommes déja par nos besoins?

Phil. B.

Nous avons la même disposition pour le bien & pour le mal, une égale liberté de choisir l'un & l'au-

tre. La raiſon ſeule, mûrie par l'âge, aidée de l'éducation & ſur-tout éclairée par la Religion, développe en nous ces penchans oppoſés & nous en marque les différences.

Phil. B

D'un côté, ma raiſon autoriſe en moi ce que la Religion condamne; de l'autre la Religion m'offre des lumiéres, dont ma raiſon ne veut pas profiter, l'une ne ceſſe de m'éclairer, & je refuſe de la ſuivre; l'autre me ſéduit & m'égare, & je ne crains pas de m'y livrer.

Phil. B.

La raiſon peut nous dérober au monde dans les cercles mêmes les plus brillans, & l'imagination nous y rend malgré nous dans les retraites les plus ſombres.

Phil. B.

La raiſon nous

voirs, celui qui nous les fait aimer, eſt plus puiſſant que la raiſon même.

Phil. B.

Quand on n'écoute plus la raiſon, de quoi n'eſt-on pas capable ?

Phil. B.

Il y a des gens à qui l'envie de paſſer pour raiſonnables, ne ſert qu'à donner un ridicule de plus.

Phil. B.

De la ſeule raiſon plus ou moins lumineuſe, vient l'innocence ou le déréglement, la bonne ou la mauvaiſe conduite des hommes.

Phil. B.

La raiſon ne s'oppoſe à aucun plaiſir honnête & compatible avec la tempérance, à aucun goût conforme à la juſtice, à aucune affection que la probité permet & que

l'honneur & la bienſéance avouent.

Phil. B

La raiſon a beſoin de l'expérience, mais l'expérience eſt inutile ſans la raiſon.

Phil. B.

La raiſon qui fait échouer tous les vaſtes projets des ambitieux, eſt, à ce qu'il paraît, qu'en politique comme en méchanique, les machines ſimples ont un avantage extrême ſur celles qui ſont trop compoſées : plus les reſſorts qui concourent à un même mouvement ſont compliqués, & moins ils ſont d'uſage.

L. R. D. P.

La raiſon aidée de la culture de l'eſprit, a banni du monde politique l'impoſture, la rébellion, le fanatiſme: les erreurs y ſont moins communes, les mœurs plus épurées, les

vices plus odieux, les ſentimens d'honneur plus délicats, les ames plus honnêtes, les grands plus affables, les Rois plus humains, les ſujets plus dociles, les loix plus ſages, les hommes plus unis, les arts enfin plus encouragés. Mais quels progrès a fait la Religion ? La foi de ſes myſtéres, au lieu de s'augmenter s'eſt affaiblie, & ſa morale qui apprenait à vaincre les paſſions & qui ordonnait de les vaincre, ne conſiſte plus que dans l'art de les définir avec méthode & de n'en point craindre les effets.

Phil. B.

L'abeille a mieux que nous réglé ſa republique ;
On n'y voit point de mouche altiére & magnifique
Refuſer à ſes ſœurs le fruit de ſes travaux,
L'orgueil & l'intérêt reſpectent leur repos.
Fiére raiſon humaine, orgueilleuſe folie,
Que de ces animaux l'exemple t'humilie !

L. R. D. P.

ESTIME.

VOTRE intérêt eſt de démêler dans la foule les reſtes précieux de l'innocence des premiers tems, votre devoir de vous les attacher, votre bonheur de mériter leur eſtime: elle nous ſera d'autant plus glorieuſe qu'elle ne peut être qu'une eſtime de ſentiment & de conviction; & vous la diſtinguerez aiſément de toute autre, parce qu'elle ſera toujours ſans faſte & ſans apprêt. Elle ſe laiſſera voir & ne ſe montrera pas, ou ne ſe montrera du moins qu'avec cet embarras qui dit ſi éloquemment ce qu'on s'efforce de faire. Interrogés dans le beſoin ces hommes vertueux & les encouragés à vous répondre: au lieu de louanges ils vous donneront des conſeils.

Phil. B.

Nous devons à ceux dont nous recherchons l'eſtime, ce qui con-

bue le plus à notre perfection : il eſt certain que ce déſir excite juſqu'aux moindres talens, & qu'il enrichit la ſociété de toutes les eſpéces de mérites qui auraient été perdus pour elle, ſoit qu'une lâche pareſſe les eût enfouis, ſoit qu'une orgueilleuſe timidité n'eût oſé les produire, ſoit qu'une ridicule modeſtie les eût fait avorter.

Phil. B.

Un moyen infaillible de gagner les cœurs, c'eſt de leur marquer encore plus d'eſtime que d'amitié. Celle-ci peut faire des ingrats, celle-là n'en fit jamais. on peut ſe méfier de l'amitié : On croit toujours l'eſtime ſincére, lors même qu'elle ne l'eſt pas. Sévére à votre égard, uſés d'indulgence envers tous le monde ; loués les vertus, excuſés les faibleſſes, feignez d'ignorer la plûpart des défauts : embelliſſez, pour ainſi dire, tout ce qui vous environne. Une prévention flatteuſe peut faire naître autour de vous plus de vertus,

qu'une indiscrete sévérité n'eût corrigé de vices.

Phil. B.

C'est nous aimer véritablement que d'aimer les hommes, les seuls appréciateurs de nos talens & de nos vertus, les seuls dont les suffrages récompensent & soutiennent le mérite, les seuls auteurs du bonheur qui nous flatte davantage & que nous ambitionnons le plus. Que serait-ce que nos qualités les plus estimables, s'il n'était personne qui daignât les estimer? Elles perdraient tout leur prix: tout le mérite serait bientôt anéanti.

Phil. B.

Ce n'est que par les qualités qui sont réellement à nous, que nous pouvons espérer les honneurs qui nous flattent; encore faut-il qu'elles nous y élevent presque sans nous, que la force, l'oppression, l'injustice ne concourent point à nous les

donner, & que nous croyions preſque n'en être pas dignes.

Phil. B.

C'eſt par l'eſtime des autres que nous nous eſtimons, & le bonheur que nous ne pouvons trouver en nous-mêmes, nous ne l'attendons que des hommes avec qui nous vivons.

Phil. B.

L'eſtime eſt plus flatteuſe que l'amitié & que l'amour même: elle captive mieux les cœurs & fait moins d'ingrats.

Phil. B.

Bien des gens ſeraient plus eſtimés s'ils étaient moins prodigues de leur mérite. On devrait n'en dépenſer qu'à meſure, & qu'autant qu'on en a beſoin.

Phil. B.

L'envie de plaire n'eſt louable qu'autant qu'on cherche en même tems à ſe faire eſtimer.

Phil. B.

On ſe trompe d'ordinaire en eſtimant trop les hommes, rarement en les eſtimant trop peu.

Phil. B.

AMITIÉ.

TROUVE-T-ON aiſément de vrais amis, dans un ſiécle ſur-tout où l'éducation porte plus ſur les maniéres que ſur les mœurs, ou la prudence n'eſt que ruſe, où les graces accréditent les vices, où les paſſions colorent tous les objets, où l'on ne trouve que des hommes bas & rampans dès qu'ils déſirent, fiers dès qu'ils eſpérent,

ingrats dès qu'ils obtiennent ; des hommes enfin qui n'ont rien de commun entr'eux que l'intérêt qui les anime.

Phil. B.

Une des plus grandes dispositions à être ami de tous les hommes ; c'est de se vaincre au point de n'en jamais haïr aucun. De toutes les passions la plus funeste c'est la haine ; elle dévore le cœur qui la conçoit & lui fait incomparablement plus de mal qu'à celui qu'elle attaque. Eh ! pourquoi se prendre d'aversion pour un homme ? Si l'on ne peut ni l'aimer, ni l'estimer, qu'on le regarde avec indifférence. Mettons toujours le vice au rang des malheurs, & que la pitié tienne dans notre cœur la place de l'indignation qu'il mérite.

Phil. B.

On croirait que tous les hommes se sont donnés le mot pour se dire amis

amis particuliers : ce ſentiment intime, prévient preſque toujours la raiſon : on s'aime ſans ſe connaître, quelques traits de mérite nous frappent, notre prévention les embellit, nous nous plaiſons à parer cette idole, nous adorons l'ouvrage de notre imagination ; mais peu à peu l'éclat de cet objet, qui n'eſt dû qu'à nous ſeuls, ſe diſſipe ; nous ceſſons d'admirer, & l'amitié s'envole avec le phantôme qu'elle s'étoit formé.

Phil. B.

L'amitié particuliére qui ſubſiſte entre deux cœurs également épris l'un de l'autre, eſt le plus grand charme de la vie, le lien le plus naturel & le plus preſſant d'une belle ame, la marque la plus ſenſible d un cœur bienfait, le germe le plus fécond de la plûpart des vertus qui nous rendent utiles les uns aux autres. L'amitié générale eſt toujours équivoque, elle s'offre preſque ſans attention, on l'accepte ſans reconnaiſſance & elle n'a rien de cette

intimité qui, dans deux corps, ne laisse subsister qu'une seule ame.

Phil. B.

Des gens d'une grande réputation s'unissent par une estime réciproque, chacun d'eux aime à se voir dans l'autre, comme dans un miroir qui le représente fidélement ; mais à force de se contempler, on se reconnaît au plus ou moins de ressemblance ; l'amour propre souffre ou s'énorgueillit & détruit une amitié dont on ne peut tirer tous les jours un nouveau sujet de gloire.

Phil. B.

S'il importe aux Princes mêmes de se faire aimer de leurs sujets, il est encore plus indispensable au commun des hommes de se ménager l'estime & l amitié de leurs semblables en effet, il n'est rien de plus propre à les rendre heureux, de plus capable d'entretenir l'ordre & la paix dans le monde & de faire comme

une seule famille de tous les citoyens d'un état.

Phil. B.

Il y a une amitié passionnée qui n'est autre que l'amour. Celle-ci seroit peut-être la plus agréable de toutes, si, en cessant d'être amoureux, on ne cessait point d'être ami.

Phil. B.

Les amitiés que l'intérêt a formées se détendent comme un ressort au moindre avantage; a-t-on obtenu ce qu'on espére, on cesse d'être ami, ou l'on ne l'est qu'autant de tems que notre avidité & notre propre satisfaction nous permettent de l'être.

Phil. B.

Il est peu d'amis qui ne souffrent un conseil; il n'en est point qui ne rejettent la censure.

On devrait s'eſtimer auſſi heureux en la perſonne d'un ami, que ſi on l'était ſoi-même.

Phil. B.

Un homme en place n'a plus d'amis dès qu'il perd ſon poſte. Ce n'était donc pas lui, mais ſa place qui avait des amis.

Phil. B.

Dans ce ſiècle de fer, dans ces tems corrompus
Il n'eſt plus par malheur d'Achate, de Niſus;
L'homme plein de bonté paſſe pour imbécile
Et l'amitié s'exprime en ſtyle de Zoïle.

L. R. D. P.

Il faut un peu d'artifice pour ſe faire aimer. L'amitié ſeule n'inſpire pas toujours de l'amitié.

Phil. B.

Plus l'amitié approche de l'amour, plus elle eſt parfaite.

Phil. B.

Les nœuds de l'amitié ſont à préſent ſi déliés, qu'ils ſe rompent d'eux-mêmes; ils ne font que rapprocher les cœurs ſans les unir.

Phil. B.

MODESTIE.

PAR la même raiſon que les ombres ſont néceſſaires dans un tableau, la modeſtie doit toujours accompagner le mérite; elle lui donne plus de force & de relief.

Phil. B.

La modeſtie eſt également utile à l'homme qui a du mérite & à celui qui n'en a pas. Dans l'un elle le pr

ve, dans l'autre elle en cache le défaut.

Phil. B.

La vraie modeſtie doit nous faire ignorer nos talens, & en même-tems s'ignorer elle-même.

Phil. B.

La vanité eſt moins inſupportable que la modeſtie affectée.

Phil. B.

La fauſſe modeſtie ſe décéle elle-même, en laiſſant trop flotter la gaze qui doit couvrir les vertus.

Phil. B.

La modeſtie eſt toujours inſéparable du vrai mérite.

Phil. B.

COURAGE.

LA valeur ne peut rien ſans la force, & ſi la lâcheté n'emportait pas néceſſairement le deshonneur, on pourrait dire qu'elle n'a point de ſuites plus fâcheuſe qu'un courage qui s'abandonne ſans prudence à toute la fougue de ſon emportement.

Phil. B.

Parce qu'un Souverain aura du courage, devra-t-il ne meſurer ſon pouvoir que par la force & le ſuccès de ſes armes ? Ce courage, ſur lequel il fonderait ſes droits, eſt une paſſion plutôt qu'une vertu, ou du moins une qualité ſi commune dans les armées & juſques dans les bois parmi les animaux, qu'un Prince peut bien, ſans intéreſſer ſon honneur, n'en point faire uſage.

Tel eſt le malheur des cœurs bas que tout épouvante, c'eſt qu'on ne peut calmer en eux une émotion de crainte que par le ſentiment plus vif d'une autre crainte qui acheve de les allarmer.

Phil. B.

La peur ne prend conſeil que d'elle-même : elle ne ſe propoſe ordinairement d'autre reſſource que la fuite, qui, loin de la détruire, ne ſert qu'à l'augmenter.

Phil. B.

N'eſt-ce point une eſpéce de courage de n'en point faire paraître où il eſt inutile & ſouvent dangereux d'en montrer ?

Phil. B.

Ceux-là ſeuls doivent craindre de ſe rappeller leurs diſgraces, qui, ne

pouvant les ſoutenir avec courage, n'ont fait que les augmenter par leur lâcheté.

Phil. B.

Souvent les revers ôtent le courage; plus ſouvent la prudence s'éclipſe avec les ſuccès.

Phil. B.

Suppoſer le courage dans un lâche, c'eſt lui en donner en effet.

Phil. B.

La véritable valeur brave le péril ſans négliger les reſſources.

Phil. B.

Le courage que l'émulation inſpire pour entreprendre, fait bientôt trouver les moyens de réuſſir.

Phil. B.

La valeur me paraît la ſeule vertu qu'il n'eſt pas poſſible de contrefaire.

Phil. B.

Je ne connais de véritable valeur que cette fermeté tranquille, qui cherche les dangers par devoir & qui les brave ſans emportement.

Phil. B.

Dans les premiers bouillons de la jeuneſſe, lorſqu'on ne ſuit que la vivacité de l'imagination, qui n'eſt pas réglée par l'expérience, on ſacrifie tout aux actions brillantes & aux choſes ſinguliéres qui ont de l'éclat. A vingt ans Boileau eſtimait Voiture, à trente il lui préférait Horace.

L. R. D. P.

Perſonne n'eſt téméraire, quand il n'eſt vu de perſonne.

Phil. B.

NOBLESSE, RÉPUTATION.

ON a cru anciennement qu'il fallait des distinctions parmi les hommes: au lieu d'y mettre celle des vertus, on y a mis celle de la noblesse: c'était la plus aisée : la naissance la donne, & elle ne coûte rien à acquérir.

Phil. B.

❁

La noblesse est une gloire déja acquise, & qui doit devenir la semence d'une nouvelle.

Phil. B.

❁

Il n'est point de si grande reputation qui n'ait besoind'un peu d'indulgence.

Phil. B.

❁

je ne veux point u[illegible]

que je ſentirais démentie par le témoignage de ma conſcience.

Phil. B.

Rien n'importe tant que de conſerver ſa réputation ; une fois flétrie, elle ne ſe rétablit jamais.

Phil. B.

Notre fin ne borne pas notre réputation. Il en eſt d'elle comme de nos enfans : nous laiſſons ceux-ci après nous, & le nom qu'ils portent, nous ſouhaitons qu'il ne s'éteigne jamais.

Phil. B.

Ce qu'un grand homme a le plus à rédouter, c'eſt ſa réputation même : s'il la dément une ſeul fois, il riſque de la perdre pour toujours.

Phil. B.

Il y a peu de gens qui vaillent mieux

mieux que leur réputation, & combien n'en eſt-il point qui valent beaucoup moins qu'elle?

Phil. B.

Autrefois dans le monde le mérite n'avait autre choſe à faire qu'à s'y dérober à la profanation des louanges, aujourd'hui il doit même craindre de s'y laiſſer entrevoir.

Phil. B.

LOUANGES.

L'HOMME modeſte, qui, lors même qu'il le pourrait, ne ſe donne ni tout l'honneur, ni toute la réputation qu'il aurait droit de prétendre, ſe procure des louanges qu'il n'attendait pas, & qui le dédommagent avec uſure des pertes que lui cauſe ſa vertu.

Phil. B.

Les louanges ſont un tribut qu'on doit à la vertu ; mais quoique de tous les tributs, ce ſoit le plus aiſé à payer, on ne s'en acquitte d'ordinaire qu'à demi, & preſque toujours on le refuſe. Les collecteurs de cet impôt ſeraient des gens fort deſœuvrés dans le monde.

Phil. B.

Les louanges ſont des ſatyres, quand elles ne ſont pas ſincéres.

Phil. B.

On devrait être plus choqué des louanges outrées que des injures.

Phil. B.

Pour être applaudi de ce qu'on fait, il ne faut pas trop s'en applaudir ſoi-même.

Phil. B.

On dit peu de mal d'un homme qui ne mérite pas d'être loué ; mais c'eſt qu'on n'a point à ſe venger de la ſupériorité de ſon mérite.

Phil. B.

Nous rendons tôt ou tard l'humilité à ceux à qui nous l'avions ôtée par nos louanges.

Phil. B.

Le plus grand plaiſir qu'on puiſſe faire à un homme vain, n'eſt pas de le louer, c'eſt de l'écouter paiſiblement ſe louer lui-même.

Phil. B.

Le vrai mérite déſire d'être honoré, comme il s'honore lui-même.

Phil. B.

GLOIRE.

ON voudrait acquérir de la gloire, pendant qu'on n'a pas le courage de rien faire pour la mériter: on voudrait amaſſer des biens & l'on ſe rebute des peines que coûte la fortune. On voudrait être ſçavant, ſans eſſuyer les veilles & les travaux qu'il en coûte pour le devenir. On voudrait être le favori d'un maître, ſans avoir paſſé par les penibles fonctions de courtiſan. On voudrait primer dans les ſociétés, ſans être obligé de s'aſſujettir aux égards, aux bienſéances ordinaires, & ſans rien perdre du ton tranchant & impérieux d'une ame vaine & préſomptueuſe.

Phil. B.

J'aime un honnête homme qui eſt ſenſible à la gloire; je ne l'eſtime plus quand il eſt épris de vanité.

Phil. B.

Gloire, de qui l'encens ſublime
Ne fume point pour des forfaits,
Ni l'injuſtice, ni le crime
Ne participe à tes bienfaits.
Non, ce n'eſt point pour un Tibére
Monſtre affreux vomi de la terre,
Que ta main prépare des prix;
Il faut, pour gagner ton ſuffrage,
De la vertu porter l'image:
Il faut des lauriers non flétris.

L. R. D. P.

O gloire, à qui je ſacrifie
L'éclat trompeur des paſſions:
Gloire, à qui j'ai voué ma vie,
Motrice de mes actions:
Toi qui malgré la mort cruelle,
Conſerveras une étincelle
De l'être qui réſide en moi;
Que ton flambeau puiſſant m'éclaire,
O gloire, que mon cœur révére,
Je veux vivre & mourir pour toi.

R. D. P.

O gloire, illuſion, ceſſés de nous ſéduire!
L'amour de la vertu doit tout ſeul nous conduire?
Mon cœur doit me juger, s'il m'approuve, il ſuffit;
J'arrache ces lauriers qu'on me prête à crédit.
Quoi! je voudrais devoir mon nom & mon mérite
Au caprice inconſtant d'une foule ſéduite,
Et n'être vertueux que pour me voir louer!
Que le monde me blâme ou daigne m'avouer,
Je ris de ſon encens qui s'envole en fumée,
Et du peuple inſenſé qui fait la Renommée.

L. R. D. P.

Heureux, cens fois heureux le mortel inconnu
Qui d'un eſprit moins prévenu,
Repouſſant hardiment le poiſon de la gloire,
Dans ſa coupe n'a jamais bû;
De qui le goût ſolide eſt enfin revenu
De tous ces vains lauriers que diſpenſe l'hiſtoire,
Et qui par ſes vertus vers ſon ſiécle acquitté

N'éleve point d'autels à ſa propre mémoire,
Ne gueuſe point l'encens de la poſtérité.

L. R. D. P.

En cherchant le repos on perd ſouvent la gloire.

L. R. D. P.

ESPÉRANCE.

C'EST par l'eſpérance que nous vivons ici bas; & cette eſpérance porte toujours ſur l'avenir. Il eſt vrai que trop ſouvent cet avenir nous trompe; mais de toutes les eſpérances, en eſt-il de plus ſûres que celle d'un homme, qui, toujours eſtimé durant ſa vie, ſe flatte de ne pas ceſſer de l'être après ſa mort? Du moins cette eſpérance eſt-elle la ſource des plus grandes actions; du moins eſt-elle une reſſource à tous les dégoûts de la vie.

Phil. B.

L'espérance méne l'homme par des routes agréables, jusqu'au terme même où elle est contrainte de l'abbandonner: elle seule a l'art de lui dérober le sentiment du présent, lorsqu'il est désagréable, & de lui rendre comme présent l'avenir gracieux où il se propose d'arriver. Quelqu'éloigné que soit ce qui plaît, elle le rapproche: on jouit d'un bonheur tant qu'on l'espére, s'il échappe, on l'espére encore; si on l'acquiert, on se promet de le posséder toujours.

Phil. B.

L'espérance rend le tems bien long & la jouissance bien courte.

Phil. B.

L'espérance a beau tromper souvent, on y a toujours la même confiance, & la vie se passe à espérer.

Phil. B.

Tous les chemins où nous marchons ſont remplis de ronces, il ne tient qu'à nous d'y ſemer des fleurs, l'eſpérance les fournit, & ſes fonds ſont inépuiſables.

Phil. B.

L'eſpérance eſt une joye anticipée qui trompe quelquefois, mais qui, tant qu'elle ſubſiſte, donne un plaiſir qui ne le céde guéres à la jouiſſance de celui qu'on ſe promet, & qui efface ſouvent tous les plaiſirs qu'on a déja goutés dans la ſituation la plus heureuſe.

Phil. B.

Il eſt quelque choſe de plus précieux que le courage, l'eſpérance qui le ſoutient & qui ſouvent l'inſpire.

Phil. B.

Il en eſt de l'eſpérance comme de ces monnoyes biſarres auxquelles les beſoins preſſans d'un Etat ont quelquefois donné l'être : elles ſoutiennent le commerce preſqu'autant que celles dont elles tiennent lieu.

Phil. B.

On peut dire de l'eſpérance, avec plus de fondement, ce qu'un Auteur Anglais dit de l'amour, qu'elle eſt la goutte cordiale que Dieu a jetté dans notre coupe pour ôter à la boiſſon de la vie ce qu'elle a de dégoutant.

Phil. B.

L'eſpérance eſt pour nous comme une ſeconde vie, qui adoucit les amertumes de celle dont nous avons le triſte eſpace à remplir.

Phil. B.

La Providence elle-même ſemble nous avoir donné l'eſpérance comme un remède toujours préſent aux peines que nous ne pouvons éviter. Il n'eſt pas juſqu'à l'avenir qui nous tourmente, mais elle nous le cache.

Phil. B.

Heureux ou malheureux l'eſpérance nous ſoutient & nous anime, & telle eſt l'inconſtance des choſes humaines, qu'elle juſtifie elle même nos projets les plus hardis; puiſque par de continuelles viciſſitudes du bien & du mal, nous n'avons pas plus de raiſon de craindre ce que nous déteſtons, que d'eſpérer ce que nous deſirons qui nous arrive.

Phil. B.

Les longues maladies uſent la douleur; & les longues eſpérances la joye.

Phil B.

SOCIÉTÉ.

TOUTES les ſociétés particuliéres, quoique bonnes en elles-mêmes pour différentes fins, ſont preſque toutes défectueuſes à certains égards.

A combien de révolutions la ſociété politique pour le gouvernement des Etats n'eſt-elle pas expoſée ? Elle porte dans ſon ſein, par la diverſité des caractéres & par la contrariété des intérêts, des ſemences de diſcorde & les principes de ſa ruine.

La ſociété militaire pour la défenſe des peuples, ne ſe rend utile que par ſa propre deſtruction, & ne devient célébre qu'aux dépens de l'humanité.

La ſociété religieuſe, pour conſerver l'innocence des mœurs, quand la paix régnerait ſans ceſſe dans les ſociétés, tournerait-elle toujours au profit du public ?

La ſociété de commerce, pour enrichir les concitoyens des dépouil-

les

les de l'étranger, n'emploie-t-elle pas ſouvent ſes efforts & ſes reſſources, pour cimenter l'opulence de quelques particuliers ſur la miſére de tout un peuple?

La ſociété d'éducation pour l'inſtruction de la jeuneſſe, où à force de travail & de tems, on fait quelques progrès dans les ſciences, apprend-t-elle le grand art & les moyens ſûrs d'en faire un bon uſage?

Dans les ſociétés pour amuſer ſon oiſiveté & charmer ſes ennuis, la vertu confondue avec le vice n'a-t-elle ni aſſauts à eſſuyer, ni dangers à craindre?

Dans les ſociétés de famille pour perpétuer ſon nom, ne voit-on pas les liaiſons les plus tendres, les nœuds les plus intimes & les plus forts, s'affaiblir par la jalouſie, ſe dénouer par l'inconſtance, ſe rompre par le caprice, & finir par l'indifférence ou la perfidie?

Phil. B.

Si les hommes avaient toujo

un peu d'attention ſur eux-mêmes, ils ne ſe préſenteraient jamais que ſous un ſeul aſpect. Beaux, ou du moins ſupportables d'un côté, ils ſont ſouvent très-hideux d'un autre; voilà préciſément la nature. Un homme eſt courageux, mais il eſt en même-tems brutal, cruel, féroce. Un autre, dans un état paiſible, a acquis de la gloire; mais il ſe rend inſupportable par un excès de hauteur & de mépris envers ceux, qui, courant dans la même lice, n'ont pu atteindre où il a eu le bonheur de parvenir. Tel a de la ſcience, mais il eſt enflé de vanité, & il ne peut ſe raſſaſier ni des louanges qu'il mérite, ni de celles qu'une aveugle prévention lui offre & qu'il ne mérite point. Tel autre a de l'eſprit, mais un cœur bas & digne d'opprobre. Juſques dans les ames les plus parfaites, on voit l'émulation dégénérer en envie; la bonté de cœur en imbécillité, la tranquillité ſe changer en pareſſe, la perſévérance devenir opiniâtreté.

Je ne connais qu'une ſorte de gens qui rendent les ſociétés aimables: ce ſont ces gens nés vertueux, dont l'humeur eſt douce, le cœur bienfaiſant, dont la bouche exprime la franchiſe; & une phiſionomie ſans art, le ſentiment & la candeur: qui ſévéres ſans miſantropie, complaiſans, ſans baſſeſſe, vifs ſans emportement, cherchent moins à briller par leur eſprit, qu'à développer dans les autres, comme par un ſouffle léger, celui qu'ils y ſoupçonnent caché dans de foibles etincelles, qui ne louent ni ne blâment jamais par prévention, ni caprice; ne parlent point par la ſeule envie de parler; ornent de toutes les graces de la modeſtie les avis que leur arrachent la confiance & l'équité, qui, d'un ton tranquille & ſans prétention, répriment le babil dangereux de ces pretendus beaux eſprits, prôneurs effrénés du vice, dont l'effronterie fait rougir juſqu'aux graces mêmes qui accompagnent leurs diſcours,

& qui enfin ne ſupportent les méchans que dans l'eſpérance de les rendre meilleurs: ainſi le ſoleil éclaire un marais impur, ſans ſouiller ſes rayons. Souvent leur exemple ſuffit pour retenir la perverſion des mœurs, ils ſouffrent les faibleſſes qu'ils ne ſçauraient corriger, & jamais ils n'inſultent ni à la déraiſon, ni à l'injuſtice.

Phil. B.

L'homme eſt de ſa nature le ſeul animal ſociable: ne le fut-il pas par inſtinct? Ses beſoins le forcérent de l'être. Livré à lui ſeul, il ſerait à la vérité ſans concurrent, mais il ſerait ſans ſecours & tout l'univers ſerait perdu pour lui, parce qu'il ne peut en jouir qu'en communauté avec le reſte des hommes, & par une eſpéce de traité qui le met à l'abri de la loi du plus fort, ou, ce qui eſt quelquefois le même, de celle du plus adroit.

Phil. B.

A conſidérer les hommes en général, doit-on être ſurpris, qu'aucun d'eux n'étant d'accord avec lui-même, à cauſe de la variation de ſes goûts, de l'inconſtance de ſon humeur, de l'inſtabilité de ſes penſées, & tous enſemble formant des caractéres différens, les ſociétés ne ſoient point montées au ton du ſentiment & de la raiſon, réglées par l'amitié, ſoutenues par la confiance, & qu'au contraire, toujours ſujettes aux prétenſions, aux rivalités, à la méfiance, aux feux des plus violentes paſſions, elles reſſemblent à ces météores, qui, pouſſés au hazard dans le vague des airs, ſont toujours prêts à s'enflâmer au moindre vent qui les agite.

Phil. B.

Les beſoins réciproques ont formé les ſociétés, & rien n'en détruit plus l'agrément & les avantages, que le penchant de nos [illegible]

plus odieux; l'amour propre qui veut tout attirer à lui, & ne rien céder de tout ce qu'il croit pouvoir le flatter ou le ſatisfaire.

Phil. B

Dans les ſociétés brillantes, ce qu'on y diſtingue le plus, c'eſt ce ramage étincellant d'une eſpéce d'êtres frivoles, dont la prévention des femmes fait tout le mérire & qui ne ſeraient plus rien s'ils ceſſaient d'être étourdis & volages.

Phil. B

Par tout où les hommes s'aſſemblent la diſcorde les ſuit & s'aſſied au milieu d'eux. On la rencontre plus ou moins voilée, juſques dans ces compagnies du grand monde, que forment le déſœuvrement & l'ennui, & où l'on ſe pique le plus d'honnêteté, de complaiſance & de politeſſe.

Phil. B.

Dans le grand monde, le bon ſens y reſpire à peine; des riens en font l'ame, & rien ne reſſemble mieux aux feuilles de l'antre de la Sybille, abandonnées au gré des vents, que les bagatelles du jour dont on s'y occupe, & qui ſont oubliées le lendemain.

Phil. B.

Les ſociétés paraiſſent le centre de l'urbanité & du ſçavoir vivre: mais peut-on ſe perſuader que la déſunion n'y régne pas auſſi? Les ſentimens qu'on y étale, ſont-ils toujours ce qu'ils devraient être, la voix de la nature, l'expreſſion & le langage du cœur? L'orgueil n'y perce-t-il jamais a travers les graces les plus ſimples & l'accueil le plus prévenant? La médiſance n'y trouve-t-elle jamais d'accès, & les haines, les ruptures, les diviſions ne ſont-elles pas une ſuite inévitable & de la médiſance qui prétend ravir l'honneur, & de l'orgueil qui veut ſurpaſſer le mérite.

Phil. B.

Dans les sociétés où les femmes donnent le ton, & veulent régner avec empire, il est bien plus aisé de concevoir de l'amour que de l'amitié; l'amour est un enfant de paresse & de loisir, & il n'y a point de femmes qui en l'inspirant, ne l'appellent; mais l'amitié, fille du discernement, ne leur suppose pas autant d'attraits qu'elles s'en trouvent elles-mêmes: aussi ne veulent-elles de ses hommages, que lorsque l'autel tombant en ruine, leur annonce qu'elle n'ont plus d'encens à espérer.

Phil. B.

Dans les cercles qu'on estime épurés de tout vice, on trouve quelquefois l'occasion de contracter des amitiés aussi utiles qu'honorables: mais ces amitiés tiennent du terroir où elles se forment. Elles ne sont qu'un commerce d'intérêt & d'amour propre, un échange de plaisirs & non de sentimens. Aussi n'exigent-elles qu'un dehors de complaisance & l'art d'approuver dans

les autres l'indécence des mœurs, & de ne leur offrir qu'une vertu ſouple & traitable.

Phil. B.

L'eſpéce de ſocieté qui pourrait ſuppléer aux défauts des autres, leur ſervir de modéle, leur donner le ton, devenir ſouverainement utile aux hommes, rendre un état floriſſant, procurer ſa gloire, perpétuer ſon bonheur, & ramener l'harmonie dans l'univers, ce ſerait celle qui réunirait les arts, les ſciences & les vertus.

Phil. B.

La plus douce des ſociétés devrait être celle du mariage, auquel la religion même imprime ſon caractère pour en rendre les nœuds plus forts & plus heureux. Rien, cependant, n'eſt plus ordinaire que de voir des perſonnes qui ne pouvaient vivre ſans s'unir, ſe négliger, s'oublier, ſe haïr dès que leur un-

eſt formée. Ce phénomene n'eſt pas plus étonnant, aujourd'hui, que celui de deux aimans, qu'on ſçait à préſent pouvoir s'attirer d'un côté & ſe repouſſer de l'autre.

Phil. B.

Il eſt certain que l'homme eſt fait pour la ſociété, mais il n'eſt pas également certain que la ſociété faſſe toujours le bonheur de l'homme.

Phil. B.

Faut il s'étonner que de nos jours le mariage ſoit devenu une ſource conſtante de dégoût, de froideur & de haines, & qu'il ſoit réellement de toutes les ſociétés la plus inſociable ? On doit s'en prendre au débordement des mœurs de ce ſiécle, où le grand air eſt d'être vicieux ſans pudeur: où les époux, de part & d'autre également corrompus, ne cherchent point à ſe déguiſer mutuellement leurs travers & leurs

vices : où malgré leurs engagemens, les cœurs s'échangent ou ſe perdent à leur gré : où les hommes ne s'eſtiment plus deshonorés par les faibleſſes de leurs femmes, ni les femmes par les intrigues qu'elles appellent arrangemens, ou enfin l'himen, en formant le vœu de s'aimer, ôte preſque toujours infailliblement le droit de ſe plaire,

Phil. B.

L'homme eſt fait pour la ſocieté. La ſeule loi naturelle, qui eſt gravée dans tous les cœurs aurait du, ce me ſemble, réunir tout le genre humain, & de ſes membres différens n'en compoſer qu'une même famille.

Phil. B.

Ne pourroit on pas dire de bien des gens aſſemblés pour délibérer ce que Juvenal a dit de ces pigmées qui n'avaient qu'un pied de hauteur: *Quorum tota cohors pede non eſt altior*

uno. Ces sortes de gens n'opinent que pour parraître juger.

Phil. B.

On ne fréquente les bonnes compagnies que pour s'amuser & pour se distraire : d'où vient donc qu'on les quitte pour se désennuyer ?

Phil. B.

Il est rare que les sots ne dominent d'abord dans une assemblée. C'est le limon qui s'éleve sur la surface des eaux, jusqu'à ce que l'agitation venant à cesser, il se précipite de lui-même.

Phil. B.

Notre grand édifice est la société,
Tout citoyen concourt à son utilité :
L'embellir n'est pas tout, & pour le dire encore,
La bonté la soutient quand l'orgueil la décore.

L. R. D. P.

Dans

Dans toutes les ſociétés, ſi je donne la préférence à mon ami, j'éloigne de moi tous ceux qui cherchent à le devenir, & j'en fais autant de jaloux & d'impitoyables cenſeurs de celui que j'aime.

Phil. B.

Dans la ſociété on ne prend conſeil que de ſon orgueil ou de ſes beſoins : & quoiqu'il ſoit difficile de diſſimuler avec ceux qu'on mépriſe, on cache des deſſeins pervers ſous des maniéres douces ; la haine prend le maſque de l'amitié, la fourberie ſe couvre d'une apparence de franchiſe, la diſſimulation paſſe pour habileté, la ruſe pour prudence, l'artifice affecte les déhors les plus ſéduiſans de la bonne foi.

Phil. B.

Quelle a toujours été la ſociété parmi les hommes, & qu'elle eſt-elle

encore au moment que nous en parlons ? Jettons un coup d'œil sur les jalousies, les haines, les injustices, les fraudes, les vengeances, les trahisons, sur tous les vices que l'intérêt fait naître, ne sont-ce pas autant d'obstacles à l'union ? Et comment est-il possible que nous ayons encore quelque habitude entre nous parmi tant d'efforts que nous faisons sans cesse pour rompre les liens qui nous rassemblent ?

Phil. B.

Les sociétés les plus aimables ne sont pas celles où il se trouve le plus de gens d'esprit ; la douceur, la complaisance, la gaieté, l'indulgence en sont les principaux agrémens.

Phil. B.

. . . . , Tout est confondu dans la société ;
Tout périt en un mot sans la sincérité ;

L. R. D. P.

De quel œil eſt regardé un homme dans la ſociété, quand ſes maniéres n'ont rien de conforme à ſa naiſſance, à ſa profeſſion, à ſes dignités, à ſon âge? Peut-on approuver un air militaire dans un magiſtrat, un air de magiſtrat dans un homme d'épée, un air auſtère & compoſé dans un jeune homme, un air de jeune homme dans un vieillard?

Phil. B.

Si, malgré tous vos efforts, vous ne pouvez aſſujettir tout ce que vous penſez au déſir de plaire, vous n'êtes pas un homme propre à la ſociété, & vous y devenez l'objet amuſant de la médiſance.

Phil. B.

Toutes les ſociétés de peuples ne s'étant formées que par la vertu & par la valeur, & ne s'étant ſoutenues que par la juſtice, par l'union, par

le bon ordre : elles se détruisent nécessairement par le luxe, par le désordre, par la dépravation des mœurs.

Phil. B.

VICE.

Y Aurait-il des hommes dans le monde qui ne connussent pas la vertu ? Je n'en ai jamais vu, mais il est des gens qui donnent au vice l'apparence de la vertu. Si on les en croit, venger une injure, c'est punir l'insolence : calomnier le prochain, c'est le corriger ; négliger les pratiques de la religion, c'est éviter l'orgueil & l'hypocrisie.

Phil. B.

Il faut un naturel bien pervers pour ne pas abhorrer le vol, le parjure, l'assassinat, la perfidie ; mais il est des crimes, ou, si on veut, simplement des travers si bien em-

bellis qu'ils en ſont méconnoiſſables. Il en eſt à qui le plaiſir donne un front ſi riant, un air ſi aimable, qu'on les juge innocens, & qu'il s'en faut peu que la raiſon même ne les approuve. La plûpart des faibleſſes ſont aujourd'hui traveſties en force d'eſprit. L'avarice n'eſt plus qu'une ſage œconomie; l'ambition qu'une bienſéance d'Etat; la fourberie eſt érigée en prudence; la colére en vivacité; la fierté en grandeur d'ame.

Phil. B.

Nous avons beau faire, aucun de nous ne ſçaurait être véritablement parfait. Le vice eſt même néceſſaire en ce monde, pour donner de l'éclat à la vertu: ne faut-il pas des ombres pour rehauſſer le brillant des couleurs? Du courage & de la réſiſtance dans un ennemi pour rendre une victoire plus brillante & plus flatteuſe?

Phil. B.

Qui veut s'étudier, doit chercher le repos.
Là, seul avec lui même, il peut voir ses défauts;
C'est ainsi de son tems que doit user un sage;
Il fera de son cœur le dur apprentissage,
Et dans un examen souvent trop odieux,
Vainqueur des préjugés qui fascinaient ses yeux,
S'arrachant hardiment l'artificieux masque
Qui cachait ses travers ou son humeur fantasque,
Malgré son amour propre & son miroir flatteur,
Il déracinera les vices de son cœur.

L. R. D. P.

Le monde ne subsiste que par des dehors équivoques: tout reprochables qu'ils sont, ils y forment un lien d'honnêteté, qui en bannit la confusion & le désordre, & qui est comme le fondement du repos public. Si tous les cœurs y étaient ouverts, serait-il possible d'y vivre? Un

beau masque est bien plus supportable qu'un visage effrayant par sa laideur.

Phil. B.

C'est uniquement a l'accroissement du vice que nous devons l'établissement des loix. Plût à Dieu qu'à présent nous dussions à leur force & à leur sagesse l'abolition des désordres qui les ont fait créer.

Phil. B.

Je ne prétends point qu'on doive prendre la route du vice pour arriver à la vertu; mais dans le fond, il est vrai & l'expérience l'atteste, que l'on n'est jamais plus sage, que lorsqu'on a eu le malheur de ne l'avoir pas toujours été.

Phil. B.

Si la vertu consiste à fuir le vice, pourrait-on le fuir sans le connoître? la préférence ne se donne

lorſqu'on eſt bien convaincu du peu de valeur de ce qu'on ne préfére pas.

Phil. B.

Tel eſt le malheur de l'humanité, que pour devenir conſtamment vertueux, il ſemble néceſſaire de ne l'avoir pas toujours été.

Phil. B.

Les vices, quels qu'ils ſoient, portent tous en eux des traits qui les décélent, je ne ſçais quoi qui avertit de ce qu'ils ſont.

Phil. B.

Tu flattes tes défauts, lâche, tu les careſſes!
Ah! tremble, malheureux; Tu quittes la ſageſſe.
La fauſſeté te plaît: redouble ſes progrès;
Tu parviendras peut-être au comble des forfaits.
Des vices des humains la nuance eſt légére;
De l'artificieux le perfide eſt le frere;

Dans ce dédale obſcur, privé de la raiſon,
Tu pourras t'égarer juſqu'à la trahiſon.

L. R. D. P.

Bien des gens s'imaginent pouvoir faire un mal ſous prétexte qu'il en réſulte un bien ; mais ils ont beau déguiſer le vice, il ſera toujours hideux ſous quelque couleur qu'il paroiſſe, & ceux qui s'y abandonnent ſeront toujours humiliés lorſqu'ils auront à paraître aux yeux de l'honnête homme.

Phil. B.

Les crimes ne ſont jamais les coups d'eſſai d'un méchant homme. Le vice a ſes progrès comme la vertu ; & c'eſt ce qui rend les ſcélerats d'autant plus coupables.

Phil. B.

Pour nous défaire de nos défauts, il nous ſuffirait d'en avoir l'idée qu'en ont ceux qui nous les connaiſſent.

Phil. B.

Combien de ſerpens, à force de ramper, s'élevent juſqu'à la cime d'un arbre, qui n'eſt fait que pour ſervir de retraite aux oiſeaux du ciel!

Phil. B.

Pour bien voir un défaut dans autrui, il n'en faut pas avoir un ſemblable.

Phil. B.

Ce n'eſt que dans nos vertus ou dans nos vices, que nous devons chercher la ſource de nos biens, ou de nos maux.

Phil. B.

Quels ſont les vices qui ne trouvent en nous une lumiére naturelle, une droiture de raiſon, une conſcience qui les rejette?

Phil. B.

L'excès dans les vices ſert à les rendre plus inſupportables; dans les vertus il ne ſert qu'à les rendre plus difficiles à imiter.

Phil. B.

L'ignorance des vices eſt plus utile aux ſauvages, que ne l'eſt pour nous la connaiſſance des vertus.

Phil. B.

J'aime mieux un vice décidé, qu'une vertu équivoque, je ſçais du moins à quoi m'en tenir.

Phil. B.

Le ſcélérat au regard louche,
Se trompe toujours ſur l'honneur;
La gloire à ſon ame farouche
Paraît un excès de fureur;
Il ne ſort point de ſon ivreſſe;
Sa raiſon coupable & traîtreſſe

Défigure la vérité.
Dans ſon aveuglement étrange,
Il ſe croit digne de louange;
Lorſque ſon crime eſt déteſté.

L. R. D. P.

HYPOCRISIE.

Maudit ſoit le mortel dont la ſombre malice,
Le premier eut recours aux traits de l'artifice;
Qui foulant à ſes pieds l'auguſte vérité,
Du fard de la vertu couvrit ſa fauſſeté!
De ſes yeux clignotans la timide paupiére,
Ne ſoutient point l'éclat des feux de la lumiére,
Triſte ennemi du jour, les ombres de la nuit
Secondaient ſon deſſein, par le ſecret, conduit.

L. R. D. P.

Le monde ſur nos mœurs juge légérement
Il rejette il approuve & ſans diſcernement,

Trouve

Trouve la probité, la bonté, la prudence
Où ſouvent il n'en eſt l'ombre ni l'apparence;
Le nonchalant Simon paſſe pour vertueux;
S'il n'eſt point criminel, c'eſt qu'il eſt pareſ-
ſeux;
Le ſot Affranius d'aucun mal ne s'aviſe,
Ce n'eſt point ſentiment, dans le fond, c'eſt
Bétiſe,
Le ſcélerat Damon aime l'impunité,
Ses vices ſont maſqués d'un air de probité;
Si vous ſondés ſon cœur, ce n'eſt qu'hypocri-
ſie.

L. R. D. P.

Faux dévots, hypocrites, race médiſante, qui verſe ſes poiſons ſur la vertu en ſanctifiant ſes propres vices. *L. R. D. P.*

Surpaſſés les plus ſages en mérite, mais ſans être extrême ſur aucune vertu; il n'appartient qu'à l'hypocrite d'exagérer les ſentimens qu'il n'a pas.

La fineſſe avilit la politique, comme l'hypocriſie dégrade la dévotion. L'une & l'autre ne peuvent ſuppléer à ce qu'elle voudrait contrefaire.

Phil. B.

L'hypocriſie, toute odieuſe qu'elle eſt en elle-même, eſt pourtant un hommage que le vice rend à la vertu elle garantit du moins les ames faibles de la contagion du mauvais exemple.

Phil. B.

Rien n'eſt plus propre à faire échouer l'artifice & la fineſſe, que la candeur & la ſimplicité.

Phil. B.

L'hypocrite qui veut imiter la vertu, ne peut la copier qu'en détrempe.

Phil. B.

CALOMNIE.

Il eſt un monſtre affreux, né de la perfidie,
Enragé, plein de haine, & calme en ſa furie;
Ses traits défigurés ſont cachés ſous le fard,
Son ſouffle eſt vénimeux, ſa langue eſt un poignard,
Il fut nourri de fiel, abreuvé de malices,
La trahiſon l'arma de ſes noirs artifices;
Il reſpire le meurtre, il rampe aux pieds des grands;
Ses ſanguinaires traits frappent les innocens:
Etre bleſſé par lui, c'eſt un mal incurable,
L'affreuſe Calomnie eſt ſon nom redoutable,
Gardez-vous des attraits de ce monſtre trompeur.

L. R. D. P.

Ceux qui devraient être à l'abri de la calomnie, ſont d'ordinaire ceux qui l'évitent le moins.

Phil. B.

FOURBERIE, DISSIMULATION.

JE ne puis comprendre que la tromperie ſoit en même-tems ſi décriée & ſi commune. Il n'eſt point d'homme qui ne craigne d'être trompé, & qui, à la moindre occaſion ne cherche à tromper les autres.

Phil. B.

C'eſt un état bien tranquille, que celui d'un homme exempt de vanité. Pour en juger, il n'y a qu'à le comparer à l'état d'un homme qui travaille ſans ceſſe à paraître ce qu'il n'eſt pas.

Phil. B.

La diſſimulation eſt utile à ceux qui s'en ſervent; elle l'eſt bien davantage à ceux pour qui on en fait uſage; elle leur cache ſouvent des défauts ou des vices qui leur feraient horreur.

Phil. B.

HAINE.

QUELQUES personnes ne doivent leurs ennemis qu'à leurs défauts, & ne haïssent que parce qu'on a sujet de les haïr; d'autres naturellement soupçonneuses, croyent trouver de sinistres desseins dans les actions mêmes les plus indifférentes. Il suffit à quelques-unes qu'on ne suive pas les conseils qu'elles ont donnés, ou qu'on prétende leur en faire exécuter qu'elles ne veulent point suivre. Il en est qui s'imaginent rencontrer par-tout des ingrats, & tirent des sujets d'inimitié & des biens qu'elles ont faits & de ceux qu'elles auraient eu regret de faire.

Phil. B.

Les animosités les mieux fondées sont toujours un grand fardeau à soutenir: c'est punir sur soi les fautes d'autrui. Heureux ceux qui ne se vengent qu'en pardonnant, & qui,

toujours prêts à oublier les torts qu'on oſe avoir avec eux, ont toujours attention à n'en avoir avec perſonne.

Phil. B.

Il n'eſt preſque point de haines qui ne ſoient injuſtes; on dirait que la plûpart des hommes craignent toujours de manquer d'ennemis.

Phil. B.

La haine eſt une paſſion du cœur, & celle qui s'y déploye & s'y fortifie le plus dès qu'elle s'y eſt fait un paſſage. Les bienfaits n'y jettent point de ſi profondes racines; & ſi la rivalité l'y a introduite, il n'eſt guéres plus poſſible de l'en arracher.

Phil. B.

La haine marque plus de motifs d'eſtime, que n'en prouverait l'aveu le plus ingénu d'un mérite approuvé.

Phil. B.

Nous ne haiſſons les méchans que par intérêt. S'ils ne nous faiſaient aucun mal, nous ne les regarderions qu'avec indifférence

Phil. B.

Je ne connais dans l'hiſtoire aucun grand homme qui n'ait eu le malheur de voir ſes lauriers flétris par le ſouffle impur de la haine & de la prévention. Mais aujourd'hui ces mêmes lauriers reverdiſſent ſur leur tombe & nos derniers neveux en admireront encore l'éclat & la fraîcheur.

Phil. B.

Une haine à ſoutenir eſt un plus grand fardeau qu'on ne penſe.

Phil. B.

PRÉSOMPTION.

ON a bien de la peine à ſurmonter l'orgueil en le combattant : quel ne ſera-t il pas quand on le flatte ?

Phil. B.

❁

La préſomption ne doit jamais nous porter à la négligence dans ce qui nous paraît aiſé, ni la défiance nous faire perdre le courage dans ce qui eſt difficile.

Phil. B.

❁

Je n'ai guéres vû de gens préſomptueux, qui ne fuſſent des gens médiocres.

Phil. B.

❁

Pour vivre en repos, il faudrait ne rien entreprendre de difficile ; mais la préſomption fait croire tout aiſé.

Phil. B.

ENVIE.

Il n'y a point d'envieux qui ne le ſoit ſans raiſon. Si un homme nous ſurpaſſe, nous devons le louer, parceque nous ne pourrions pas être loué nous-même, s'il n'eſt pas digne de l'être. Si, au contraire, nous le ſurpaſſons, nous devons nous plaire à le voir loué parceque la gloire qui lui revient rehauſſe néceſſairement celle qui nous eſt due.

Phil. B.

Faut-il ceſſer d'être vertueux, pour n'être point expoſé aux traits de l'envie? quel malheur ne ſerait ce pas, ſi le ſoleil ceſſait d'éclairer pour ne pas ébloüir des yeux faibles.

Phil. B.

de l'éprouver eſt un ennui pour elles,

Phil. B.

AMBITION.

QUE de feintes, que de trahiſons, que d'injuſtices l'ambitieux n'employe-t-il pas pour parvenir? Trouve-t-il ſur ſes pas des concurrens, il les écarte : des protégés, il en médit: des parens même, il les écraſe. Plus il ſe ſent de défauts, plus il eſt ingénieux à relever ceux de ſes émules. Il voit devant lui une foule d'heureux ſans talens, il croit comme eux pouvoir s'avancer ſans mérite.

Phil. B.

L'ambition de réuſſir eſt preſque toujours l'augure du ſuccès.

Phil. B.

AVARICE.

AVARICE.

L'AMOUR du gain nous a conduit au-delà d'une infinité de mers : combien ces voyages d'ailleurs si dangereux, n'ont ils pas été funestes à toute l'Europe, L'or & l'argent qu'on en a rapporté, ne nous ont-ils pas appauvris en quelque sorte? Nos besoins n'ont-ils pas augmenté avec nos richesses? Et qu'elles richesses peuvent suffire à nos besoins! l'accroissement des biens a porté l'indigence dans nos contrées. Nos ancêtres trouvaient dans ce qui leur était simplement nécessaire, une espéce de superflu; & nous ne regardons ce superflu que comme un simple nécessaire; ne sommes-nous point en effet moins riches qu'ils ne l'étaient?

Phil. B.

❀

Un avare à soixante ans se refuse le nécessaire pour n'en pas

dans cent ans. Nous nous rendons preſque tous malheureux par trop de prevoyance.

Phil. B.

Un avare guérit rarement de la paſſion du jeu : outre l'eſpoir du gain, il y trouve l'avantage de cacher ſon avarice ſous un air de déſinterreſſement.

Phil. B.

La plûpart des avares ſont de trop bonnes gens : ils ne ceſſent d'amaſſer des biens pour des gens qui ſouhaitent leur mort.

Phil. B.

Je ne connais d'autre avarice permiſe que celle du tems.

Phil. B.

Bien des avares preférent à la honte de le paraître, le ſupplice d'être prodigues.

Phil. B.

JALOUSIE.

IL eſt rare qu'on ſoit vivement frappé des vertus ou des talens des perſonnes avec qui l'on vit. On n'avoue hardiment les bien connaître que lorſqu'ils ne ſont plus. Ne peut-on donc meſurer la hauteur des cèdres que lorſqu'ils ſont abattus?

Phil. B.

C'eſt louer ſurement & délicatement une femme, que de lui dire du mal de ſes rivales. Combien d'hommes ſont femmes en cela?

Phil. B.

La jalouſie veut paſſer pour un excès d'amour, mais elle fait peur en diſant qu'elle aime.

Phil. B.

Faire éclater de la [illegible]

mettre au jour la crainte qu'on a d'être effacé.

Phil. B.

IGNORANCE.

. . . . . Tout ce monde profane,
. . . . . Eſt fait pour les erreurs:
S'il applaudit, s'il juge, s'il condamne,
C'eſt un aveugle arbitre des couleurs.
Avec quel front, avec quelle arrogance,
Dans nos cités, figure l'ignorance!
Elle paraît au Palais de Thémis,
En long manteau redoublé de fourrures;
Elle n'a d'yeux que ceux de ſes commis,
Elle eſt toujours dupe de l'impoſture.
. . . . . .
. . . . . .
Mais tous ſes ſoins ſont pour la bagatelle.
Cette idiote entre chez tous les grands,
Elle engendra menins & courtiſans,
Son bras hardi changea bien ſans ſcrupule,
Un diadême en bonnet ridicule:

Plus d'un pays par elle eſt gouverné :

. . . . . .

. . . . . .

La Fortune, en caprices biſarre,
S'y prend ſi mal, que l'homme de talens
Eſt très-ſouvent ſupplanté par l'ignare :
Chez nous, ailleurs & dans tous les climats,
C'eſt en deux mots, l'hiſtoire de Midas.

L. R. D. P.

❁

Sçait-on pourquoi un homme qui ne ſçait rien ſe croit habile ? C'eſt parce qu'il ne ſçait pas qu'il ne ſçait rien.

Phil. B.

❁

On peut revenir des ténébres de l'ignorance ; on ne revient jamais de celles de la préſomption.

Phil. B.

❁

Un ſot trouve toujours un plus ſot pour l'croire :

Une voix impoſante, un maintien effronté,
Sont de forts argumens pour le peuple hébété.

L. R. D. P.

Ce qui fait que tant de gens déraiſonnent, c'eſt qu'ils veulent penſer au-delà de leurs lumiéres.

Phil. B.

Le moyen le plus ordinaire de ſe conſoler de ſon ignorance, c'eſt de croire inutile tout ce qu'on ne ſçait pas.

Phil. B.

J'eſtime fort l'ignorance d'un homme qui croit & avoue ne ſçavoir que ce qu'il ſçait.

Phil. B.

La plûpart des hommes ne penſent ni ne ſentent; ils ſe chargent des idées qu'on leur fournit, bientôt même ils les perdent de vue pour

d'autres qu'on leur ſuggére. Vils automates, ils n'ont de droit à l'humanité que par leur figure.

Phil B.

La fainéantiſe eſt une mort prématurée. Ce n'eſt pas vivre que de ne pas agir.

Phil. B.

En ne faiſant rien, on apprend ordinairement à mal faire.

Phil. B.

VOLUPTÉ.

RIEN de plus funeſte à la ſocieté que le voluptueux. Je parle de ces hommes qui ne recherchent le plaiſir ni avec ce choix de ſentiment qui l'épure, ni avec cette délicateſſe de goût qui ne fait que s'y prêter. Je parle de ces hommes ſi communs à préſent, qui, n'ayant nuls princi-

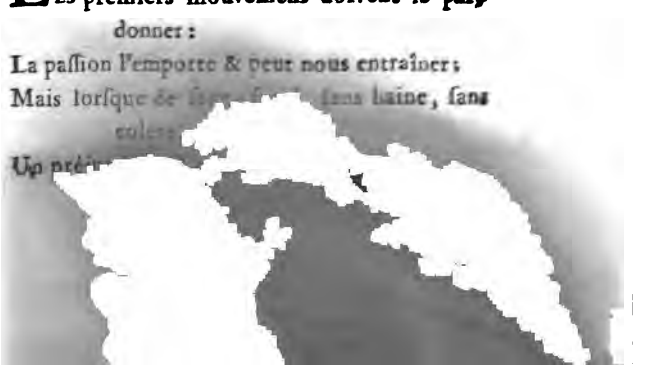
pes, vicieux par air, débauchés par oiſiveté, ne trouvent plus que du dégoût dans l'habitude au plaiſir, & ne peuvent corriger ce dégoût que par des excès qui deviennent des beſoins, d'autres excès plus grands encore. Je dis que ces ſortes de gens ſont dans l'humanité, d'auſſi grands fléaux que les avares par leurs rapines. Ce ſont eux qui pervertiſſent les mœurs & détruiſent les Etats par des préjugés pires que les vices qu'ils y répandent. C'eſt à eux qu'on doit cette philoſophie licentieuſe, qui, voulant paraître avoir la raiſon pour appui, eſt comme un lierre qui s'y attache & l'étouffe en l'embraſſant. C'eſt à eux qu'on doit cette politeſſe de manege, qui, trop connue aujourd'hui, ſemble avertir de ſe méfier d'elle: c'eſt à eux qu'on doit ce goût du luxe qui n'a déja preſque plus de bornes que l'impuiſſance de croître; cet eſprit de frivolité, qui effleure tout & ne s'attache à rien, qui ne fait que voltiger ſur la ſuperficie des objets, qui met de l'importance aux

petites choſes, & traite ſans attention les plus eſſentielles, qui n'aime que ce qui l'amuſe, & qui n'aime plus rien dès qu'elle en jouit : c'eſt à eux enfin que l'on doit ce rétréciſſement, cette petiteſſe, cet aviliſſement des ames d'à préſent, qui, accablées du poids de leur exiſtence, ſe fuyent, s'évitent, s'éloignent d'elles-mêmes, n'oſent ſe chercher dans le vuide des jours qu'elles perdent, ni dans un amas d'idées ſans objet, qui ſe confondent les unes dans les autres, & qui tombent & diſparaiſſent à meſure que d'autres viennent leur ſuccéder.

Phil. B.

DUEL.

Les premiers mouvemens doivent ſe pardonner :
La paſſion l'emporte & peut nous entraîner ;
Mais lorſque de ſang-froid, ſans haine, ſans
colere,
Un préju-



Oblige deux amis, victimes de leur sort;
Pour sauver leur honneur a se donner la mort,
Qui ne déplorerait qu'un caprice bizarre,
Ose infecter nos mœurs d'un usage barbare?
Sont-ce des insensés? Sont-ce des furieux?
Que ces vengeurs cruels d'un honneur odieux?
Non, c'est un peuple doux, généreux, magnanime,
Qu'un préjugé funeste entraîne dans le crime,
Qui partagé des Cieux d'une rare valeur,
Abuse de ses dons & se livre à l'erreur.
Arrêtez, malheureux!

L. R. D. P.

FORTUNE.

LA fortune est pire qu'un poison,
Lorsqu'elle a pû remplir l'esprit de sa chimère,
Elle altére le fond du meilleur caractère.
L'homme dans ses transports s'imagine être un Dieu,
Et prétend que pour lui l'encens fume en tous lieu:
Tous ces grands endormis au sein de l'opulence,

Penſent qu'ils ſont le but pour qui la providence
Fit ſortir du néant ces êtres ſi divers,
Qui rampent ſur la terre, ou volent dans les airs.
Tout eſt bien quand chez eux un certain luxe abonde.

L. R. D. P.

On ne monte à la fortune que par dégrés; il n'en faut qu'un pour en deſcendre.

Phil. B.

Ne nous flattons point d'avoir beaucoup d'amis: un revers de fortune peut ſeul nous en apprendre le nombre.

Phil. B.

Connaiſſez la fortune inconſtante & légére;
La perfide ſe plaît aux plus cruels revers:
On la voit abuſer le ſage & le vulgaire,
jouer inſolemment tout ce faible univers;

Aujourd'hui c'eſt ſur ma tête
Qu'elle répand ſes faveurs ;
Dès demain elle s'appprête
A les emporter ailleurs,

L. R. D. P.

La fortune en ſes dons n'en a point de ſolides ;
Ses progrès ſont ſubits, ſes chûtes ſont rapides ;
Je mépriſe un faquin de titres revêtu,
Mon encens n'eſt offert qu'à la ſeule vertu.

L. R. D. P.

Le chapitre des événemens eſt vaſte ; mais la prévoyance & l'habileté peuvent corriger la fortune.

L. R. D. P.

La fortune ſe vend cher à ceux qui la recherchent, elle ſe livre d'ordinaire aux moins empreſſés.

Phil. B.

La fortune pour l'ordinaire, n'eſt point favorable aux honnêtes gens : l'écume

l'écume des mers s'élévent ſur leur ſurface, & les perles reſtent au fond.

Phil. B

Le hazard ſe mêle des fortunes. Pourquoi trouver étrange qu'il ſe mêle auſſi des réputations ?

Phil. B.

PROSPÉRITÉ.

QUE ſont réellement les proſpérités même les plus brillantes ? Quel eſt l'état de ceux qui en ſont les plus entêtés N'eſt-ce pas pour la plûpart un état de miſére & de beſoin ? Le ſeul amour du repos les tient dans une agitation continuelle, & leurs paſſions étant ſans frein, leurs vues ſont auſſi ſans bornes. Toujours un nouveau déſir, comme un ſalpêtre enflammé, pétille dans leur ame, & les porte vers un objet dont la perſpective les éblouit à ſon tour, mais dont l'approche & la poſſeſ-

sion ne les désabuse point du triste soin d'en rechercher d'autres. De-là des jours plus vuides que remplis: on se plaint de leur rapidité, parce qu'on n'en jouit point; & presqu'en même-tems de leur lenteur, à cause des dégoûts qui les accompagnent. On se dérobe sa vie sans le vouloir, & comme elle n'est pas dans l'espace du tems, mais dans l'emploi qu'on en doit faire, elle est déja comme passée bien des années avant le moment où elle doit finir.

Phil. B.

Si nos ancêtres revenaient au monde, que diraient-ils du luxe de nos jours? Ils verraient les simples citoyens, mieux meublés & plus parés, qu'ils ne l'étaient eux-mêmes; & ils demanderaient où est le peuple dans les grandes villes, où nous demandons où sont les grands Seigneurs. *Phil. B.*

Comment se corrigerait-on de

ſes défauts, dans la proſpérité, on a commencé par s'y corriger de ſes vertus ?

Phil. B.

Les grands beſoins viennent des grands biens, & rendent la richeſſe preſque égale à la pauvreté.

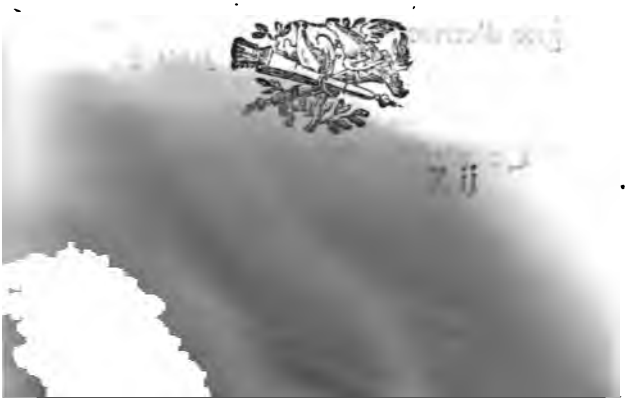
Phil. B.

On eſtimerait peu les richeſſes, ſi elles ne fourniſſaient à la vanité le plaiſir d'avoir ce que les autres n'ont pas.

Phil. B.

L'abondance des richeſſes les rend moins précieuſes ; la ſatiété en étouffe le goût.

Phil. B.



BONHEUR.

LE bonheur s'offre à l'homme de toutes parts; mais ou il manque de le saisir, ou il le saisit mal : ou il ne le sent point, ou il n'en jouit pas tranquillement par la crainte qu'il a de le perdre. Souvent il se le figure où il n'est pas & n'en juge que par son goût & ses caprices. L'ambitieux voit les biens avec indifférence & ne court qu'après la gloire qui l'a séduit, tandis que l'avare, insensible à cette gloire, n'aspire qu'aux richesses qu'il croit seules capables de le contenter. Celui-là se plaît dans l'agitation & le travail; celui-ci ne trouve de satisfaction que dans le repos. Tel homme s'estime heureux qui ne l'est pas, & tel passe pour malheureux dont le sort est digne d'envie.

Phil. B.

Ce n'est ni la sale demeure de

Diogéne qui cauſait ſon bonheur, ni la vaſte région des Indes qui par elle-même pouvait rendre Aléxandre plus heureux. Mais le Cynique ſe plait dans ſon tonneau, parce-qu'il ne déſire rien au-delà de ſon étroite enceinte; & l'univers entier ne ſuffit point au Conquérant de l'Aſie, parce qu'il ne ſçait point donner des bornes à ſon ambition.

Phil. B.

❀

Je n'ai jamais conçu qu'on pût être heureux ſans être bien avec ſoi; mais comment être bien avec ſoi? quand on n'eſt pas dans l'état pour lequel le ciel nous a fait naître?

Phil. B.

❀

Horace dit: le bœuf voudrait porter la ſelle & le cheval labourer.

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus

Delà vient auſſi que le bonheur, toujours inconſtant & mobile, reſſemble à un ruiſſeau, qui, ſelon les

tems augmente ou décroît, & quoique souvent limpide dans sa source, se trouble & devient fangeux dans son cours.

Phil. B.

Nos divers sujets de bonheur sont comme nos modes, ils se remplacent, ils se detruisent, ils se renouvellent. Le caprice en décide plus que la raison, ou pour mieux dire, la vanité en est la seule mesure. Les uns la placent dans le faste & la grandeur, les autres dans la satisfaction des sens, quelques-uns dans la culture de l'esprit, les autres dans la paresse & l'inaction

Phil. B.

Pourquoi l'homme parvient-il si rarement à être ou à s'estimer heureux ce qui serait à peu près le même, & pourquoi, malgré son amour propre, s'empêche-t-il lui-même de le devenir, soit par l'abus qu'il fait du bonheur dont il jouit, soit

parce qu'il ne ſçait pas ſe le rendre durable ?

Phil. B.

Quelque grand que ſoit le bonheur, il en eſt un plus grand encore ; c'eſt celui d'être eſtimé digne du bonheur dont on jouit.

Phil. B.

. . . . Souviens-toi que toute étude eſt vaine,
Et qu'on y perd ſon tems, ſa vigueur & ſa peine.
Enfin qu'on n'a rien fait dans ces terreſtres lieux,
Si l'on n'a point appris le ſecret d'être heureux.

L. R. D. P.

Un inſtant de bonheur vaut mille ans dans l'hiſtoire.

L. R. D. P.

C'eſt un plaiſir divin de faire des heureux,
Il tranſporte les cœurs nobles & généreux.

L. R. D. P.

L'idée du bonheur eſt ſouvent plus flatteuſe que le bonheur même.

Phil. B.

Le vrai bonheur, ſi difficile à acquérir, ſe trouve dans la tranquilité d'eſprit, qui vient d'une égalité d'ame, qui ne rebute les plaiſirs, ni ne les recherche, qui réprime ſes déſirs de crainte qu'ils ne ſe portent à ce qu'on ne peut obtenir, qui voit avec indifférence les bons & les mauvais ſuccès.

Phil. B.

Sans chercher un bonheur incertain, n'eſt-ce pas aſſez pour être heureux, que de n'être pas auſſi malheureux qu'on le pourrait être?

Phil. B.

Rien n'eſt tant oppoſé au bonheur de l'homme que l'orgueil.

Phil. B.

Si chaque mortel ſçavait reſter à ſa place, il n'en eſt point qui ne fût heureux ; mais perſonne n'eſt content de celle qui lui eſt échue en partage, & pour laquelle il avoit reçu tous les talens qui devaient y être aſſortis.

Phil. B.

Un homme quelqu'il ſoit ſerait heureux, qui ne déſirant rien, jouirait de lui-même dans toute la plénitude d'une ſage tranquillité; mais où trouver un tel homme?

Phil. B.

Un homme ne ſe ſuffit pas à lui-même pour être heureux il ne peut l'être réellement qu'autant que ſon bonheur peut ſe répandre ſur les autres. Il eſt vrai que ſouvent c'eſt aſſez de ſe croire heureux pour l'être, & qu un amour propre déréglé peut nous faire trouver des plaiſirs dans les choſes mêmes les plus frivoles mais cet amour, le premier de tou

les flatteurs, ne nous séduit que parce qu'il nous persuade que nous pouvons tromper les autres, & rarement nous tromperait-il, s'il ne nous représentait aussi aimables aux yeux de ceux qui nous connaissent, qu'il nous fait paraître aimables à nos propres yeux.

Phil. B.

Le bonheur que l'on procure aux autres ne peut manquer de rejaillir sur le cœur généreux de celui qui le produit: c'est une eau, qui, après avoir arrosé des terres arides, remonte vers sa source pour en couler de nouveau.

Phil. B.

Nous avons en nous-mêmes trois sources de bonheur.

L'amour propre, qui allume nos désirs: la raison qui nous prescrit les régles d'honneur & de justice, pour la conduite de nos actions & pour le maintien de la société ci-

vile, un je ne ſçais quel inſtinct qui répugne au moindre mal, & recherche tout ce qui peut le ſatisfaire. Ces trois ſources ſont preſque toujours plus dangereuſes qu'utiles.

L'amour propre trahit plus ſouvent les intérêts qu'il ne les ménage, à force d'aſpirer à tout, il ne parvient à rien, il perd toujours de ſes droits en cherchant à les accroître.

La raiſon, en voulant faire des ſages, ne forme ſouvent que des préſomptueux.

Phil. B.

Il paraît bien que notre bonheur ne ſçaurait être parfait ici-bas. A quelque dégré que ſoient nos maux, ils peuvent augmenter ; & il n'eſt aucun de nos plaiſirs qui n'ait ſes bornes.

Phil. B.

Je ne connais qu'un ſeul moyen de parvenir au bonheur, qui eſt le

bonheur lui-même, c'eſt le bon uſage de la raiſon.

Phil. B.

Il y a généralement dans nos cœurs un ſentiment commun qui a contribué à former les premiéres ſociétés : ce ſentiment eſt le déſir preſſant & continu du bonheur, & ce déſir eſt de tous les âges, de tous les caractères, de tous les climats, de toutes les conditions de la vie.

Phil. B.

Tout bonheur doit être conforme aux penchans habituels du cœur qui le pourſuit: il doit être durable & tellement indépendant, que rien, ſi nous ne le voulons, ne puiſſe nous l'arracher.

Phil. B.

Autant d'eſpéces de bonheur, autant de tranſports qui nous agitent. Rarement un bonheur iſolé peut nous

nous ſatisfaire ; nous voudrions les avoir tous à la fois, & les poſſéder ſans altération, ni partage.

Phil. B.

❀

Le vrai bonheur eſt fait pour les cœurs vertueux.

L. R. D. P.

❀

Rien n'eſt grand que par comparaiſon : c'eſt toujours le malheur d'une portion des hommes qui rehauſſe & fait éclater le bonheur de l'autre. Nous ne paraiſſons riches, puiſſans, reſpectables que par l'indigence, la faibleſſe, l'aviliſſement du peuple. Nous lui devons, pour ainſi dire, toute notre grandeur, & nous ne ſerions preſque rien, s'il n'était au-deſſous de ce que nous ſommes.

Phil. B.

❀

On peut dire des anciens Philoſophes, que s'ils étaient aſſez ſages & aſſez éclairés pour douter qu'on

pût trouver ſur la terre le véritable bonheur, ils l'étaient bien peu de ſe rendre malheureux ſans mérite & ſans eſpoir de récompenſe.

Phil. B.

Si nous ne conſidérons que les apparences, nos idées confuſes, incertaines & flottantes, diſtingueront à peine le bonheur d'avec le malheur. Souvent on croit très-heureux ceux qui, au fond, ne méritent que de la compaſſion. Par exemple celui qui ne connaît de contentement qu'à aſſouvir des goûts dépravés qui abrégent ſes jours, n'eſt-il pas à plaindre? Un furieux qui ne trouve de ſatisfaction qu'à exercer ſa rage; un tyran qui aime le ſang, un ſcélérat qui ſe plaît dans le crime, un inſenſé qui cherche le bonheur dans ſon déſeſpoir même, tous ceux enfin qui eſpérent le trouver dans la paſſion dominante de leur caractère, ſont-ils heureux en effet?

Phil. B.

Rien n'eſt plus ordinaire que d'entendre dire qu'il n'y a point de plus grand bonheur dans la vie que l'amitié, cette ſenſibilité réciproque, l'aimant & le lien des cœurs bienfaits. Mais aujourd'hui un ſimple vernis de politeſſe rend amis preſque tous les hommes; ſouvent il ſuffit, pour le devenir, qu'on ſe ſoit vû quelquefois. Mais qu'il eſt rare de trouver dans ce grand nombre un ſeul ami qui en mérite le nom!

Phil. B.

On a dit avec raiſon que le bonheur eſt un excellent breuvage, plus ſouvent verſé dans des verres de fougére, que dans des coupes d'or.

Phil. B.

Le bonheur n'eſt agréable qu'autant qu'on a le ſentiment & la connaiſſance du malheur.

B.

Nous ne penſons pendant toute notre vie, qu'à ce que nous avons été, qu'à ce que nous ſommes, & qu'à ce que nous voudrions être.

Phil. B.

Connaître & ſentir ſon bonheur, c'eſt en doubler la jouiſſance.

Phil. B.

Celui qui poſſéde beaucoup, n'eſt pas le plus heureux, c'eſt celui qui déſire peu, & qui ſçait jouir de ce qu'il a.

Phil. B.

A bien examiner les choſes, être heureux, ſi je ne me trompe, eſt ſeulement ſçavoir qu'il eſt des malheureux, & que l'on n'eſt pas du nombre de ces infortunés.

Phil. B.

MALHEURS.

QUOIQUE souvent malheureux dans ses projets, l'homme s'y attache avec ardeur, & le malheur même d'y avoir échoué lui sert presque toujours de nouveaux motifs de les poursuivre. *Phil. B.*

Ce n'est qu'à ceux qui ont merité leur infortune ou qui n'ont pû la soutenir avec courage, qu'il est permis de se la rappeller avec douleur. *Phil. B.*

Quand même nos malheurs ne viendraient point de notre peu d'attention à nous en garantir, ni de l'inconstance & de la perversité des goûts & des penchans qui nous dominent, il est toujours certain qu'il n'est point d'état ou de condition dans la vie, qui n'ait plus ou moins de peines à supporter. *Phil. B.*

Une méfiance trop marquée attire souvent elle seule les malheurs dont on cherche à se garantir.

Phil. B.

Ce doit nous être une vrai consolation & non un sujet de chagrin & d'envie, de voir des places occupées par des gens qui valent moins que nous. Ce seroit autre chose, si l'usage était de ne les donner qu'à ceux qui en sont dignes : le bonheur de ceux-là devrait faire alors notre désespoir, parce qu'il serait une preuve de notre peu de mérite.

Phil. B.

Un homme plus grand que ses malheurs, fait voir qu'il n'en était pas digne.

Phil. B.

Pourquoi fuir les malheureux ? Leur état fait mieux sentir le prix du bonheur que l'on possède.

Phil. B.

Il eſt auſſi naturel de craindre que d'eſpérer quand on eſt malheureux.

Phil. B.

Il eſt rare qu'un malheureux ait des amis, plus rare encore qu'il ait des parens.

Phil. B.

Ce n'eſt qu'en ſupportant le malheur avec courage qu'on le ſurmonte. La patience dans l'infortune donne plus d'éclat qu'on ne perd.

Phil. B.

N'eſt-il pas plus à déſirer de n'avoir jamais été heureux, que d'éprouver le chagrin de ne pouvoir pas l'être toujours?

Phil. B.

Dans nos diſgraces nos

mes bien moins touchés de la part que nos amis y prennent, que nous ne ſommes irrités de la joye que nos ennemis en conçoivent.

Phil. B.

Il eſt vraiſemblable que nous n'imputons nos malheurs à la fortune, que pour nous épargner la honte de nous les être attirés ?

Phil. B.

C'eſt particuliérement dans un tems d'affliction, qu'on ſent plus vivement les malheurs des autres.

Phil. B.

Ce n'eſt preſque jamais que le malheur qu'on évalue ; il n'eſt que le plaiſir qui ne ſe calcule pas.

Phil. B.

Voulez-vous bien connaître le caractére d'un homme ? attendez

qu'il lui arrive quelque disgrace; vous verrez bien-tôt alors ou toute sa grandeur ou toute sa faiblesse.

Phil. B.

Il se rencontre dans toutes sortes d'affaires des momens heureux qui ne reviennent point, & l'on se repent trop tard de n'avoir pas fait, lorsqu'il en était tems, ce qu'il n'est jamais deux fois tems de faire.

Phil. B.

S'il est des dangers inévitables, il en est beaucoup où l'on donne par imprudence, beaucoup plus encore qu'on pourrait éviter avec un peu de précaution.

Phil. B.

Les plus malheureux sont ceux qui osent le moins se plaindre.

Phil. B.

Je crois volontiers qu'il eſt plus louable de ſouffrir de grands maux, que de faire de grandes choſes.

Phil. B.

La mort eſt un azyle toujours aſſuré contre les travaux & les peines de ce monde. Un pilote, ſûr de rentrer dans le port, ne redoute point les tempêtes.

Phil. B.

Au bout d'une génération, tout ſera égal entre les plus heuréux & les plus miſérables.

Phil. B.

Les ſoins qu'on ſe donne pour ne pas ſouffrir, cauſent plus de tourmens qu'on n'en aurait à ſupporter les ſouffrances.

Phil. B.

DESIRS.

JE ne ſçais s'il ſerait poſſible de vivre ſans deſirs. L'agitation eſt auſſi néceſſaire à l'ame que le mouvement dans les êtres phyſiques : engourdie dans le repos, elle y ſerait comme annéantie. Il n'eſt pas juſqu'à l'air, qui, pour ſe purifier, n'ait beſoin d'orages.

Il eſt des déſirs qui viennent de nos penchans naturels, il en eſt qui viennent des ſentimens ou des paſſions du cœur, il en eſt d'autres plus communs, plus ordinaires, dans leſquels on reconnaît plus de ſaillies que de ſuite, & quelquefois plus de chiméres que de vues.

De tous les déſirs, les plus dangereux, ce ſont ceux que forment en nous les penchans naturels qui nous dominent : le deſir des richeſſes dans un avare, la paſſion des plaiſirs dans un voluptueux, le deſir des honneurs dans une ame ambitieuſe.

La plûpart de nos desirs sont ou trop aveugles, ou trop vifs, ou trop ambitieux, ou trop imprudens, ou trop frivoles. Aveugles, il ne nous donnent pas le tems de connaître ce qu'il nous importe d'éviter. Trop vifs, nous restons au milieu de la carriére, honteux de notre faiblesse. Trop ambitieux, ils nous portent où nos talens, notre état, notre naissance ne sçauraient atteindre. Trop imprudens, il est rare qu'ils prennent les vrais moyens de nous satisfaire. Trop frivoles enfin, ils se proposent moins ce qui intéresse que ce qui plaît.

Phil. B.

Heureux le mortel, qui craignant de s'égarer avec ses desirs, les réprime, les retient, les regle du moins & les modére. Plus heureux encore celui, qui dégagé de tout ce qui les fait naître, ne cherche sa satisfaction qu'en lui-même, qui regarde avec indifférence

indifférence les biens & les maux, confond dans ſes idées les ſceptres & les houlettes, brave les honneurs ſans les craindre, les richeſſes ſans les mépriſer, l'eſtime des hommes ſans la dédaigner, les hommes eux-mêmes ſans prétendre les blâmer, ni refuſer de leur être utile.

Phil. B.

Que de déſirs retranchés, s'ils venaient tous d'une ame qui ſçût meſurer, calculer, apprécier?

Phil. B.

Il n'eſt que le déſir d'être aimé qui puiſſe garantir un Prince des malheureux piéges qui l'aſſiégent de toutes parts.

Phil. B.

Nos déſirs ſont notre deſtinée. Qu'eſt-ce en effet que le déſir? C'eſt un mouvement de l'ame qui l'occupe, la remue, l'échauffe, l'anime,

qui montre sa grandeur, ou sa petitesse, & fait son bonheur ou son malheur, selon la nature des choses, qu'elle ambitionne, on selon le bon ou le mauvais succès qu'elle éprouve en les recherchant.

Phil. B.

Jamais désir ne fut pleinement accompli ; l'un est toujours le germe d'un autre : un nouveau désir remplace celui qui s'éteint ; & ne s'éteint lui-même que pour faire place à mille autres, qui ramènent l'ame sans succès & sans plaisirs au même point d'inquiétude & d'ennui d'où elle était partie.

Phil. B.

Suprimons de nos vœux l'orgueilleuse insolence :
Que le Ciel à son gré dispose des humains,
C'est à nous d'obéir à l'ordre des destins.

L. R. D. P.

Qu'eſt-ce que nos ſouhaits? Des déſirs téméraires.
De frivoles deſſeins, hardis, imaginaires,
Conçus dans des cerveaux trop féconds en projets,
Mécontens, turbulens, ſouvent trop inquiets.
L. R. D. P.

Il eſt heureux pour l'humanité, qu'il y ait des déſirs qu'on ne peut ſatisfaire: ſans cela le dernier des hommes ſerait maître de tout l'univers. *Phil. B.*

On avilit le déſir de bien faire par le déſir de paraître avoir bien fait.
Phil. B.

Un déſir ſatisfait ſuſpend l'activité d'une ame qui veut toujours être émue, & le dernier qui l'occupe la rend très-indifférente à tous ceux qui l'ont précédée.

Il n'eſt pas poſſible à l'homme de vivre ſans rien déſirer. S'il en était qui oſaſſent ſe vanter d'une ſi heureuſe apathie, je ſoutiens qu'il leur reſterait encore un déſir, celui de pouvoir perſévérer dans un état ſi tranquille.

Phil. B.

Condamner les déſirs en général, ce ſerait condamner la nature même: Ils tiennent ſi fort à notre être qu'ils préviennent la raiſon, & il en eſt peu qu'elle n'adopte ; le plus frivole devient preſque auſſi-tôt un ſentiment.

Phil. B.

Il n'eſt point de déſirs qui ne nous flattent. Il en eſt peu qui ne nous trompent.

Phil. B.

Les déſirs ſont néceſſaires à l'humanité: ils lui donnent du mouvement & de la vie.

Phil. B.

PLAISIRS.

LEs jeux & les divertiſſemens des gens de la campagne, ſeraient de rudes exercices pour les grands ſeigneurs d'à préſent; mais les jeux ſédentaires de ceux ci & leurs tranquilles débauches ne ſont-ils pas plus pénibles & plus dangéreux à la ſanté, que ceux des gens de la campagne?

Phil B.

Quels peuvent être des plaſirs que l'on n'a pas la peine de ſouhaiter que l'excès rend languiſſans, d'où naît ſans ceſſe le beſoin d'autres plaiſirs & de plus grands plaiſirs enc-

& qui uſez par l'habitude, reſſemblent aux parfums qui perdent de leur vertu par un trop fréquent uſage?

Phil. B.

Uſez des plaiſirs de votre état, mais ſouvenez vous toujours qu'ils ne ſont faits que pour vous amuſer & vous diſtraire & non pour vous occuper. Ils peuvent flatter vos ſens, mais ils ne peuvent remplir votre cœur. Celui qui l'a créé peut ſeul le ſatisfaire.

Phil. B.

Lorſque les ſens ſont ſatisfaits, les hommes ne tardent pas à reconnaître le vuide & le néant des biens qu'ils avaient oſé ſe promettre.

Phil. B.

Le plaiſir eſt toujours plaiſir tant qu'il eſt ſenti: en eſt-il aucun qui ne ſoit un ſonge? Tout n'eſt que rêve ici bas.

Phil. B.

Ce n'eſt pas dans le tems qui paſſe qu'on peut goûter des plaiſirs qui paſſent avec le tems. Ce n'eſt qu'à la fin de la vie que la plûpart des hommes reconnoiſſent la frivolité de ce qu'ils croiaient les flatter le plus.

Phil. B.

Pour juger ſainement des plaiſirs, il faudrait n'en aimer aucun ; ou les connaître tous par l'uſage. Dans le premier cas on en parlerait avec indifférence & ſans prévention. Dans le ſecond, on ſçaurait poſitivement ce qu'ils ſont & ce qu'on en peut attendre !

Phil. B.

De tous les plaiſirs des ſens, il n'en eſt point qui ne ſoit trop cher au prix même d'un ſimple deſir. On ne s'ennuie jamais plus qu'au moment qu'on ſort de les goûter, & ce qui eſt étonnant, & plus triſte encore, c'eſt que de cet ennui naît

le beſoin d'autres plaiſirs qui ennuient de même. *Phil. B.*

Les plaiſirs de l'ame ſont ceux que l'on trouve dans l'amitié, dans la compation, dans l'humanité, dans la reconnoiſſance, dans la fuite même des autres plaiſirs, dans la probité, dans la pratique des vertus morales.

Phil. B.

Je ne prétens pas qu'on doive renoncer à tous les plaiſirs des ſens. Il en eſt d'auſſi néceſſaires que les alimens: beſoin, humiliant; mais qui ranime la nature. Ne les dédaignons point; mais ſachons en uſer avec modération, avec économie.

Phil. B.

Les plaiſirs imprévus ſont les plus agréables. Ils ne ſont pas précédés d'une eſpérance qui ſe dément preſque toujours.

Phil. B.

Les vrais plaiſirs ſont ceux qu'ont acheté les peines.
La pareſſe offre à l'homme une fauſſe douceur;
Le travail eſt pour lui la ſource du bonheur.

L. R. D. P.

L'abus ſeul des plaiſirs change le bien en mal :
La moleſſe, en tout tems, fut contraire à la gloire.

L. R. D. P.

Faire du bien eſt le ſeul plaiſir qui ſoit ſans remords, ſans trouble, ſans amertume, le ſeul qui ne s'uſe point, puiſque le long uſage, qui endurcit le cœur a tous les autres plaſirs, rend tous les jours celui-ci & plus doux & plus ſenſible.

Phil. B.

Qui ne connaît le né ant des pl

ſirs, & qu'ils ne peuvent rendre un homme heureux qu'autant qu'il a ceſſé d'être raiſonnable.

Phil B.

AMOUR,

AU bon vieux tems, où fleuriſſaient nos peres,
Le ſentiment formait les nœuds des cœurs,
Les paſſions alors étaient ſincéres,
L'or n'avait point pû corrompre les cœurs,
L'Amour tout ſeul poſſédait ſon empire,
Sçavoir aimer, c'était l'art de ſéduire,
Pour tout préſent on donnait quelques fleurs,
Et ce bouquet venant d'une main chére,
S'eſtimait plus que tout l'or de la terre:
Baiſers legers étaient grandes faveurs;
Mais à préſent tout ſe vend, tout s'achéte,
Et la dévote ainſi que la coquête,
A ſon mari fait trouver un rival,
Ce marché-là ſe fait à la toilette,
Du doux ſoupir à la faveur parfaite,
Tout a ſon prix, & l'amour eſt vénal.

L. R. D. P.

L'amour des bons vieux tems chaque jour dégénére,
Jadis il était pur, discret, tendre, sincére.
Il n'est plus à présent que léger & trompeur
La débauche à la fin en a proscrit le cœur,
On se prend sans nul goût, souvent par stratagême,
Et quand même on se haït, on se jure qu'on s'aime;
On se brouille, on se quitte, on change, ou se reprend,
La tendresse vénale, & s'achéte & se vend.

L. R. D. P.

De quelque sorte que soit l'amour, il n'est jamais exempt de chagrins & d'inquiétude; & il ne finit d'ordinaire, (car tout finit en ce monde) que par des plaintes, des querelles, des dissentions. S'il est violent, il est jaloux: s'il est paisible & sans effort, il devient leger, inconstant; plus circonspect que délicat; il ne cherche plus à séduire, il a besoin de

perſuader; il attend ſans inquiétude le bonheur qu'il devançoit par ſes deſirs; il confond l'habitude avec la conſtance, il ne veut pas rompre ſes liens, mais il les délie l'un après l'autre, & il s'éteint enfin, ne fût-ce que par le ſeul embarras de ne ſçavoir plus feindre. *Phil. B.*

On ceſſe ſouvent d'aimer à force de ſe connaître; il eſt des ames qui venant à ſe montrer, enlaidiſſent la beauté-même: il eſt auſſi des beautés à qui il en a peu coûté pour plaire, & à qui il en coûte trop pour plaire longtems: un ſeul moment de dégoût peut conduire à l'indifférence; la moindre importunité peut faire naître la plus parfaite averſion. Il n'eſt pas étonnant de voir cette derniere paſſion ſuccéder à la plus vive tendreſſe: les paſſions ſe tiennent toutes par la main, & les plus oppoſées ſe touchent. On peut paſſer de l'amour à la haine, & auſſi aiſément de la haine à l'amour.

Phil. B.

L'amour

L'amour eſt une eſpéce de tribut que chacun doit à l'humanité : la jeuneſſe n'attend pas qu'on le lui demande, & la vieilleſſe épuiſée le paye du moins par ſes déſirs.

Phil. B.

L'amour ne peut s'éteindre que de lui-même : il n'eſt jamais plus opiniâtre que lorſqu'il s'apperçoit que l'on conſpire contre lui.

Phil. B.

Il eſt rare que l'amour ne ſoit fou dans une ame folle ; il peut être ſage dans un cœur bienfait.

Phil. B.

Les premiers ſoupirs d'un fol amour ſont les derniers de la ſageſſe.

Phil. B.

Croyons-en l'expérience de tant de ſiécles, l'amour dont on a vaine-

ment eſſayé de faire une vertu, n'eſt qu'un faible, un délire, une fiévre de la raiſon, une paſſion, & de toutes les paſſions, celle qui cauſe plus de ravage dans la ſociété : elle déchire autant de cœurs qu'elle en unit, & malheureuſement encore ſon ſeul reméde eſt ſon inconſtance. Elle change d'objet ſans s'affaiblir, & ne meurt preſque jamais dans un lieu, que pour renaître dans un autre.

Phil. B.

Plus l'amour vieillit, plus il eſt faible. L'amitié devient plus forte en vieilliſſant.

Phil. B.

Le fond de notre être eſt l'amour du plaiſir ; c'eſt un feu central qui vivifie tout : ſans lui nous croupirions ſans énergie dans l'indolence. Cet amour eſt plus abſolu que la raiſon. Il la prévient dans notre enfance : il la maîtriſe dans la jeuneſſe ; & ſi, dans l'âge qui refroidit les paſ-

sions, il ne nous porte pas aussi violemment vers ce qui plaît, il sert du moins à nous éloigner de tout ce qui incommode.

Dans les chagrins qui proviennent de la tendresse, l'affliction est d'autant plus opiniâtre, qu'elle se croit autorisée par un motif de vertu. Tout ce qui rappelle les pertes que l'on a faites, rouvre de nouveau ces plaies, en y enfonçant le poignard de la mélancolie, guidé des mains de la constance & de la fidélité : les distractions & le tems ont seuls le droit de les guérir.

L. R. D. P.

La plûpart des amours ne sont point durables ; il en est comme du bois, qui, à force de nous échauffer, se consume lui-même.

L'imprudence laisse échapper ses secrets, l'amitié les confie, l'amour, le véritable amour les livre, & ne s'en apperçoit pas.

Phil. B.

AMOUR PROPRE.

L'AMOUR propre du genre humain serait trop humilié, si la fragilité des demi-dieux ne nous apprenait qu'ils sont hommes comme nous.

L. R. D. P.

Soyez incessamment en garde contre votre amour propre. Il n'est que lui capable de donner à la flatterie de l'ascendant sur votre cœur. Aimez la gloire, j'y consens, je vous y exhorte même; mais fuyez la vanité: celle-ci recherche uniquement l'approbation des hommes, celle-là le seul temoignage secret d'une conscience tranquille. Quiconque mé-

priſe la gloire n'eſt pas loin de mépriſer la vertu, mais quiconque a de la vanité peut tout au plus contrefaire la gloire & ne peut jamais acquérir la vertu.

Phil. B.

L'amour propre nous fait ſentir ce que les objets doivent avoir pour nous de dégoût ou d'attrait, de vrai ou de faux, de bon ou de nuiſible. Les paſſions ont moins de priſe ſur lui que ſur la raiſon : & ſi comme elle, il s'endort quelquefois, le moindre murmure l'éveille.

Phil. B.

On n'a jamais ceſſé de déclamer contre l'amour-propre ; on le prétend la ſource de tous les vices. Je crois l'amour-propre moins dommageable qu'utile ; toujours agiſſant, il n'eſt occupé qu'à nous procurer le bonheur [illegible] nous ſouhaitons & à nou[illegible] les malheurs qui [illegible]

tait ainſi, il ceſſerait d'être ce qu'il eſt, & ce qu'annonce le nom même qu'il porte.

Phil. B.

Il eſt un amour propre inſolent, qui nous porte à n'aimer que nous, à déſirer que tous les biens, tous les plaiſirs, tous les honneurs ne ſoient que pour nous. C'eſt lui qui nous rend violens, inquiets, envieux, cruels, inſuportables aux autres & à nous mêmes: il eſt un autre amour propre, ſemblable encore à la raiſon, qu'il eſt toujours prêt à ſuppléer: celui-là nous éclaire ſans nous échauffer; il n'a d'autre vue que notre contentement, & ſans-ceſſe il eſt comme la ſentinelle de nos cœurs, toujours à donner l'allarme, pour que rien n'en puiſſe troubler le calme & la ſérénité.

Phil. B.

Ce qui ſe fait par le mouvement de notre amour propre étant notre

ouvrage, nous l'aimons avec paſſion.

Phil. B.

Tous les objets qui excitent l'amour propre ne lui plaiſent point parce qu'ils ſont beaux, mais parce qu'ils lui font plaiſir.

Phil. B.

Une proprieté de notre amour-propre, c'eſt que nous aimons ceux qui nous admirent & non ceux que nous admirons.

Phil. B.

Pour ſe défier de l'amour propre, ne ſuffit-il pas de le voir toujours inconſtant & variable ? incertain dans ſes goûts, ſes déſirs changent ſans ceſſe ; il oſcille continuellement pour ainſi dire, entre trois objets également dangereux : l'ambition, l'intérêt, les plaiſirs. également attiré par chacun, il s'y l

& les rebute tour-à-tour : tantôt il sacrifie l'intérêt à l'ambition, tantôt l'ambition à l'intérêt, & tour-à-tour l'un & l'autre aux plaisirs.

Phil. B.

BIENFAITS.

LES bienfaits sont le seul trésor qui s'accroît à mesure qu'on le partage. En semant les biens on les recueille, & le seul désir de les répandre est presque déja le tems de la moisson.

Phil. B.

Les bienfaits interressés sont si communs, qu'il ne faut pas s'étonner si l'ingratitude n'est pas rare.

Phil. B.

. . . . Ce monde pervers est peuplé de méchans:
Les bienfaits sont payés de noire ingratitude.

Quiconque des vertus fait ſon unique étude,
S'il connaît les mortels, ne les ſervira pas.

L. R. D. P.

On peut dire qu'on n'a fait que vendre, ou prêter ſes bienfaits, dès qu'on ne s'en trouve pas payé par le ſeul plaiſir de les faire. Peu de gens ont le courage de faire des ingrats.

Phil. B.

Une belle ame doit être plus ſenſible aux bienfaits qu'aux outrages.

Phil. B.

EXPÉRIENCE.

Les erreurs qui devraient bien-tôt s'éteindre, s'accréditent en vieilliſſant. Il n'y a que les vérités qui devraient durer toujours, que nous laiſſons s'affaiblir à meſure qu'elles vieilliſſent.

Combien de gens croyent avoir de l'expérience par cela ſeul qu'ils ont vieilli ?

Phil. B.

L'expérience qui ne s'acquiert que par des fautes, eſt un maître qui coûte trop cher.

Phil. B.

Le plus mauvais des perſonnages, c'eſt d'être vieux & de n'avoir ni jugement, ni expérience.

Phil. B.

Il y a des gens qui ſe croyent capables de tout, parce qu'ils n'ont d'expérience de rien.

FAMILLE.

L'EXPÉRIENCE nous fait connaître que l'amour des peres pour leurs enfans & des enfans pour leurs peres, ne vient dans les premiers, que du plaiſir de voir, en quelque ſorte, reproduire & prolonger leur être & dérober une partie à la mort; & que, dans les ſeconds, ce n'eſt qu'un ſentiment de reconnaiſſance pour ceux à qui ils ſont redevables de la vie, ou plutôt, l'effet de la conſtitution primitive d'une ame dirigée par l'éducation à recevoir avec tendreſſe des attentions & des careſſes prodiguées avec bonté.

Phil. B.

Une des plus fortes Raiſons du dégoût qui ſurvient dans les mariages, c'eſt que le plaiſir de la poſſeſſion ne répond preſque jamais à la violence du déſir.

Le sang ne fait surement aucun lien dans les familles, & il ne peut empêcher la discorde de s'y introduire. L'adversion & l'inimitié y sont même beaucoup plus fortes, qu'entre les personnes que le sang n'a point unies.

Phil. B.

Les époux en se mariant font vœu de s'aimer. Ne serait-il pas mieux pour leur bonheur, qu'ils fissent vœu de se plaire?

Phil. B.

Faut-il s'étonner qu'il y ait si peu d'union dans les familles! on s'y voit de trop près pour ne se pas connaître, & il est difficile de s'aimer, quand on se connaît bien.

Phil. B.

On voit tous les jours des divorces scandaleux dans les mariages. Chacun en imagine divers sujets: mais

mais ils ne viennent à mon avis, que de ce que les deux époux, inconnus l'un à l'autre, ont été aux pieds des Autels ſe jurer de l'amour ſans ſçavoir s'ils pourraient même s'accorder de l'eſtime.

Phil. B.

Un pere honnête homme doit trembler, quand il voit les enfans d'un Brutus ſe ſoumettre au joug des tyrans, & le régne du fils de Marc-Auréle, n'être qu'un Régne de ſcélérateſſe & de fureur.

Phil. B.

On reconnaît deux époux, ou à l'embarras qu'ils ont à ſe rencontrer, ou à la ſatisfaction qu'ils ont à ſe perdre de vue.

Phil. B.

CHOIX D'UN ÉTAT.

JE penſe que pour bien choiſir un état, il faudrait qu'un âge un peu mûr permît d'en faire l'épreuve, & de s'y eſſayer par une eſpéce d'apprentiſſage, trop court & trop hâté, préciſement dans les profeſſions les plus auſtéres, & les plus irrévocables qui ſoient parmi nous.

Il faudrait qu'un jeune homme ne prît le parti des armes qu'après s'être longtems endurci à la fatigue & aux dangers.

Il faudrait qu'avant d'embraſſer l'état eccléſiaſtique, on fût convaincu par une longue expérience qu'on n'y cherche que la peine & le travail, que le ſalut des autres & le ſien propre, & non le repos, le bien-être, & le plaiſir de devenir l'arbitre des conſciences, de manier les foudres du Ciel, & de les lancer auſſi hardiment ſur la cîme des chênes que ſur les roſeaux & la fange des marais.

Phil. B.

PAUVRETÉ.

D'ORDINAIRE on ne voit que les pauvres avoir pitié des pauvres. Les grands les rebutent, les mépriſent, ſouvent même les outragent & les inſultent. Mais ces humains ſuperbes, qui auraient honte de déroger à leur honneur, à leur réputation, à leur nobleſſe; pourquoi n'ont-ils pas honte également de la laiſſer languir, ſe détruire & s'avilir dans leurs ſemblables, & de la dégrader eux-mêmes, encore plus par leur indifférence & leurs dédains, qu'elle ne l'eſt par les maux & les douleurs qui la flétriſſent & la deshonorent?

Phil. B.

Je ne ſçais qui eſt le plus à plaindre, ou d'un pauvre dont rien ne peut augmenter la miſére, ou d'un riche dont mille événemens peuvent troubler la fortune.

Phil. B.

Un cœur ſenſible fait bien ſouffrir. On a meilleur marché de ſon eſprit : il eſt peu d'objets qui l'intéreſſent. *Phil. B.*

Preſque toujours les plus indigens ſont les plus généreux.

Phil. B.

FAIBLESSE.

IL eſt étonnant que la faibleſſe ne ſache employer que la ſuperſtition & la force. On a toujours remarqué que les cœurs les plus faibles ſont ordinairement les plus cruels.

Phil. B.

Nos premiéres faibleſſes nous donnent des remords, les ſecondes les ſupportent, les derniéres les mépriſent.

Phil. B.

L'indolent n'a ni faibleſſe, ni courage; il n'a du goût ni pour le vice, ni pour la vertu; il n'avance, ni ne recule; il ne penſe, ni ne rêve; & ce qu'il eſt une fois, il l'eſt toujours.

Phil. B.

Si c'eſt une prudence de balancer longtems ſur ce qu'on doit entreprendre, c'eſt une faibleſſe de différer encore à force de balancer.

Phil. B.

Il n'arrive preſque jamais qu'en tombant d'une haute élévation, on ſe ſente autant de force pour ſe relever qu'on a eu de faibleſſe pour tomber.

Phil. B.

NATURE.

LA nature nous porte à tout ce qui peut nous être le plus avantageux, & la raiſon preſque toujours ſubjuguée par la nature, ſe laiſſe entraîner à ſes déſirs, du moins dès qu'ils ne comportent rien de nuiſible à l'une ou à l'autte.

Phil. B.

La nature ne nous accoutume à ſouffrir dès l'enfance, que pour nous apprendre à ſouffrir.

Phil. B.

La variété inépuiſable que la nature jette dans les caractéres généraux & particuliers, eſt une marque de ſon abondance, mais en même-tems de ſon œconomie. Car quoique tant de nations innombrables qui couvrent la terre ayent chacune leur génie différent, il ſemble ce-

pendant que certains grands traits qui les distinguent des autres, sont inaltérables : tout peuple a un caractère à soi, qui peut être modifié par le plus ou le moins d'éducation qu'il reçoit, mais dont le fond ne s'efface jamais ; ..... Il s'ensuit delà que les Prince n'ont jamais totalement changé la façon de penser des peuples, qu'ils n'ont jamais pû forcer la nature à produire de grands hommes lorsqu'elle s'y refusait. Un statuaire peut tailler un morceau de bois dans la forme qu'il lui plaît ; il en fera un Esope ou un Antinous, mais il ne changera jamais la nature inhérente du bois : certaines vertus resteront toujours à chaque peuple.

L. R. D. P.

Nous accusons la nature de tout ce qui nous donne de l'inquiétude & du chagrin, & nous ne voyons point que nos chagrins & nos inquiétudes ne viennent que de ce que nous refusons de l'écouter.

Les pauvres, condamnés aux ſueurs & à la fatigue, reprochent à la nature l'oiſiveté des riches: & les riches, tourmentés par les paſſions, ou dévorés par l'ennui, portent envie aux plaiſirs innocens des pauvres. Perſonne ici-bas ne ſe trouve heureux qu'à la place des autres.

Phil. B.

Qui trouve tout mauvais eſt rempli de malice:
Un œil qui voit tout jaune, eſt atteint de Jaunisſe.
Souvent les préjugés & cent préventions
Sont les oracles faux de nos déciſions.
La nature en ſuivant ſes maximes conſtantes
Pourvut tous les objets de faces différentes:
Burrhus voit le deſſus, Séjan voit le revers,
Delà ſur un ſujet cent jugemens divers.

L. R. D. P.

Ne verrez-vous jamais que l'immenſe nature

A bien plus d'une fin a fait la créature ;
De ſes vaſte deſſeins vous ne voyez qu'un bout,
Et d'un air ſuffiſant vous décidez de tout.

L. R. D. P.

La nature donne les traits du viſage, la fourberie les démonte à ſon gré.

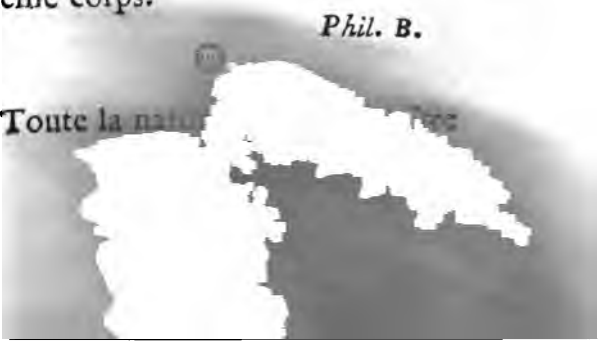
Phil. B.

La nature ne nous laiſſe manquer de rien : mais par notre luxe, nous nous ſommes fait plus de beſoins & conſéquemment plus de miſéres, qu'elle ne nous a fait de préſens.

Phil. B.

La nature crie aux plus puiſſans comme aux plus abjects des hommes, qu'ils ſont tous membres d'un même corps.

Phil. B.



& tout accroiſſement pour ſa deſtruction.

Phil. B.

COMMERCE.

. . . . . Voyez-vous les liens;
Dont l'avantage égale, unit les citoyens:
L'induſtrie en tous lieux qui s'accroit & s'exerce,
L'ouvrage encouragé par l'appas du commerce,
L'Aſie & l'Amérique ont contenté nos goûts;
Nous travaillons pour eux; ils travaillent pour nous.

L. R. D. P.

MODE.

Qui pourrait dénombrer les travers de la mode,
Le biſarre pouvoir de ſes frivoles droits,
Ses fantaſques décrets, ſes tyranniques loix,
Ses changemens ſubits, tels que ceux de prothée;

Ses caprices, ſes goûts, ſon audace effrontée!
Je compterais plutôt les roſes du printems,
Les épis de l'été, les grappes des ſarmens,
Et de l'hyver glacé. . . . . .

L. R. D, P.

HISTOIRE.

DANS quelques-uns de nos Hiſtoriens les plus eſtimés, je trouverais beaucoup de peintures de mœurs, & pas aſſez de recherches: quantité de maximes inutiles, & peu de faits importans. J'y trouverais une foule d'épiſodes, de digreſſions, de hors-d'œuvres, qui, s'approchant ſans ſe lier, réſiſtent à l'art des tranſitions, ou le font trop ſentir par leur difficulté à rentrer les uns dans les autres. Au lieu de ſimples témoins qui dépoſent, je verrais dans ces hiſtoriens des philoſophes qui diſſertent, & dont le ſtyle ſautillant & coupé, ſans être concis, n'eſt qu'un

élégant & maniéré qui amuſe, mais qui ne touche ni n'intéreſſe.

Phil. B.

L'hiſtoire eſt regardée comme l'école des Princes : elle peint à leur mémoire les régnes des Souverains qui ont été les peres de la patrie, & des tyrans qui l'ont déſolée : elle leur marque les cauſes de l'aggrandiſſement des empires, & celles de leur décadence : elle déploye une ſi grande multitude de caractéres, qu'il s'en trouve néceſſairement de reſſemblans à ceux des Souverains de nos jours, & prononçant ſur la réputation des morts, elle juge tacitement les vivans : le blâme dont elle couvre les hommes vicieux qui ne ſont plus, eſt une leçon de vertu qu'elle fait à la génération préſente : l'hiſtoire paraît lui révéler quels ſeront ſur elle les arrêts de la poſtérité.

L. R. D. P.

Quoique l'étude de l'hiſtoire ſoit proprement

proprement celle des Princes, elle n'eſt pas moins utile aux particuliers, c'eſt la chaîne des événemens de tous les ſiécles juſqu'à nos jours: l'homme de loi, le politique, le guerrier, en y ayant recours, apprennent la connexion que les choſes préſentes ont avec les choſes paſſées: ils trouvent dans l'hiſtoire l'éloge de ceux qui ont bien ſervi leur patrie, & combien ſont en abomination les noms de ceux qui ont abuſé de la confiance de leurs citoyens: ils acquiérent une connoiſſance prématurée. Retrécir & borner la ſphére de ſes idées au lieu qu'on habite; reſtraindre ſes connaiſſances à ſes devoirs privés: c'eſt s'abrutir dans l'ignorance la plus groſſiére. Pénétrer dans les tems qui nous ont précédés; embraſſer le monde entier avec toute l'étendue de ſon génie; c'eſt faire réellement des conquêtes ſur l'ignorance & ſur l'erreur, c'eſt avoir vécu dans tous les ſiécles & devenir en effet citoyen de tous les lieux & de tous les pays.

L. R. D. P.

Qu'il eſt inſtructif & beau de paſſer en revue les ſiécles qui ont été avant nous, & de voir par quel enchaînement ils tiennent à nos tems! prendre une nation dans ſa ſtupidité groſſiére, la ſuivre dans ſes progrès, & la conduire juſqu'au tems qu'elle s'eſt civiliſée; c'eſt étudier, dans toutes ſes métamorphoſes, le ver à ſoie devenu chryſalide & enfin papillon. Mais que cet étude eſt humiliante.

L. R. D. P.

ÉLOQUENCE.

L'ELOQUENCE n'eſt eſtimable qu'autant qu'elle ſert à la vérité, elle careſſe les cœurs que celle-ci déchire.

Phil. B.

Que l'éloquence ne ſe vante de

rien; elle ne peut autre chose, qu'appliquer les hommes aux vérités dont chacun porte en soi la conviction. Il n'y a que l'homme qui puisse se persuader lui-même.

Phil. B.

L'éloquence sçait taire à propos tout ce qui pourrait détruire ce qu'elle veut établir : elle ne peint alors que de profil.

Phil. B.

GOUT.

DANS chaque âge nos goûts sont succédés par d'autres :
Au printems de nos jours le plaisir nous conduit,
Dans notre été, plus mûrs, la gloire nous séduit;
Notre automne solide est de raison imbue;
Dans notre froid hyver la foiblesse nous tue.

L. R. D. P.

On a tort de confondre les goûts avec les paſſions. Les goûts ſont moins vifs, ils paſſent: les paſſions ſont plus impétueuſes & plus durables.

Phil. B.

On peut à tous ſes goûts ſe prêter ſagement:
Le plaiſir ſe ſent mieux, goûté modérément.

L. R. D. P.

Nos plus beaux jours ſe paſſent comme une ombre,
. . . . . Pourquoi borner nos goûts?
Ah! je voudrais en augmenter le nombre.
L'homme ſenſé doit les réunir tous.

L. R. D. P.

Je voudrais qu'on m'expliquât pourquoi les goûts les plus biſarres ſont preſque toujours les plus vifs.

Phil. B.

L'inſtabilité de nos goûts fait le déréglement de notre vie.

Phil. B.

GRANDS PARLEURS.

LEs grands parleurs reſſemblent à ces muſiciens, qui, dans leurs airs, préfèrent le bruit à l'harmonie.

Phil. B.

Il y a des gens qui parlent beaucoup ſans rien dire: je les compare à des arbres, qui, pour avoir trop de feuilles, ne portent point de fruits.

Phil. B.

La raiſon pourquoi certaines gens parlent tant, c'eſt qu'ils ne parlent que de mémoire.

Cesser d'écouter un babillard est le plus sûr moyen de le faire taire.

Phil. B.

Je compare un grand parleur à un fleuve qui déborde & qui, dans son cours, entraîne pêle-mêle des fleurs, des pierres & des buissons.

Phil. B.

Combien de gens qui ne pensent qu'en parlant! & combien plus encore qui parlent toujours sans penser.

Phil. B.

LE TEMS.

QUi ne veut rien prévoir, est surpris; qui prévoit tout est misérable.

Phil. B.

Qui de nous remarquerait le tems, s'il ne passait point? Mais quel mal-

heur de ne pouvoir y penſer qu'au moment qu'il s'enfuit & qu'il nous échappe.

Phil. B.

Pour la plûpart des choſes d'ici-bas, c'eſt durer beaucoup que de changer peu.

Phil. B.

Mal employer ſon tems, c'eſt le perdre autant que de ne rien faire.

Phil. B.

Varus eſt mécontent, il ne ſçait pas pourquoi:
Mais ſon chagrin le ronge, & lui donne la loi.
Si Varus fait des vœux, c'eſt que Varus s'ennuie;
Il veut des nouveautés qui diſſipent ſa vie.
. . . . . ici-bas tout mortel
Doit jouir du préſent, c'eſt le ſeul bien réel:
Le tems qui fuit toujours emporte nos années,
En dévorant ſans fin nos triſtes deſtinées,
Il s'envole, le traître, & ne reviens jamais.

PORTRAITS.

Le Marquis de MONTI.

LE Marquis de Monti eſt un des hommes le plus capable de remplir avec gloire le miniſtère dont la France l'a chargé. Fertile en expédiens & en reſſources, il eſt preſque toujours ſûr dans le choix de ſes moyens. Jamais la préſomption ne le porte à la négligence dans ce qui lui paraît aiſé, ni la défiance n'abbat ſon courage dans ce qui eſt difficile. Génie ſupérieur & ſimple tout à la fois, il ſçait, ſans uſer d'artifice, joindre à la candeur qui attire la confiance, toute l'adreſſe néceſſaire à un homme d'Etat.

Phil. B.

Sur le Pape BENOIT *XIV.*

Oui, je l'avoue, oui j'ai trouvé dans Rome
Un ſouverain, un pontife, un grand homme,

Puiſſant génie, eſprit dont la beauté
Peut égaler l'auguſte antiquité.
Prélat ſans fourbe; & prince ſans faibleſſe;
Il recueillit un encens mérité,
Et de l'Egliſe & même du permeſſe.

L. R. D. P.

FRÉDERIC-GUILLAUME,

Electeur de Brandebourg.

Frédéric-Guillaume avait toutes les qualités qui font les grands hommes, & la Providence lui fournit toutes les occaſions pour les déployer. Il donna des marques de prudence dans un âge où la jeuneſſe n'en donne que de ſes égaremens. Il n'abuſa jamais de ſes vertus héroïques, & n'employa ſa valeur qu'à défendre ſes états & ſecourir ſes alliés; il était prévoyant & ſage, ce qui le rendait grand politique: il était laborieux & humain, ce qui le rendait bon Prince: inſenſible aux ſéductions dangereuſes de l'amour, il n'eut de faibleſſe que pour ſa pre[illegible]

épouſe : s'il aimait le vin & la ſociété, c'était cependant ſans s'abbandonner à une débauche outrée. Son tempéramment vif & colere le rendait ſujet aux emportemens ; mais s'il n'était pas maître du premier mouvement, il l'était toujours du ſecond, & ſon cœur réparait avec abondance les fautes qu'un ſang trop facile à emouvoir lui faiſait commettre. Son ame était le ſiége de la vertu : la proſpérité n'avait pû l'enfler, ni les revers l'abbattre : magnanime, débonnaire, généreux, humain, il ne démentit jamais ſon caractère : il devint le reſtaurateur de la patrie, le fondateur de la puiſſance du Brandebourg, l'arbitre de ſes égaux, l'honneur de ſa nation, & pour le dire enfin en un mot, ſa vie fait ſon éloge.

L. R. D. P.

FRÉDERIC I. Roi de Pruſſe.

Fréderic I. était petit & contrefait : avec une air de fierté, il avait

une phyſionomie commune : ſon ame était comme les miroirs qui réfléchiſſent tous les objets qui ſe préſentent : fléxible à toutes les impreſſions qu'on lui donnait, ceux qui avaient gagné un certain aſcendant ſur lui, ſçavaient animer ou calmer ſon eſprit : emporté par caprice, doux par nonchalance, il confondait les choſes vaines avec la véritable grandeur ; plus attaché à l'éclat qui éblouit, qu'à l'utile qui n'eſt que ſolide, il ſacrifia trente mille hommes de ſes ſujets dans les différentes guerres de l'Empereur & de ſes alliés, afin de ſe procurer la royauté ; & il ne déſirait cette dignité avec tant d'empreſſement, qu'afin de contenter ſon goût pour le cérémonial, & de juſtifier par des prétextes ſpécieux ſes faſtueuſes diſſipations.

La magnificence de Fréderic était la diſſipation d'un Prince vain & prodigue : ſa cour était une des plus ſuperbes de l'Europe : ſes ambaſſades étaient auſſi magnifiques que celles des Portugais. Il fo[illegible] ouvres

afin d'engraiſſer les riches: ſes favoris recevaient de fortes penſions, tandis que ſes peuples étaient dans la miſére: ſes bâtimens étaient ſomptueux, ſes fêtes ſuperbes, ſes écuries tenaient plutôt du faſte aſiatique, que de la dignité européenne: ſes libéralités paraiſſaient plutôt l'effet du hazard que celui d'un choix judicieux. Son eſprit faible & ſuperſtitieux avait un attachement ſingulier pour le Calviniſme, auquel il aurait voulu ramener toutes les autres religions. Il eſt à croire qu'il aurait été perſécuteur, ſi les Prêtres ſe fuſſent aviſés de joindre des cérémonies aux perſécutions: il compoſa un livre de Priéres que pour ſon honneur on n'imprima pas.

L. R. D. P.

FRÉDERIC GUILLAUME II.

Roi de Pruſſe.

La politique de ce Prince fut toujours inſéparable de ſa juſtice; moins occupé à s'étendre qu'à bien gouverner ce qu'il poſſédait: toujours armé

armé pour ſa défenſe, & jamais pour le malheur de l'Europe : il préférait les choſes utiles aux choſes agréables, bâtiſſant avec profuſion pour ſes ſujets, & ne dépenſant pas la ſomme la plus modique pour ſe loger lui-même : circonſpect dans ſes engagemens, vrai dans ſes promeſſes, auſtére dans ſes mœurs, rigoureux ſur celles des autres, ſévére obſervateur de la diſcipline militaire, gouvernant ſon état par les mêmes loix que ſon armée, il préſumait ſi bien de l'humanité, qu'il prétendait que ſes ſujet fuſſent auſſi ſtoïques qu'il l'était.

L. R. D. P.

JORDAN.

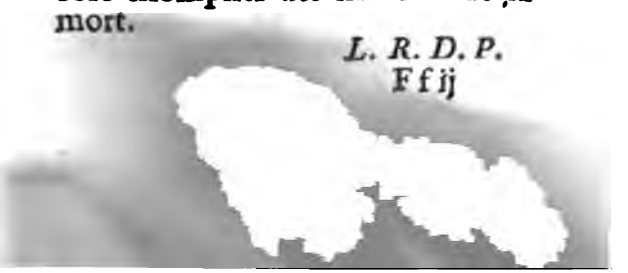
Charles-Etienne Jordan, d'une bonne famille bourgeoiſe du Dauphiné, de l'Académie de Berlin, était né avec un eſprit vif, pénétrant, & en même-tems capable d'application : ſa mémoire était vaſte, il retenait comme dans un

dépôt, le choix de ce que les bons Ecrivains dans tous les siécles ont produit de plus exquis. Son jugement était sûr, & si son imagination était brillante, elle était toujours arrêtée par le frein de la raison ; sans écarts dans ses saillies, sans sécheresse dans sa morale, retenu dans ses opinions, ouvert dans ses discours, préférant la secte académique aux autres opinions des philosophes, ardent à s'instruire, modeste à décider, aimant le mérite & le faisant connaître, plein d'urbanité & de bienfaisance, chérissant la vérité & ne la déguisant jamais : humain, généreux, serviable, bon citoyen, fidéle à ses amis, à son maître & à sa patrie. Sa mort fut un deuil pour tous les honnêtes gens, la malignité & l'envie se turent devant lui : le Roi & tous ceux qui le connurent, l'honorerent de leurs regrets sincéres.

L. R. D. P.

GOLTZE.

Monſieur Goltze, de l'Académie de Berlin, avait toutes les qualités d'un homme aimable & d'un homme utile : ſon eſprit était juſte & pénétrant, ſa mémoire vaſte & ſes connaiſſances auſſi étendues que celles d'un homme puiſſent l'être : il fuyait l'oiſiveté & aimait le travail avec paſſion : ſon cœur était noble, toujours porté au bien, & ſon ame était ſi généreuſe, qu'il ſecourut quantité de priſonniers dans le beſoin : en un mot il était honnête homme : louange trop peu eſtimée de nos jours, & qui cependant contient en elle plus que toutes les autres. Il avait dans ſes mœurs toute la ſimplicité qui a ſi ſouvent été la compagne des grands hommes : ſa modeſtie fut pouſſée au point qu'il ne voulut point être enterré avec cette pompe par laquelle la vanité des vivans croit encore triompher des horreurs de la mort.



Les mœurs des vrais Français ſont douces, ſimples, enjouées, ſociables. Chez eux ſe trouvent communément la ſcience des égards, le goût des bienſéances, la délicateſſe du ſentiment. Leurs ennemis jaloux de rendre leurs vertus plus agréables, viennent échanger leur politeſſe contre la leur, & ce qu'on a de la peine à concevoir, ils ne s'eſtiment enſuite plus parfaits, qu'autant qu'ils les haiſſent avec plus de fureur, & qu'ils les imitent avec plus de complaiſance.

Phil B.

PENSÉES DIVERSES.

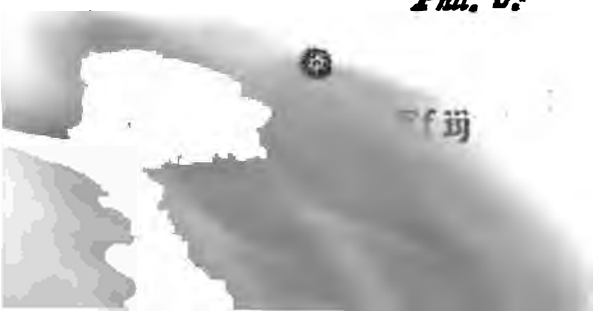
LA police eſt l'ame des états; c'eſt elle qui y entretient la paix, qui ſeule en fait mouvoir les reſſorts, malgré la différence des rangs & des conditions qui ſembleroit vouloir la détruire: elle y cimente l'union par des beſoins mutuels, & fait ſervir au ſoutien & à la beauté même

vernement, le désordre apparent de l'inégalité des partages.

Phil. B.

On a remarqué que la médiocrité est insuportable en deux choses, dans la musique & dans la peinture. Nous dédaignons la premiére, si elle n'est un mélange de sons si proportionnés dans leurs accords, si harmoniques dans leurs progressions, & si gracieux dans leurs rencontres, leurs suites, leurs retours, qu'ils raviſſent les sens & plaisent même à la raison. La seconde n'attire également que notre indifférence & nos mépris, si on n'y découvre cette aménité des couleurs, qui, par des teintes insensibles, se perdant les unes dans les autres, assortiſſent les objets entr'eux ; & nous portent presque à y supposer du mouvement & de la vie.

Phil. B.



La vérité déteſte une fineſſe infame ;
Son diſcours eſt pour nous le miroir de ſon ame ;
elle joint avec art à la ſincérité
Les graces, la douceur, l'antique urbanité.

L. R. D. P.

Quand la vérité n'offenſe perſonne, elle devrait ſortir de notre bouche auſſi naturellement que l'air que nous reſpirons.

Phil. B.

On ne diſtingue pas aſſez, dit on, la prudence de la ruſe, la ſincerité de l'indiſcrétion, la réſerve de la fourberie, l'adreſſe de la fauſſeté, l'habileté de l'artifice. Je ne connais rien à ces diſtinctions. Les vertus & les vices ne me paraiſſent pas ſi près les uns des autres qu'on puiſſe les confondre aiſément, & c'eſt peut-être les confondre que de vouloir marquer ſi préciſément les bornes qui les ſéparent. Le peu d'intervalle que l'on montre des uns aux au tres

fait voir du moins combien on risque de le franchir par la facilité qu'on y trouve.

Phil. B.

O liberté, trop chére idole;
Nous apprenons dans ſon école;
A ne point démentir nos cœurs:
L'éclat, l'appareil des grandeurs,
Ni la force ne m'effarouche,
Et mon cœur parle par ma bouche;
Sans que de frivoles erreurs
Ayent pu corrompre mes mœurs.

L. R. D. F.

L'inſinuante flatterie
Eſt la fille de l'intérêt;
L'orgueil ſuperbe l'a nourrie
Dans la fourbe & dans le ſecret:
Elle eſt ſans ceſſe aux pieds du trône
Son vain encens qui l'environne
Enyvre les Rois & les grands;
Le maſque de la politeſſe

Couvre la rampante bassesse
De ses faux applaudissemens.

L. R. D. P.

Oui, l'intérêt est le Roi de ce monde;
Il régle tout dans ce siécle fallot,
En enrageant le malheureux le fronde;
Mais qui n'a rien, fait le rôle d'un sot;
Un vrai Platon, vivant dans la misere;
Ne recevrait qu'humilians refus,
Mais l'opulent. . . . . :
A ses respects & très-humbles saluts.

L. R. D. P.

La malice du cœur humain, qui semble engourdie dans la solitude, se ranime dans le grand monde; & si le commerce du monde qui assortit les caractères les plus ressemblans, fournit des compagnons aux gens vertueux, il donne également des complices aux scélérats.

L. R. D. P.

Il eſt plus glorieux qu'on ne penſe à avouer qu'on s'eſt trompé, c'eſt-à-dire qu'on a acquis plus de lumiére & de ſageſſe qu'on n'en avait auparavant.

Phil. B.

Il eſt étonnant que les gens les plus occupés d'eux-mêmes, ſoient préciſément ceux qui cherchent le plus à s'éviter.

Phil. B.

Ne cherchons nos ennemis que dans les perſonnes avec qui nous vivons ; celles avec qui nous n'avons aucune habitude, ne penſent point à nous faire du mal.

Phil. B.

La plus cruelle de toutes les folies, c'eſt ce[illegible]mit quelquefois d'entre[illegible]n.

Il faut ſouvent plus de force à certaines gens pour ne pas paſſer le but, qu'il ne leur en a fallu pour y atteindre.

Phil. B.

Deux ſortes de gens ſont également incapables de toute affaire: l'un agit avant de réfléchir, c'eſt l'étourdi; l'autre réfléchit lorſqu'il faudrait agir, c'eſt le puſillanime.

Phil. B.

A force de trop promettre, on décéle, ſans le vouloir, le deſſein qu'on a de ne rien tenir.

Phil. B.

Quiconque a beſoin d'indulgence, peut-il s'attendre à beaucoup de marques de conſidération.

Phil. B.

Combien d'honnêtes gens reſſemblent à Uliſſe chez Eumée : ce ſont des héros couverts de haillons.

Phil. B.

Se mettre en colére, c'eſt punir ſur ſoi les fautes & les impertinences d'autrui. *Phil. B.*

Il ne manque point de flatteurs dans les cours, non plus que dans les campagnes, de ces inſectes qui prennent la couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent. *Phil. B.*

Il eſt une ſuprême dignité, qui par elle même ne donne point de de rang ; c'eſt celle qui réſulte de la qualité d'honnête-homme.

Phil. B.

On dévroit avoir honte d'être méchant, par cela ſeul que l'on ne l'eſt que par impuiſſance & par faibl-

tout homme qui pourait tout ce qu'il veut, ne ferait du mal à perſonne. *Phil. B.*

On ne ſent la mort qu'une fois: celui qui la craint meurt à chaque fois qu'il y penſe.

Phil. B.

Qui ne tient pas par ſes avantages à ſa promeſſe, n'eſt guéres plus lié, que s'il n'avait rien promis. Toute promeſſe d'intérêt s'évanouit, dès que l'intérêt ceſſe.

Phil. B.

Il ſemble que tout ce qu'on fait n'eſt qu'une ébauche; & qu'il reſte toujours quelque choſe à faire pour rendre l'ouvrage accompli.

Phil. B.

Le pouvoir ne répond pas toujours à la volonté. Il faudrait conſulter

ſulter l'un avant l'autre, mais la plûpart des hommes commence par vouloir : ils agiſſent enſuite comme ils peuvent.

Phil. B.

L'affection découvre plutôt ce qu'on eſt, qu'elle ne fait voir ce qu'on voudrait paraître.

Phil. B.

On peut oublier les offenſes, mais on perd rarement le ſouvenir d'avoir été offenſé.

Phil. B.

Les reſſorts de notre ame ne doivent point être ſi lians qu'ils en ſoient faibles.

Phil. B.

En laiſſant trop voir de crainte qu'on ne nous trompe, nous dé-

couvrons ſouvent la maniére dont on peut nous tromper.

Phil B.

On ne prend d'ordinaire un confident que pour avoir un approbateur.

Phil. B.

Quiconque met de l'importance aux petites choſes, eſt ſujet à traiter légérement les plus eſſentielles.

Phil. B.

Il n'eſt guéres poſſible de ſoupçonner autrui, qu'on n'ait en ſoi le germe des baſſeſſes dont on l'accuſe.

Phil. B.

Tous nos Achilles ne ſont pas invulnérables, & il eſt toujours quelque partie d'eux-mêmes où l'on peut les bleſſer.

Phil. B.

Moins on exige des autres, plus on en obtient. Vouloir trop uſer de ſes droits, c'eſt le moyen de les perdre.

Phil. B.

Combien de gens ſe font des affaires de tout, parce qu'ils ne ſçavent s'occuper de rien?

Phil. B.

N'avoir pour principe de conduite que la néceſſité du devoir, c'eſt ſe le rendre bien cruel, & s'expoſer à tout moment à l'enfreindre.

Phil. B.

Pour nuire plus ſurement, on impute aux perſonnes qu'on n'aime pas, ou un excés de vertu, ou les défauts les plus proches des vertus, qui font leur mérite.

Phil. B.

On ne ſe compare guéres, qu'on ne ſe préfére.

Phil. B.

Le plus lent à promettre eſt d'ordinaire le plus fidéle à tenir.

Phil. B.

Dans le conflit des opinions, il ne manque à la plus ſimple, pour réunir tous les eſprits, que d'être propoſée la derniére.

Phil. B.

Nous devrions ne compter le tems que par nos bonnes actions, & le reſte pour n'avoir pas vécu.

Phil. B.

Les préjugés de la jeuneſſe paſſent avec elle. Ceux de la vieilleſſe ne

durent que parce qu'elle n'a pas d'autre âge à espérer.

Phil. B.

Si nous ne pouvons empêcher les jeunes gens d'être étourdis, souvenons-nous qu'ils n'ont que peu de tems à l'être.

Phil. B.

Des ames froides & legéres ne tiennent à rien, & deviennent tout ce qu'elles veulent.

Phil. B.

Combien de prodigues, qui, en mourant, ne payent à la nature que ce qu'ils doivent.

Phil. B.

Le patriotisme n'est plus que le sentiment de son bien-être, & la crainte de le voir troubler.

Nulle part on n'a tant besoin de gayété que dans les cours, & c'eſt là préciſément qu'on en trouve moins.

Phil. B.

Il y a une telle liaiſon, entre toutes les affaires du monde; qu'une ſeule dépend de pluſieurs autres & qu'on n'eſt maître de rien.

Phil. B.

Combien de gens rêvent en veillant, & dont les ſonges ſont plus funeſtes que ceux qu'ils font dans un profond ſommeil?

Phil. B.

On ſe rend à la moindre perſuaſion dans les choſes même où l'on devrait ne ſe rendre qu'à l'évidence.

Phil. B.

Ce n'eſt pas celui qui fait ſemblant de ſe laiſſer tromper qui eſt le moins habile, c'eſt celui qui ſe flate d'avoir eu l'adreſſe de tromper.

Phil. B.

On mérite en effet de perdre ce que l'on poſſéde, en voulant injuſtement acquérir ce que l'on n'a pas.

Phil. B.

On ne veut point de mal à ceux que l'on mépriſe ; on n'en veut qu'à ceux qui ont droit de nous mépriſer.

Phil. B.

Il eſt plus honorable de confeſſer ſes fautes, que de vanter ſes mérites.

Phil. B.

On vit dans autrui, rarement dans ſoi-même.

Phil.

L'ame veut jouir de ſon être, l'eſprit veut ſçavoir, le cœur veut ſentir; l'un & l'autre ont leurs beſoins comme le corps.

Phil. B.

La gayeté eſt la ſanté de l'ame, la triſteſſe en eſt le poiſon.

Phil. B.

Il en coûte peu pour plaire; mais il en coûte beaucoup pour plaire longtems.

Phil. B.

Un ſimple ſoupçon a ſouvent fait des traîtres, & plus ſouvent une apparence de confiance a étouffé des deſſeins de trahiſon.

Phil. B.

Les injures ne ſont jamais bien

réparées, quand elles ne le ſont qu'à demi.

Phil. B.

Une bagatelle eſt quelquefois capable de faire échouer les plus grands projets.

Phil. B.

Un ſecret ne péſe jamais tant que lorſqu'on eſt le plus prêt à s'en décharger.

Phil. B.

Les remords inutiles ne ſont que plus importuns & plus cruels.

Phil. B.

Qui ne ſçait obéir ne ſçaura jamais commander.

L. R. D. P.

Ce n'eſt point par effort qu'on ſe

distrait de ses peines; les yeux ne voyent rien, quand le cœur ne voit point avec eux.

Phil. B.

Le plus doux repos est toujours celui qui s'achete par la fatigue & la peine, tout autre anéantit l'ame & la tient douloureusement suspendue entre l'inertie qui l'abrutit & le néant dont elle est à peine échappée.

Phil. B.

Si la beauté connaissait les avantages de la pudeur qui la releve, elle ne l'exposerait pas tous les jours à tant de dangers.

Phil. B.

Deux sortes d'hommes ne réfléchissent point: l'homme effrayé & le téméraire.

Phil. B.

Si l'on preſſentait la peine qu'il y a à ſe corriger, on n'en aurait point à ſe garantir de ſes fautes.

Phil. B.

Il n'eſt pas juſqu'à la pitié qui ne ſoit dangereuſe dans un homme ſans jugement.

Phil. B.

Celui-là ne merite pas avec juſtice le titre de bon, qui n'a pas la force & la hardieſſe d'être méchant: mais celui qui ayant de la force d'ame & du courage, employe ces qualités à des choſes louables & vertueuſes, eſt juſtement nommé bon. Toute autre bonté n'eſt ordinairement que pareſſe, impuiſſance & manque de mauvaiſe volonté.

Phil. B.

Trouve-t-on aiſément deux

ſonnes d'une même opinion ſur les choſes mêmes les plus décidées par le goût, par les préjugés, par le ſentiment?

Phil. B

Il eſt des gens qui jouiſſent de tous les plaiſirs, ſans en être plus heureux; ce ſont ceux, qui, livrés à toutes ſortes de voluptés, tremblent d'en voir terminer la durée.

Phil. B.

Qui ſe peint tout en beau dans les lieux qu'il habite,
Fait le ſonge enchanteur d'un heureux ſibarite:
Qui trouve tout mauvais, n'eſt qu'un fol en effet:
Il faut prendre ici bas le monde tel qu'il eſt.

L. R. D. P.

FIN.

A
3 9015 00369 056 0
University of Michigan – BUHR

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 00699 8556